H 89 - Mccy
Pl. 4 XXV

H. 84

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE'

EN LA

NOVVELLE FRANCE,

és Années 1644. & 1645.

ENVOYEE AV R. PERE Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France.

Par le P. BARTHELEMY VIMONT *de la meſme Compagnie, Superieur de la Reſidence de Kebec.*

A PARIS,

Chez { SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reyne Regente. ET GABRIEL CRAMOISY. } ruë S. Iacques, aux Cicognes.

M. DC. XLVI.

AVEC PRIVILEGE

A PARIS.

Clez

TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Liure.

RELATION *de ce qui s'eſt paſſé en la nouuelle France, és années* 1644. *&* 1645. *page* 1

Chapitre I. *De l'eſtat general de la miſſion.* 2

Chap. II. *De quelques bonnes actions, & de quelques bons ſentimens des Sauuages Chreſtiens.* 7

Chap. III. *Continuation du meſme ſujet.* 15

Chap. IV. *Suite du meſme ſujet.* 25

Chap. V. *De quelques actions plus remarquables.* 32

Chap. VI. *De l'hyuernement d'vn Pere auec les Sauuages.* 48

Chap. VII. *De quelques ſurpriſes faites par les Hiroquois.* 62

Chap. VIII. *De quelques priſonniers Hiroquois.* 68

Chap. IX. *Traité de la Paix entre les François, Hiroquois & autres nations.* 82

Chap. X. *Suite du Traité de la Paix.* 102

Chap. XI. *De la derniere assemblée tenuë pour la Paix.* 115

Chap. XII. *De ce qui s'est passé à Miscou.* 124

Lettre du P. Hierosme Lalemant, escrite des Hurons au R. P. Provincial de la Compagnie de IESVS. 136

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, il eſt permis à SEBASTIEN CRAMOISY Marchand Libraire Iuré en l'Vniuerſité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'eſt paſſé en la Nouuelle France és années mil ſix cens quarante-quatre & quarante-cinq, enuoyée au R. P. Prouincial de la Compagnie de* IESVS *en la Prouince de France, par le P. Barthelemy Vimont de la meſme Compagnie, & Superieur de la Reſidence de Kebec*: & ce pendant le temps & eſpace de ſept années conſecutiues, auec deffenſes à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, ſous pretexte de déguiſement ou changement qu'ils y pourront faire, à peine de confiſcation & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris le vnziéme Decembre 1645.

Par le Roy en ſon Conſeil,

CRAMOISY.

Permission du P. Prouincial.

NOVS ESTIENNE BINET Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris le 26. Mars 1638.

ESTIENNE BINET.

RELATION

R

d

NO

E

à vost

Lallen

si tard

vacqu

te An

Vostr

prenn

de l'es

en ces

RELATION

de ce qui s'eſt paſſé en la NOVVELLE FRANCE, ES ANNEES 1644. & 1645.

MON REVEREND PERE,

Voila noſtre Relation que i'enuoye encore cette Année à voſtre Reuerence. Le R. P. Hieroſme Lallemant noſtre Superieur, eſtant arriué ſi tard, qu'il ne luy a pas eſté poſſible d'y vacquer: ie croy que les nouuelles de cette Année donneront de la conſolation à Voſtre Reuerence, & à tous ceux qui prennent quelque part dans les affaires de l'eſtabliſſement du Royaume de Dieu en ces contrées; il plaira à V. R. nous ay-

der à remercier la diuine Bonté, & à obtenir les graces necessaires pour nous rendre dignes de ses faueurs

De V. R.

De Quebec, ce 1. d'Octobre, 1645.

Tres-humble & tres-obeissant seruiteur, en N. Seigneur,

BARTHELEMY VIMONT.

De l'Estat general de la Mission.

CHAPITRE PREMIER.

DIeu soit beny dans le temps & dans l'Eternité, le sang respandu pour IESVS-CHRIST dans les pays des Iroquois, meslé auec les prieres & les vœux de tant d'ames saincte, qui s'interessent pour l'amplification de son Royaume en ce nouueau Monde nous a enfin produit la Paix auec ces Barbares. Le P. Isaac Ioques & le P. François Bressani à son retour ont embrassé comme amis ceux qui

ont déchiré leurs corps, arrachés leurs ongles & couppez leurs doigts, en vn mot ceux qui les ont traitez en tygres, ce coup est venu du Ciel, nous verrons tantost cõme la chose s'est passée. Voila vne grande porte ouuerte aux Croix & à l'Euangile, dans plusieurs Nations fort peuplées pourueu qu'on y puisse entretenir des ouuriers Euangeliques. Pendant que Monsieur le Chenalier de Montmagni nostre Gouuerneur traittoit cette Paix auec sa prudence ordinaire, le pays possedoit vn autre bon-heur dont il n'a eu connoissance qu'à la venuë des vaisseaux. Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France voulant procurer la conuersion des Sauuages, & amplifier la Colonie Françoise, luy ont remis entre les mains le trafic de la Pelterie, que Sa Majesté leur auoit accordé, n'ignorant pas que la force des François sera l'apuy des nouuelles Eglises qu'on tasche d'engendrer à IESVS-CHRIST dans cette extremité du Monde. Or comme cette Colonie est encor en son Enfance, Messieurs de Monstreal zelé pour la Conuersion de ces peuples, ont aussi fait paroistre l'excez de leur amour & de leur charité enuers la Colo-

nie Françoiſe. La Reyne dont les bontez ne ſont point limitées par les bornes de l'Europe, s'eſt nettement declarée la Mere & la Protectrice de ſes ſujets François & Sauuages de ces contrées. Toutes ces benedictions ſont d'autant plus douces qu'il y a d'amertumes dans vn païs tout remply d'horreur & de barbarie, car il faut auoüer que ces peuples ſont extremement eſloignez de la courtoiſie Françoiſe, & qu'il faut des Heros, des Hercules, & des Geans pour combattre des Monſtres, des Hydres, & des Demons. Les Sauuages qui ſe trouuent ordinairement dans toutes nos habitations, depuis Tadouſac iuſques à Monſtreal, ont eſté cultiuez auec vn grand ſoin, & auec beaucoup de peines en diuers endroits. Les Vrſulines & les Hoſpitalieres ſe ſont acquittées de leurs fonctions auec des ioyes & des contentemens dignes de leurs courages; celles-cy ont eſté affligées par de longues maladies de leurs Sœurs, & les premieres ont trouué vn nouuel employ pour l'inſtruction des Sauuages. Les femmes Chreſtiennes demanderent à vn Pere de noſtre Compagnie s'il n'y auroit pas de moyen que quelqu'vne de ces bonnes

Meres vint demeurer auec elles pour les faire prier Dieu, cela n'eſtant pas dans la bien-ſeance, elles leurs enuoyerent l'vne de leurs Seminariſtes, qui s'eſt fort bien acquittée de ſon petit deuoir.

Les Peres de noſtre Compagnie ont trauaillé auec ſuccez. Les Sauuages de pluſieurs petites Nations ſe ſont petit à petit approchéz, & le bruit de l'Euangile ſe va reſpandant iuſques dans le fonds des plus épaiſſes foreſts, où la Barbarie fait ſon repaire. Nous ne parlerons point en particulier des diuerſes reſidences ny des diuerſes Miſſions de noſtre Compagnie, de peur d'vſer de redites, les choſes qui ſe paſſent de nouueau ont tant de raport auec celles qui ont deſia eſté eſcrites, que le danger du degouſt nous rendra ſuccints de plus en plus: ſi bien que nous ne toucherons en cette Relation que quelques ſentimens, & quelques actions des plus feruens Chreſtiens, ſans ſpecifier s'ils ſont de Monſtreal, de Sainct Ioſeph, ou de Tadouſac; Et en ſuite nous verrons les Ceremonies qui ſe ſont faites dans le traitté de la Paix auec les Iroquois. Comme nous eſtions dans cette aymable occupation, qui depuis long-temps auoit plutoſt eſté

l'objet de nos ſouhaits que de nos attentes, Dieu nous voulut donner la ioye toute entiere ; Car le Reuerend P. Hieroſme Lallemant qui eſt venu prendre la charge de toute noſtre Miſſion, auec vne bonne trouppe de Hurons, parmy leſquels il y auoit vne trentaine de braues Chreſtiens qui ont tenu les premiers rangs dans les harangues & dans les affaires qu'on a cõclu auec les Iroquois. Que le Dieu d'Iſraël ſoit beny à iamais pource qu'il nous a cõblé de ſes plus grandes miſericordes il ſçait abaiſſer & releuer quand il luy plaiſt, mais au bout du compte ce nouuel éclat eſt vn rayon de la Montagne de Thabor où on ne parle que des excés de IESVS-CHRIST, il ne faut pas ſucrer nos trauaux, le ſalut des hommes s'eſt operé en la Croix, on ne ſçauroit le procurer par autre voye, C'eſt par ce chemin ſeul qu'on ameine les ames à Dieu, & qui n'y veut point entrer, n'a que faire de paroiſtre parmy les Sauuages.

De quelques bonnes actions & de quelques bons sentimens des Sauuages Chrestiens.

CHAPITRE II.

I'Vseray de redites si ie fais mention des prieres que font les Chrestiens tous les soirs & tous les matins. Leur chasse & les Iroquois les ont esloignez de l'Eglise pendant tout l'hyuer ; mais ny les hommes ny les Demons ne les ont pû empescher de rendre à Dieu leur petit deuoir. Ils emportent auec eux dans les bois vn memoire ou vn petit Cathalogue des iours de Feste, qu'ils gardent auec beaucoup de respect pour des hommes naiz & nourris dans les forests comme des bestes. Ils s'assemblent tous dans vne Cabane, font leurs prieres publiquement, ils chantent quelque Cantique Spirituel, & l'vn d'eux tiendra par fois quelques discours sur quelques points de nostre creance, ces Assemblées n'empeschent pas que chacun ne prie encor en sa Cabane à son ré-

ueil & à ſon coucher, s'ils ſont proches de l'Egliſe, la cloche les appelle tous les iours à la Meſſe, & les fait venir ſur le ſoir aux prieres & à l'inſtruction. Cela va ſon train en ſorte neantmoins que les vns marchent bien plus viſte que les autres.

Retournant de leur longues chaſſes ils ſe confeſſent ordinairement deux fois deuant que de ſe Communier, ils diſent pour raiſon que leur memoire eſt courte, qu'ils n'ont point de papier ny d'ancre comme nous pour marquer leurs fautes, & que s'ils en obmettent quelques vnes par oubly à la premiere Confeſſion, qu'ils s'en pourront ſouuenir à la ſeconde, quelques-vns ſe ſeruent des grains de leurs Chappelets pour memoire locale. Vne bonne féme doüée d'vne auſſi grande ſimplicité qu'elle a peu de memoire, abordant vn Pere luy dit auec vne ingenuité toute aymable: voilà tous mes pechez, elle monſtroit enuiron vne dixaine de ſon Chappelet, ils ſont tous ſur ces grains, diſoit-elle, & les maniant les vns apres les autres comme ſi elle euſt fait ſa priere, elle s'accuſoit comme coupable de beaucoup de choſes innocentes.

Vne autre enuoye ſon mary pour s'ex-

cuſer ſi elle ne venoit point à la ſainte Table comme elle auoit promis, elle a oublié, diſoit ſon mary, vn gros peché: & ie croy qu'il auoit charge de le dire au Pere; mais cette bonne femme eſtant venuë elle meſme, le Pere la fit Communier, ayant reconnû la crainte & la ſimplicité innocente du mary & de la femme.

Vn ieune homme ayant ordre de ſe Communier, car pour l'ordinaire ils ne s'aprochent point de ce diuin Sacrement qu'on ne leur permette, ſe vint auſſi excuſer diſant, qu'il vouloit preparer ſon cœur & ieuſner pluſieurs fois, & s'attriſter longtemps de ſes pechez deuant que de receuoir ſon Seigneur. Quelques-vns prient leurs Confeſſeurs de leur enioindre de bonnes Penitences, de les faire ieuſner, teſmoignans de grands regrets d'auoir faſché Dieu comme ils parlent.

Vn Capitaine ayant trouué le moyen d'auoir du vin, en donna à boire à quelques-vns de ſes amys, l'vn d'eux s'enyura: Cela nous eſtant rapporté nous criõs contre ce deſordre. Ce Capitaine vint trouuer le Pere qui a ſoin de la reſidence, & luy dit: C'eſt moy qui ay cõmis le peché, ne criez point ie vous prie contre ce pau-

ure Homme, c'eſt moy qui en dois faire la Penitence. Le Dimanche ſuiuant tout le monde eſtant allé à la Meſſe, ce Capitaine ſe mit à genoüil deuant l'Autel, & leuant ſa voix, s'écria, toy qui as tout fait ie t'ay faſché ayes pitié de moy, ne prends point de meſchantes penſées pour mon peché, ie le deteſte, ie ſuis bien marry de l'auoir commis: là deſſus il iette vn collier de deux ou trois mille grains de Porcelaine ſur le marchepied de l'Autel, voila pour reparer ma faute & ſecourir les pauures. Voila pour empeſcher que perſonne ne me ſuiue dans vn ſi mauuais exemple. Ie ſuis triſte iuſques au fond de mon cœur d'auoir faſché Dieu. Le Pere qui eſtoit deſia veſtu pour commencer la Meſſe, ſe tourna vers le peuple & expliqua aux François qui ſe trouuerent preſent, ce que diſoit ce bon Neophyte, cela les edifia tous & en toucha quelques-vns. On luy rendit vne partie de ſon preſent & on employa l'autre pour le ſecours de quelques neceſſiteux.

La faute qui ſuit me ſemble plus coupable, mais auſſi ſemble-elle plus fortement reparée. Quelques Sauuages Chreſtiens ayant trouué ce Printemps vn vaiſ-

seau Basque au dessus de Tadoussac, acheterent du vin & quelques-vns en burent auec excez. Le Pere qui a soin d'eux ayãt appris ce desordre leur dit, qu'ils n'entreroient point à l'Eglise, qu'ils n'eussent expié leur offense. Ils se tindrent tous à la porte vn iour de Feste, que les François & les Sauuages y entroient le lieu estant fangeux : car il pleuuoit actuellement pour lors. Ils se mirent à deux genoux dans la fange, le Pere donnant charge qu'on aportast quelques planches de peur qu'ils ne saliſſent leurs habits : Non, mon Pere, disent-ils, nous en meritons bien dauantage, nous auons faſché celuy qui a tout fait. Ils demandent publiquement pardon à Dieu, se reconnoissant indignes d'entrer dans son Eglise; ils prierent neãtmoins qu'on eust pitié d'eux, & qu'on les receut en la compagnie des autres, priez pour nous, disoient-ils, à ceux qui estoiẽt dans l'Eglise, on fit en effet vne petite Oraison publique, puis le Pere leur dit que Dieu estant plein de bonté, leur permettoit l'entrée en sa Maison. Quelques-vns entrent aussi-tost, mais d'autres se faschans contre eux-mesmes de leur faute, se mirent dans l'eau fangeuse

qui eſtoi[ent] hors l'Egliſe, & s'écrierent, nous n'[appel]erons pas mon Pere, nous auons trop faſché Dieu, il n'importe que nous ſoyons dans la fange, & que la pluye tombe ſur nous, nous ſommes indignes d'eſtre en la compagnie de ceux qui ayment Dieu. Le Pere fut ſurpris & attendit voyant cette ferueur, il les laiſſa faire, ſi bien qu'ils paſſerent tout le temps de la Meſſe dans cette action d'humilité & de Penitence. Ces deuotions ſont bonnes dans vne Egliſe naiſſante ; afin que les Payens connoiſſent que les pechez des Chreſtiens ne prouiennent pas de leur doctrine, mais de leur foibleſſe.

Ce n'eſt pas tout, le Capitaine de cette eſcoüade voulant ſubir la meſme ignominie que ſes gens, diſant qu'encor qu'il ne ſe fuſt pas enyuré, que neantmoins il auoit bû, & qu'il eſtoit coupable. La concluſion fut, que quelques-vns entrans dans l'Egliſe ietterent ſur le marche-pied de l'Autel quelques aumoſnes qui ſeruirent pour donner à manger aux plus pauures.

Apres cette Penitence l'vn de ces bons Neophytes venant viſiter le Pere en particulier, luy diſoit auec vn oppreſſement de poitrine, falloit-il que i'offenſaſſe Dieu

si lourdemẽt, ie n'auois pas encor soüillé mon Bapteſme, ie ne m'eſtois pas encore beaucoup eſcarté du chemin, le Diable ma trompé, la boiſſon m'a renuerſé l'eſprit. Ie n'ay point de bien quand ie penſe à mon peché, il pouſſoit ces paroles entrecouppées de ſanglots qu'il taſchoit de cacher, mais la triſteſſe le decouuroit.

Ie ne ſçay, diſoit vn autre, ſi ce qui m'anime eſt bon quand ie ſuis en la Chappelle, & que ie penſe à mes pechez, les larmes me viennent aux yeux, ie ſens mon viſage tout mouïllé, & ie dis en moy-meſme, C'eſt mon cœur qui doit pleurer & non pas mes yeux, cela eſt-il bon, dioit-il, car cela m'arriue aſſez ſouuent pour les pechez que i'ay commis deuant mon Bapteſme: Ie ſens ces meſmes regrets quand ie voy que mes gens n'obeyſſent pas bien à Dieu.

Vne femme veufue fort pauure & delaiſſée, ſe maria à la façon des Sauuages, elle ſe laiſſa cajoler par vn Payen qui la trompa, elle eut vn tel regret de ſa faute, qu'apres en auoir demandé pardon publiquement en l'Egliſe, elle diſoit au Pere que ſentant les douleurs de ſa groſſeſſe elle ſouhaittoit la mort pour expier ſon cri-

me : ie prie Dieu tous les iours, faiſoit-elle, qu'il me chaſtie : quand ie voy des femmes qui ſe mocquent de moy ; quand ie les entend ſe gauſſer de mon peché ie dis à part moy, i'ay bien merité cela, ie ne réponds rien, ie demeure toute confuſe, c'eſt la raiſon que ie ſouffre toute ma vie, i'auois belle peur qu'on me chaſſaſt pour touſiours de la maiſon des Prieres. Comme elle alloit quelques-fois aux Vrſelines elle eſloignoit ſon enfant de la grille, de peur qu'on ne le viſt ; mais ce pauure petit s'eſtant vn iour produit ſoy-meſme par ſes cris, la Religieuſe qui luy parloit luy demanda innocemment ſi c'eſtoit ſon enfant & ſi elle s'eſtoit remariée, la pauure femme rougit & confeſſa ſon peché auec tant de douleur & de pudeur, que cette bonne Mere en reſta edifiée au dernier point ; Elle luy diſoit qu'elle auoit eſté fortement tentée de tuer ſon enfant & de ſe faire mourir ſoy-meſme, mais qu'elle n'auoit pas voulu offenſer Dieu, & qu'il valloit mieux qu'elle beuſt la honte de ſon peché que d'en commettre vn autre.

Continuation du meſme ſuiet.

VN bon Neophyte ayãt penetré bien auant dans les terres du coſté du Nord, rencontra le Capitaine d'vne petite Nation qui n'a aucun commerce auec les François, ſinon par l'entre-miſe des Sauuages qui nous ſont voiſins; Cét homme qui eſtoit allé en ce pays-là pour trafiquer ſe fit de Marchand Predicateur, il parle de Dieu à ces nouueaux hoſtes; il leur fait entendre que ſon Fils s'eſt fait Homme, & qu'il eſt venu iuſques à ce point d'amour pour ſes freres que de perdre la vie ſur vne Croix: Et comme il vit que ces Auditeurs prenoient gouſt à cette nouuelle Doctrine, il les prie de mettre la main auec luy pour dreſſer dans les terres ce grand Memorial de noſtre Salut, auſſitoſt dit auſſi-toſt fait, ils ſe mettent en action, ils abattent vn grand arbre, & l'ébranchent auec plus d'affection que d'induſtrie, ils eſleuent vne grande Croix ſur les riues d'vn beau fleuue où ils s'eſtoient rencontrez. Ie me ſeruy, diſoit ce nouueau Charpentier, de quelque os de

Cerf que i'appointy comme des cloux pour atacher le trauers de cette Croix que nous plantaſmes en vn lieu fort éminent & fort aiſé à découurir de bien loin : Ie leur dis que ce bois leur porteroit bonheur, que les Demons le craignoient, que c'eſt là qu'ils ſe doiuent aſſembler, & que c'eſt en ce lieu que ie les viendrois trouuer le Printemps prochain. Ie ſentois, diſoit ce bon Chreſtien, vn plaiſir & vne ioye dedans mon cœur trauaillant à ce ſaint Ouurage. Ie diſois à IESVS tu es bon, ſecoures ces pauures peuples, tu es mort pour eux, ouures leurs yeux, fais qu'ils te connoiſſent & qu'ils croyent en toy. Cette ame eſt bien choiſie, elle a des ſentimens qui ne ſont pas du commun.

Mademoiſelle d'Alibour demandoit certain iour à vn bon Neophyte quelles penſées il auoit eü voyant les Iroquois arriuez aux trois Riuieres pour traitter de la Paix, à cette demande il prit ſon Tapabort, ioignit les mains eſleuant les yeux au Ciel, il parut grandement touché ! helas diſoit-il, en mon cœur parlant à celuy qui a tout fait, ces gens ne te connoiſſent pas, la paix leur apportera de grãds biens, car ils ſeront inſtruits & nous ſerons auec

eux

eux dans le Ciel. Ie ne me resiouys pas tant de me voir deliuré de la main & de la dent de ces peuples fort cruels, comme de les voir en la disposition d'estre faits enfans de Dieu, nous ne serons plus qu'vne mesme chose auec eux; voila, faisoit-il, ce que ie pensois. Monsieur d'Aliboust fut rauy voyant des sentimens si épurez dans l'ame d'vn Barbare. Il faut auouër que la grace fait d'estranges metamorphoses.

Ce mesme homme estoit estrangement addonné à petunet, cette passion est si grande qu'il se trouue des François mesmes qui vendét iusques à leurs habits pour y satisfaire. Ce nouueau Chrestien voyãt que cette fumée luy estoit inutile s'en est tellement abstenu qu'on diroit qu'il n'a iamais aymé cette herbe. Il ne s'est pas fait seulement violence en ce point: mais souuent il a passé les iours entiers sans rien manger du tout, pour garder le Commandement de l'Eglise, qui ordonne à ses Enfans l'abstinence de viande en certains iours; pour l'ordinaire il se contente d'vn peu de pain & d'eau, ou de pois pour rendre cette obeyssance, quoy qu'on luy face entendre que la necessité l'en dispense.

Vn Capitaine Chreſtien parlant à vn Payen qui l'eſtoit venu viſiter & qui entreprenoit vn grand voyage, luy dit, d'y moy ie te prie nettement quelle eſt ta penſée touchant la priere : Il y a long-temps que ie t'ay dit que ie priois du fond du cœur : ie t'ay preſſé autre-fois de prendre noſtre Creance, & tu ne m'as pas reſpondu; ſi tu me donnois quantité deviures & de robbes ie ne m'en reſiouyrois pas, mais ſi tu me diſois, ie croy en Dieu, mon cœur ſeroit eſpanoüy. Pour moy ie ne ſuis pas capable de te donner conſeil, va t'en neantmoins auec cette penſée de moy, que ie perdrois plutoſt toutes choſes & la vie que la Foy.

Vn impie debatant contre vn Pere ſur la verité de noſtre Doctrine, & apres pluſieurs paroles s'écriant que nos prieres faiſoient mourir les Sauuages, vn Chreſtien qui eſtoit là preſent ne ſe pouuant plus taire eſleua ſa voix tout en colere, ne parle plus en ces termes, dit-il à cét homme infidelle, c'eſt voſtre impieté qui gaſte tout, c'eſt voſtre incredulité qui nous tuë, vous retenez les Demons auec vous. Mon Pere, adiouſtoit-il, i'ay touſiours eu cette penſée, que la malice & l'infide-

lité de ces gens-là nous perdoient, ie leur ay souuent dit, & il s'en trouue encor qui ose nous faire ce reproche.

Ce mesme Chrestien qui est Attikameg de nation, se trouuant dans l'assemblée de ses Compatriotes, dont la plus part n'estoient pas encore baptisez, & voyant qu'vn Pere les vouloit prescher, il le preuint pour les disposer à receuoir ce qu'on leur diroit. Mes parẽs, leur dit-il, vous sçauez bien qu'encor que ie sois esloigné de nostre pays ie ne laisse pas d'estre de vostre Nation; mais prenez garde que la parenté d'icy bas est bien courte: nous serons bien-tost separez les vns des autres, rencontrons-nous au Ciel. Escoutez le Pere, ie vous asseure que ce qu'il dit est veritable, il vous enseignera le moyen d'estre content & bien-heureux à tout jamais.

Cét homme qui ne se produit que dans les occasions, parlant à quelques ieunes Cadets, leur disoit, ie vous ayme parce que vous croyez en Dieu, mon plus grãd contentement est de vous voir constant en la Foy. I'ay fait plusieurs folies deuant que d'estre baptisé, ne me considerez pas en ma ieunesse, mais apres mon baptesme, ie n'ay plus qu'vne femme & ie pu-

blie hautement que ie n'en veux pas d'autre; ne tombez pas dans les defauts que i'ay commis deuant que de reconnoiſtre Dieu; vous eſtes mes neueux, mais ma plus forte parenté eſt dans la Foy. Vn tel, qu'il nommoit, quoy qu'il ſoit d'vne nation ennemie de la noſtre ne me ſemble plus eſtranger: Ie le tiens pour mon parent, parce qu'il croit fortement en Dieu.

Vne femme s'accuſoit vn iour de ce qu'elle ſentoit vne alienation contre ſon pere, celuy qui l'eſcoutoit luy en demandant la raiſon, elle reſpondit: Il n'ayme point la Foy, il ne veut pas croire en Dieu, il me ſemble que quelqu'vn me dit en mon cœur, ce n'eſt point-la ton pere, il n'y a plus que Dieu qui ſoit ton Pere, i'ay taſché de me forcer, mais ie ne ſçaurois aimer celuy qui n'ayme pas Dieu.

Il faut auoüer que Dieu a ſes eſleus par tout, & que la Foy a de puiſſans effects dans les ames les plus ſauuages. Vn ieune homme grand chaſſeur & grand coureur s'eſtant fort long-temps eſloigné du lieu où il auoit eſté inſtruit, a paſſé l'hyuer en tres-mauuaiſe compagnie; mais ſa conſtance & ſa fermeté en la Foy, l'ont fait marcher droit où les autres ont broncké.

Il n'a pas manqué vn ſoir ny vn matin de faire ſes prieres à genoüil, & en public tant qu'il a eſté en ſanté, ſa femme prioit auec luy. Il eſtoit parmy des Payens, & auec des hommes demy Apoſtats. Ils ſe gauſſoient de luy, ils l'excitoient à chanter des chanſons ſuperſtitieuſes, dont ils ſe ſeruent pour auoir recours au Demon. Ils luy reprochoient qu'il ne trouueriot aucune bonne chaſſe. Ce bon ieune homme n'a iamais bronché en ſa creance, ny du cœur, ny de la parole, ny d'aucun geſte, l'exemple de ceux qui tomboient, les railleries de ceux qui le gauſſoient n'ont iamais pû l'eſbranler. Ie luy demandois ſi du moins ſon cœur n'eſtoit point quelques-fois ſecoüé, point du tout reſpondit-il: ie ſentois aſſez ſouuent de la triſteſſe & de la douleur de mes pechez; mais il me ſemble que i'auois vne telle force dans mon cœur pour la priere & pour la Foy, que i'eſtois plus touché de compaſſion pour ces pauures gens, à cauſe de leur incredulité & de leur badineries, que ie n'en auois d'auerſion pour les meſpris qu'ils faiſoient de moy: Auſſi eſt-il vray que ce ieune homme eſt fils de l'vn des plus genereux Chreſtiens de la reduction de S. Ioſeph.

Sa femme accoucha dans ce grand eſloignement, l'enfant diſoit-il, ne paroiſſoit quaſi pas eſtre viuant, on me dit qu'il eſtoit mort, que s'en eſtoit fait; ie me mis à genoux & le preſentay à Dieu, le ſuppliant qu'il fiſt en ſorte pour le moins qu'il pût eſtre baptiſé: Dieu exauça ma priere, car tout ſoudainement l'enfant reprit vie, auec l'eſtonnement de tous ceux qui eſtoient dans la Cabane.

Il ſe trouua dans cette Compagnie quelques Chreſtiens, que l'exemple de la parole de ce bon Neophyte animerent, il les ſouſtint & les fit perſeuerer en la Foy. Et meſme il eſt croyable que ces demy-Apoſtats qui par apres firent Penitence, y furent attirez par la vertu & par la conſtance de ce braue ſoldat de IESVS-CHRIST. Sur tout il conſola vn pauure malade fort perſecuté de ces impies, ils le gauſſoient & excitoiẽt à auoir recours au Demon, le bon malade dit qu'il aimoit mieux mourir. Le Pere racontant vn iour l'hiſtoire de Iob en preſence de ce bon Neophyte, il ſe mit à rire, entendant les reproches que luy faiſoit ſa femme: voilà iuſtement, fit-il, tout ce qu'on me crioit cét hyuer. Tu mourras, me diſoit-on, ſi tu prie Dieu, tu

ne guerirás jamais si tu ne chãte vne chanson qui estoit pour implorer le Demõ. Les Sauuages disent fort peu ce qui se passe en eux. Si on n'eut racõté par occasiõ l'histoire de Iob, nous n'aurions pas eu la connoissãce de la generosité de ce braue Athlete.

Ie fermeray ce Chapitre par quelques actions d'vn ieune garçon nouuellement baptisé. Au commencement, disoit-il, que i'ay oüy parler de la priere, i'ay voulu mettre en pratique ce qu'on me prechoit. I'estois auec des Algonquins proches voisins des Hurons, voulant dont le soir faire ma petite priere, tout le monde se prist à rire, plusieurs se gaussoient tout hautement de moy; Tu n'as point d'esprit, me disoit-on, à qui parle-tu, où est-il? le vois-tu, te laisse-tu amuser par ces estrangers nouueaux venus; Ie ne disois mot à tout cela. Le lendemain voulant manger, ie commençay à prier Dieu, ils se mirẽt vne autre-fois à rire à gorge déployée; là-dessus l'vn de mes parens me dit, mon neveu, tu n'a pas d'esprit, tu ne t'estonne de rien, tu n'entends pas ces gens-là qui se mocquent de toy. Ie ne voulu pas pourtant quitter ma priere; ils continuerent leurs gausseries: est-il fou, disoient-ils? ie ne

perdis pas courage pour cela, ie ne me cõtentay pas de croire tout seul : ie m'efforçay de gagner vne mienne petite sœur, ie la tiray à part & luy dit, ma sœur, que dirois-tu, si on t'enseignoit à prier Dieu, elle me respondit, ie ne veux pas prier car ie mourrois ; le moyen de parler à celuy qu'on ne voit pas. Le Pere qui m'instruisoit m'auoit donné vne petite sonnette, ma sœur la voyant me la demande, ie luy dis que ie la luy donnerois si elle vouloit prier : non dit-elle, ie ne prieray point, car ie mourrois, & si tu prends la sonnette ne mourras-tu point ? non ie n'en mourray pas, fit-elle, alors ie luy repliquay, si tu ne meurs pas pour prendre vne sonnette qui vient de la main des Frãçois ? pourquoy mourrois-tu receuant d'eux la priere qui est bien meilleure ? elle ne repartit rien pour lors ; enfin ie luy donnay ma sonnette pour la gagner, mais en ce même temps ie la quittay pour venir çà bas.

Ce ieune Neophyte rendant compte de sa conscience à celuy qui le dirigeoit, luy disoit quelques-fois, en verité, mon ame n'a point d'esprit : elle sort quelques-fois de son chemin sans rien dire, ie ne la sens pas partir ; & puis m'auisant tout à coup

qu'elle s'égare ie la ramene. Quelquefois il eſt ſi fort touché du rapport qu'on luy fait de quelques Hiſtoires ſacrées, que les larmes luy tombent des yeux. Enfin il ne ſçauroit ſouffrir vne choſe qu'il penſe eſtre griefue qu'il ne s'en décharge au plutoſt par la Confeſſion.

Suite du meſme ſujet.

CHAPITRE IV.

NOus auons eu peu de malades cette année & encor moins de morts. La maladie auroit bien-toſt tout égorgé ſi elle le perſeueroit dans la fureur où nous l'auons veuë.

Vne bonne femme vrayement Chreſtienne fut priſe d'vn mal aſſez violent, ſi toſt qu'elle en ſentit l'effort, elle dit à l'vne de ſes compatriotes, ie vous prie de me faire voir le Pere, ie voudrois bien me confeſſer & me diſpoſer à la mort pendant que ie ſuis encore en mon bon ſens. Le Pere l'alla viſiter, & voyant qu'elle n'eſtoit loin de la Chappelle, il luy fit cõduire pour luy donner le ſaint Viatique.

Vn malade parmy les Sauuages est bien-tost leué & bien-tost couché : Cette pauure creature s'estant confessée, dit au Pere, ie n'en puis plus les forces me manquent : ie ne suis pas triste pour me voir proche de la mort, mon corps est abbatu; mais mon ame est contente, il me semble que ie m'en vais au Ciel, rien ne me trouble, la mort ne me fais point de peur. Ie souffre beaucoup mais cela se passera bien-tost, i'ay tousiours dans l'esprit les dernieres paroles que mon fils me dit en mourant, il m'appella & me dit, ma Mere, ie m'en vay au Ciel, croyez fortement en Dieu, ne quittez iamais la Foy, ne perdez point l'Esperance que vous auez en celuy qui a tout fait, pour moy ie meurs dans la creance de mon Bapteſme, nous nous verrons au Ciel si vous perseuerez dans la Foy : i'ay tousiours ces paroles grauées dans mon cœur depuis la mort de mon fils, i'espere que ie le verray bien-tost : car en verité il croyoit fortement en Dieu. Elle se confessa & reçeut le Viatique dans vn grand oppressement de poitrine. Ce qui n'empeschoit pas de dire de fois à autre Iesus ma regle & mon Capitaine, ie croy en vostre parole : vous estes dãs mon

cœur, quoy que vous ne paroissiez pas, ie le croy, oüy en verité, ie le croy: determinez de moy comme il vous plaira, ie vous verray, ie vous verray. Estant reconduite en sa Cabane le Pere luy porta quelque temps apres l'Extreme-Onction, elle ne donna iamais aucun indice ny de tristesse ny de crainte, vous eussiez dit qu'elle estoit asseurée du lieu où elle alloit. En effet si nous procedons auec amour & auec simplicité deuant Dieu, nous passerons de la mort à la vie comme on passe de l'Hyuer dans le Printemps.

Vn bon Chrestien la voyant fort oppressée luy dit, Charité, c'est ainsi qu'elle se nommoit, ne t'afflige point, i'ay touſjours eu cette pensée de toy que tu croyois fortement en Dieu, si cela est ne t'attriste point: car tu iras bien-tost au Ciel, sois constante en la Foy iusques au dernier soûpir. Mi entian, respondit-elle, Ka nont niteponetauzin. Ie suis dans cette disposition, ie ne croiray plus à demy, ie croy tout de bon: c'est pourquoy ie ne suis point triste, ie m'en vay au Ciel, ie le croy, elle mourut dans cette ferueur.

Quelqu'vn des Peres ayant rencontré vne femme qui portoit du bois à vn mala-

de, luy dit apres auoir loüé sa charité, quand vous faites quelque bonne action enuers vostre prochain, il faut que vous disiez en vostre cœur, ie m'en vay porter du bois à mon Sauueur IESVS. Ie m'en vay faire du feu, ie vay luy donner à manger, ie le vay soigner & penser, car il a dit que ce qu'on feroit au moindre des siens qu'il le recompenseroit, comme s'il estoit fait à sa propre personne. Cette pauure femme respondit, mon Pere ie pensois actuellement à ce que vous dites, & comme Dieu m'afflige moy-mesme, & qu'il m'a osté la plus-part de mes enfans, & que les autres sont malades, ie dis en mon cœur, il n'importe encore qu'il m'éprouue, Aiantch nigatepouet, ie croiray dauantage, c'est à luy à determiner du tout.

Vne femme estant venuë de Tadoussac à S. Ioseph, en partie pour se confesser & communier, fist paroistre vne grande innocence; depuis que ie suis baptisée, disoit-elle, i'ay taschó d'aymer IESVS, i'ay souuent la pensée de ne le iamais fascher; en verité i'ayme la priere. Ie dis à part moy dans mon cœur, ceux qui font baptiser ne font plus de mal, ie n'en veux point

faire, sur tout, ie ne me mets point en colere quoy qu'on me face, ma fille est mariée à vn Payen qui est tres-colere, il l'a voulu precipiter de son canot dans la riuiere: ie voulus entrer en colere contre luy, mais ie dy dans mon cœur, ie fascheray celuy qui a tout fait. Ie me retins, ie ne dis mot, i'estois seulement honteuse & confuse, voyant comme il trattoit ma fille, mais ie ne me mis point en colere.

Vn Capitaine voyant embarquer quelques personnes de ses gens, leur dit tout haut en peu de paroles à leur depart, prenez vn escrit des Peres comme vous estes Chrestiens, & ne le dementez point, priez Dieu tous les soirs & tous les matins, ne vous mettez point en colere, vous femmes obeïssez à vos maris, sur tout, qu'on sçache que vous aymez la priere, & que vous ne pouuez commettre aucun mal.

Vn bon Neophyte de la nation des Attikameg, racontoit ses petites deuotions auec vne simplicité toute aimable; quand ie songe que Dieu est par tout ie ressens vn grand plaisir, quand ie porte les yeux au Ciel, quand ie regarde les arbres, les oiseaux, les riuieres, les animaux: il me semble que mon cœur est tout plein de

ioye, connoissant que toutes ces choses viennent du Tout-puissant. Il m'est auis que ie suis comme vn homme riche, que ie possede beaucoup, connoissant ce que i'auois ignoré si long temps, ie dy dans mon cœur, Ie l'admire, ie l'ayme, & puis ie me trouue tout content & tout ioyeux.

Ce bon homme adiouſtoit qu'estant allé bien auant dans les terres; il rencontra quelques Sauuages qui n'auoient iamais veu de François, & qui n'auoient iamais ouy parler de Dieu. Or comme nous faisions nos prieres tous les soirs & tous les matins, ils nous escoutoient: car nous parlions tout haut, ils s'estonnoient & admiroient ce que nous disions. Ils furent surpris voyant vne petite Image qu'on nous auoit donnée. Ie me rencontray, disoit-il, vne autre-fois auec des Payens qui se mocquoient de la priere; ils nous dirent que nous priassions & qu'eux se seruiroient de leurs tambours & de leurs chants, & qu'on verroit laquelle des deux bandes trouueroit plutoſt de la chasse, nous dismes que nous ne croyons pas en Dieu pour manger & pour viure en terre, nous ne laissasmes pas de prier Dieu qu'il nous aidast. Ces miserables penserẽt mou-

rir de faim, & nous ne manquasmes point de viures. Quand i'allois à la chasse ie me mettois à genoüil au milieu de mon chemin sur la neige, & ie disois à Dieu tu as fait les animaux, tu en disposes, si tu m'en veux donner ie croiray en toy, si tu ne m'en donne point ie ne laisseray pas de croire. Pendant que ie cheminois il me venoit en l'esprit, où estois-tu il y a cent ans? d'où es-tu prouenu, tu n'estois point & te voila, en verité cela est admirable, ayme donc celuy qui a tout fait, ie l'ayme me semble, disoit-il.

Vn de nos Peres demandant à vn petit Sauuage aagé de cinq ans, où estoit son pere, l'enfant le monstra de la main; mais son pere luy dit: Mon fils regarde le Ciel, voila où est ton Pere, c'est Dieu qui est ton vray Pere, & poursuiuant il adiousta, ie te donne tous les iours à celuy qui a tout fait, & ie le prie de te faire Religieux afin que tu le sçache prier: car ma plus grande tristesse en ce monde est, que ie ne sçay pas bien comme il le faut prier; ie pense quasi tousiours à luy, & l'ayme ce me semble, mais ie ne sçay pas beaucoup de choses qu'il luy faut dire:

De quelques actions plus remarquables.

CHAPITRE V.

L'Esprit de IESVS-CHRIST est vn Esprit pur, vn esprit qui destruit la nature & qui fait viure la grace; vn esprit qui prend ses delices & son repos non dans la panne & dans le satin, mais dans vne ame enrichie d'vne amoureuse crainte. Vn ieune homme Sauuage assez disgracié de la nature, car il est rude en paroles, & ses recreations paroissent des coleres & des rebus, estant plusieurs fois sollicité secrettement par vne femme Payenne, il ne luy fit qu'vne seule response: Tu n'as point d'esprit, tu viens trop tard, ie suis baptisé, ie prie Dieu, ie ne sçaurois plus cõmettre ces crimes. Vn ieune garçon prié par vne fille se mit encor mieux à couuert, car sans raisonner auec le serpent il s'enfuit comme le chaste Ioseph. Vne femme veufue assez ieune inuitée par vn ieune homme fut saisie de crainte & d'espouuante, s'estonnant qu'vn homme qui auoit tant oüy parler de l'Enfer, y voulut

descen

descendre pour vn plaisir si passager.

Vn bon Chrestien qui receut le nom d'Ignace en son Baptesme, tomba malade d'vne fievre violente cét esté dernier: Il prie aussi-tost qu'on face venir le Pere pour se confesser, & voyant qu'il tardoit trop se fait porter à la Chappelle, par vn desir qu'il auoit de soulager son ame deuant que de penser son corps. De là on le porte dans vne petite Cabane d'écorces separée des autres qui luy seruit d'infirmerie. Le Pere le visite souuent, le console, le veille la nuit, l'assiste selon son petit pouuoir de ce qu'il a dans la mission de Tadoussac, où il n'y a que ce qu'on y porte. Les Sauuages à son exemple luy rendent les mesmes deuoirs de charité : vn entr'autre le consolant luy tenoit ce discours: vous endurez beaucoup mon frere, luy dit-il, prenez courage & souffrez paisiblement vostre mal, i'ay esté malade iusques à la mort cét hyuer, ie n'ay iamais demandé la santé à Dieu, ie l'ay tousiours prié de faire sa volonté en moy, & m'en suis tres-bien trouué, me voilà encor sain & gaillard & dans la resolution de le seruir le reste de mes iours: faites-en de mesme, & vous serez content; puis se mit à

genoüil, fit sa petite priere pour le malade & s'en retourna. Vn autre, d'abort qu'il entra dans la Cabane voyant le malade dans de grandes conuulsions, luy demanda où estoit son plus grand mal, le malade luy faisant signe que c'estoit à l'estomach, il moüilla son poux de sa saliue, marqua quelques signes de Croix sur cette partie prononçant ces paroles: Seigneur, ie ne fais pas cecy en vain, i'ay appris que vous auez infiniment souffert estant attaché à la Croix: ie vous supplie qu'en consideration de ces souffrances vous soulagiez celles de ce pauure malade. Vn autre Chrestien voyant le malade en danger de mourir demanda aux assistans s'il s'estoit confessé, & combien de fois depuis sa maladie, oüy, luy dit-on, il s'est acquitté souuent de ce deuoir, il n'y a donc plus rien à craindre, respondit-il; s'il perd le corps il sauuera l'ame qui vaut cent mille fois mieux que le corps. Ignace tesmoignoit que telles visites luy estoient agreables, il prioit ses gens de l'entretenir de semblables discours. Comme il commençoit desja à se mieux porter & qu'il eut quitté son infirmerie d'écorce pour se loger auec les autres, il luy arriua vne chose bien estran-

ge. Il fut saisi de ie ne sçay quel entousiasme dans le plus profond silẽce de la nuit, il se leue subitemẽt sur son seant, puis se met à genoüil, leue les mains & les yeux vers le Ciel, en s'écriant, ie viens du Ciel, ie suis guary, IESVS m'a donné la vie, ie l'ay veu de mes yeux. A ce bruit ceux de la Cabane & du voisinage s'éueillent; on vient voir ce que c'est; on demande au conualescent ce qu'il veut dire par trois & quatre fois, à toutes ces demandes point d'autre response que ces paroles, ie viens du Ciel, ie suis guary, i'ay veu IESVS; il les dit & redit toute la nuit iusques au matin qu'il prit vn peu de repos, apres deux ou trois heures de sommeil il se met à genoüil derechef & prie quelqu'vn de sa Cabane d'appeller tous les Sauuages pour leur dire vn mot de la part de Dieu. Il ne fallut que cette parole pour leur faire croire que cét homme estoit ressuscité, ils y courent tous pour le voir & l'oüir parler. Ignace voyant vne si belle assemblée commence son discours comme il auoit fait à minuit. Ie viens du Ciel, mes amis, leur dit-il, IESVS m'a donné la vie ie l'ay veu de mes yeux, il m'a fait voir des choses estranges auec cõmandemẽt de vous en faire le rap-

port. Il ma monſtré vn grand Liure où ſont eſcrits d'vn coſté les vices qu'il a en horreur, comme l'yurogneric, le peché de la chair, la communication auec le Diable & pluſieurs autres qu'il nomma, & de l'autre coſté du liure, il m'a fait voir ceux qui d'entre-vous ſont les plus ſujets à ces pechez, chacun eſt eſcrit dans ce liure qui plus, qui moins, vous vn tel (le nommant par ſon nom) vous y eſtiez beaucoup eſcrit, voſtre Maſſinahigan, c'eſt à dire voſtre eſcriture, eſt grand, il y a quelque choſe qui ne va pas bien dans voſtre affaire, vous n'allez pas droit, vous n'auez pas ſoin de corriger la ieuneſſe quand elle fait mal. Vn tel qui eſt baptisé ne croit que du bout des levres, la foy qu'il a s'arreſte à la gorge & ne paſſe pas iuſques au cœur, il n'y a point d'apparence qu'il la garde long-temps. Vn tel n'eſt pas beaucoup eſcrit dans ce liure; il eſt homme de bien & ſa femme auſſi, tous deux vont droit au Ciel. Vn tel qui a quitté ſa femme prend le chemin de l'Enfer, & eſt en danger d'y aller s'il ne s'amende, car ſon papier eſt bien long, & il y a bien de l'eſcriture pour luy. Iamais vous ne viſtes des gens plus attentifs ny vn plus profond ſilence. Cét hom-

me de l'autre monde pourſuit ; IESVS m'a fait voir, diſoit-il, à ſa main droite vne choſe qui n'a point ſon pareil en beauté, c'eſt vne lumiere en comparaiſon de qui le Soleil n'eſt que tenebres, vn lieu de plaiſirs & de contentemẽt, enfin le ſejour de Dieu meſme & de tous les Biẽ-heureux. C'eſt là où i'ay veu les enfans de nos gens, qui ſont morts incontinent apres leur bapteſme, mais i'y ay veu fort peu d'hommes & de femmes Sauuages baptiſez. A ſa main gauche il m'a découuert vn feu qui m'a fait trembler de peur, dont nous parle ſouuent le Pere qui nous enſeigne; mais qui eſt tel qui n'y a point de paroles qui en puiſſe exprimer la rigueur. C'eſt dans ce feu que i'ay veu bruſler les Sauuages qui ne croyent point en Dieu, & ceux qui croyans en luy ne luy ont point obey en cette vie : i'y ay auſſi veu des François, ô que le nombre eſt grand des vns & des autres. IESVS eſtoit au milieu du Paradis & de l'Enfer, il m'a monſtré ſes mains & ſes pieds percez de gros cloux, puis m'a dit deux ou trois mots. Ignace, me diſoit-il, ce que vous auez enduré pendant voſtre maladie n'eſt riẽ, c'eſt moy qui ay ſouffert pendant à la Croix pour vous, moy

qui ſuis voſtre Createur & voſtre Roy. Quand ie vous enuoye quelque affliction, la faim, la ſoif, la maladie, la pauureté, ſouffrez cela patiemment pour moy & à mon exemple.

En ſuitte de cela Ignace fit vne petite Inſtruction à ſon auditoire ; Il faut mes freres, leur dit-il, nous aſſembler tous les ſoirs dans vne grande Cabane pour chanter les loüanges de Dieu, & nous exhorter les vns les autres à le ſeruir fidellement. Il faut tous les matins apres vos prieres en particulier que vous ſortiez de vos Cabanes & que vous vous promeniez en diſant vos Chappelets, & que vous imitiez le Pere qui ſe retire dans le bois tous les matins pour prier Dieu. N'oubliez point la benediction & l'action de graces en vos repas; ſoyez ſoigneux de corriger vos enfans, & de faire plus d'eſtat de la foy que Dieu vous a donnée que de vos vies, ainſi finit le Sermon, & chacun ſe retira chez ſoy en vn profond ſilence.

Quoy qu'il en ſoit de cete viſiõ, ſoit qu'elle paſſe pour veritable, ſoit qu'il n'y ait que de l'imagination : il eſt touſiours vray de dire qu'elle a produit de bons fruits dans les eſprits de tous ceux qui en ont

oüy le rapport. Les meschans en ont esté espouuantez & les bons consolez ; Ie vis pour lors les pauures Sauuages de Tadoussac bien changez, dit le Pere qui a soin de cette Mission. Ie les ay veus fondre à la foule Chrestiẽs & Payens dans la Chappelle pour y faire des prieres extraordinaires ; ie les ay veus se promener le soir & le matin disant leurs Chappelets auec vne deuotion toute particuliere ; ie les ay oüy parler à Dieu la nuit, se promenant à l'entour de la Chappelle, auec des paroles animées de deuotion, & sortant d'vn cœur qui sembloit estre veritablement contrit. Ha mon Pere ! me disoit vn des plus zelez, qu'Ignace m'a donné d'épouuante par son discours, il me semble que ie m'éueille d'vn profond sommeil, i'ay esté aueugle iusques icy & ie commence à ouurir les yeux, il me semble que i'estois mort, & ie commence à viure auiourd'huy, & quoy que ie sois baptisé il y a desia deux estez, il m'est aduis toutes fois que ie ne l'ay pas encore reçeu en Chrestien. Vne chose si nouuelle fut incontinent diuulguée parmy les Sauuages de Silleri & des trois riuieres, dont les mieux disposez en furent viuement touchez.

Les Chreſtiens de la meſme Miſſion firent vne faute aſſez pardonnable dont ils firent vne penitence publique incontinent apres à la porte de l'Egliſe ; mais ayant apris du Pere qui les enſeigne quelques exemples de ceux qui font penitence pour leurs pechez dont quelques-vns reuſnent au pain & à l'eau, d'autres ſe flagellent quelques fois, quelques-vns font de grandes aumoſnes & de longues prieres, & d'autres meurent de regret & de douleur de leurs fautes, eſtimerent que la penitence qu'on leur auoit donnée à faire eſtoit trop petite, & que la ſatisfaction qu'ils auoient faite publiquement n'eſtoit point égale à leur delit. Ils ſe reſolurent tous d'vn commun conſentement d'en faire vne plus grande, & de ſe flageller à l'imitation de ces ſaints Penitens dont ils auoient ouy parler. Ils font ſur le champ vne grande diſcipline de cordes aſſez groſſes pleine de gros nœuds qu'ils lient au bout d'vn baſton pour ſeruir de poignée, ils la gardent toute la nuit, & le lendemain matin s'eſtans aſſemblez au ſon de la voix du Pere qui les appelle à la Meſſe : vn des plus conſiderables entre les Chreſtiens pria tout le monde indifferemment de ſe

trouuer à l'Egliſe, auſſi bien les infidelles que les baptiſez, pour oüyr vn mot d'importance qu'il auoit à leur dire. Il y auoit pour lors à Tadouſſac 6. ou 7. nations differentes qui ſe trouuerent dedans ou proche de la Chappelle : alors cét homme zelé ſe leua au milieu de l'aſſemblée & tint ce diſcours. Ie crains fort, dit-il, que le peuple de Tadouſſac ne ſoit point ſauué; ie voy que c'eſt vn peuple trop meſchant, & que iuſques icy apres tãt de fautes qu'il a fait, il n'a donné aucun ou fort peu de teſmoignages de ſon amandemẽt, Tenez, regardez, voila comme la terre eſt faite, diſoit-il, monſtrant ſa main fermée, la terre eſt ronde cõme mon poin: elle eſt par tout habitée à ce qu'on nous dit, & n'y a preſque point de lieux où il n'y ait des fidelles qui croyent fortement en Dieu. Il n'y a que ce bout du monde, où l'on trouue bien peu de Chreſtiens, & encor ceux qui ſont profeſſion de l'eſtre ſont ſi foibles dans la foy, que le Demon a bon marché d'eux quand il les attaque. Les François qui croyent en Dieu ſont comme vne forte muraille, le Diable trouue de la reſiſtance quand il s'en approche : mais ceux de Tadouſſac ſont comme ce meſchant

drap percé (c'eſtoit vn vieil drap qui ſernoit de courtine à l'Egliſe faute de quelque autre choſe meilleure) nous ſommes diſoit-il comme ce drap troüé, le Demon paſſe tout au trauers de nos cœurs, comme mon doigt fait au trauers de ce trou. Ce malin eſprit fait de nous ce qu'il veut, pour moy ie crains fort qu'il ne m'arreſte en chemin & qu'il ne m'attrappe au milieu de ma courſe. Que ſi iamais ie vay au Ciel, le Pere qui nous enſeigne y ſera ſi haut qu'à peine le pourray-je voir ; car que faiſons nous pour y aller. Or ſus, ie deſire monſtrer plus de courage doreſnauant, ie veux ſatisfaire pour mes fautes & marcher droit le reſte de mes iours : là-deſſus il tire cette grande diſcipline qu'il cachoit deſſous ſa robbe la monſtrant à toute l'aſſemblée, & eſleuant le ton de ſa voix, ce n'eſt pas-là le feu d'Enfer que i'ay merité, diſoit-il, ce n'eſt qu'vne petite paille en comparaiſon de ce qu'on ſouffre là-bas dans la demeure des Demons. Quand on mettroit mon corps en ſang auec ce foüet & qu'on deſchireroit ma chair de coups, ie ne croirois pas pourtant auoir payé mes debtes & ſatisfait à la iuſtice de Dieu ; mais ie ſçay qu'il eſt in-

finiment bon & qu'il fait miſericorde à ceux qui luy demandent pardon de cœur. Tenez, dit-il, au Capitaine, voila la diſcipline que ie vous mets entre les mains & mes eſpaules nuës que ie vous preſente, frappez & ne m'épargnez point. Le Capitaine obeyt ſur l'heure à ſa parole, & luy deſcharge ſur le dos vne greſle de coups, ce penitent demande humblement pardon à Dieu de ſes fautes pendant qu'on le flagelle, & ſe iette par terre pour la baiſer, & ſe releuant inuite tous les Chreſtiens à ſuiure ſon exemple, il crie, venez tant que vous eſtes de coupables, venez vous preſenter deuant l'Autel, venez ſatis-faire à la iuſtice de Dieu. On ne diſputa point qui paſſeroit le premier, les plus proches furent les premiers, chacun s'approcha fil à fil pour faire ſa penitence, chacun determina de ce qu'il vouloit donner & de ce qu'il vouloit receuoir; les vns demandoient qu'on leur donnaſt vingt coups, les autres dix, les autres plus, les autres moins. Le Pere qui eſtoit ſur le point de celebrer la Meſſe fut ſurpris à la veuë de cette nouuelle deuotion, qu'il n'attendoit pas d'vn peuple qui ne ſçait encore ce que c'eſt que de

souffrir pour Dieu. Il ne la voulut pas interrompre sur l'heure de peur de s'opposer aux mouuemens du sainct Esprit; mais seulement il prit garde qu'elle ne passast les termes de la prudence & qu'il n'y eut point d'excez. La penitence fut si generale, que les innocens y voulurent auoir part aussi bien que les coupables; les enfans mesmes ny furent point espargnez, les peres & les meres les faisoient approcher de l'Autel, les dépoüilloient de leurs petites robbes, & prioient celuy qui tenoit le fouët en main de les chastier à discretion selon leur aage & leurs forces; allegant que ce chastiment estoit desia deu à leur desobeyssance. Ces pauures victimes s'y en alloient de bon cœur se mettoient à genouïl deuant l'Autel, ioignoient les mains & receuoient sans branler & sans ietter vne petite larme, les coups de fouët qu'on deschargeoit doucement sur leurs chairs innocentes. Il se trouua mesme des meres qui chastierent de leurs Chappelets à guise de discipline leurs petits enfans qui pendoient encore à la mamelle. Vn bon vieillard Chrestien qui venoit de l'habitation de saint Ioseph, & ne faisoit que

d'arriuer à Tadoussac, se trouua fort à propos à cette sainte Ceremonie, il en fut si fort touché qu'il cria tout haut qu'il estoit pecheur & qu'il vouloit faire penitence auec les autres; il s'auance en disant ces paroles, se prosterne en terre, presente ses espaules nuës, & reçoit à l'instant ce qu'il demandoit auec ferueur. Le lendemain il s'en retourne dans son canot à Sillery d'où il estoit party. Enfin celuy qui attendit le dernier fut le mieux payé: ce fut tout à dessein qu'il laissa passer les autres deuant luy, & qu'il choisit le dernier rang, afin de faire sa penitence plus à son aise & auec plus de confusion. C'est à moy, dit ce braue champion de IESVS-CHRIST, c'est à moy à payer à mon tour, ie suis le plus meschant, il faut que ie sois plus chastié que les autres, ie suis le plus criminel ie veux estre le plus mocqué. Frappez sur moy hardiment, dit-il à celuy qui tenoit la discipline, tandis que ie me pourmeneray dans l'Eglise pour boire la confusion & pour estre l'opprobre du monde; aussi-tost dit aussi-tost fait, il se promene le mieux qu'il peut par la Chappelle, & l'autre le suit touſiours

frappant & flagellant, à chaque coup qu'on luy donnoit il disoit des paroles qui faisoient quasi fondre en larmes toute l'assistance. Ie vous supplie, Seigneur, que ce que ie sens maintenant sur ma chair par les coups de foüet que ie sens, effacent les pechez que i'ay escry mal à propos sur vostre liure. Seigneur, ayez pitié de ce pauure homme, disoit-il vne autrefois, qui a merité l'Enfer, & qui vous demande pardon. Ie vous abandonne mon corps & mon ame & vous promets de vous estre plus fidelle à l'aduenir moyennant vostre grace. Cette flagellation eust esté trop longue si le Pere n'y eust mis fin, qui les consola les voyant dans cét estat de penitence, & les asseura du pardon de leurs fautes si leurs cœurs respondoient à leurs parolles & à leurs actions; ils les aduertit qu'ils n'eussent plus à faire de penitence publique sans le conseil de leurs Confesseurs. La conclusion fut qu'il failloit mieux viure, & monstrer plus de courage à combattre le vice doresnauant; & là-dessus on pendit la discipline à vn clou de la Chappelle, pour auertir qu'elle estoit-là, pour

chaſtier publiquement ceux qui feroient quelque ſcandale public.

Quatre ou cinq ieunes gens s'en eſtoient allez à la chaſſe & ne s'eſtoient pas trouuez à cette publique ſatisfaction & generale, ils ne furent pas ſi-toſt de retour qu'on les inuita de faire comme les autres, puis qu'ils eſtoient coupables. Ils ne ſe firent pas tirer l'oreille, ils ſe preſenterent tous au commencement de la Meſſe, & ſatisfirent au contentement & à l'edification de tous les Chreſtiens.

De l'hyuernement d'vn Pere auec les Sauuages.

CHAPITRE VI.

VNe bonne escoüade de Sauuages Chrestien se disposans pour leur grande chasse & pour faire leur prouision de chairs d'Elan, me prierent de leur donner vn Pere de nostre Compagnie qui les accompagnast, ils apportoient pour raison que les Iroquois les poursuiuans par tout, ils estoient contraints de s'esloigner de plusieurs iournées de la maison de prieres, & que dans leur sejour de plusieurs mois, ils souhaittoient ardemment d'auoir quelqu'vn auec eux qui leur pût administrer les Sacremens & leur enseigner le chemin du Ciel. Le P. Gabriel Druilletes leur fut accordé, il fut bien-tost equippé, tout son bagage estoit renfermé dans vne petite caisse ou dans vn petit coffret qui ne contenoit que les ornemens necessaires pour dire la sainte Messe; le voila chargé de tous ses meubles &

d'vne

d'vne bonne resolution de bien souffrir, car quiconque s'embarque auec ces peuples ne sera iamais logé dans tout son voyage qu'à l'enseigne de la Croix ; il eut pour compagnon vn ieune François qui ne luy pouuoit donner autre consolation que de le seruir à l'Autel ; comme le gros des Sauuages auoient pris le deuant, deux ieunes hommes l'enleuerent dans vn petit batteau d'écorse, & le porterent en peu de iours où ils s'estoient donné le rendez-vous.

Aussi-tost que ce canot parut chacun accourt sur les riues du grand fleuue, c'est à qui tesmoignera plus de ioye de la venuë du Pere, on le caresse non à la mode de la Cour, mais à la mode de la sincerité & de la franchise. Noël Negabamat que ces bons Neophytes ont choisi pour leur Capitaine, harangua publiquement, declarant d'vne voix haute & forte les sujets qui auoient amené le Pere, les besoins qu'ils en auoient, les biens qu'ils pouuoient recueillir de sa presence & de sa conuersation, les obligations qu'ils luy auoient de s'estre voulu rendre compagnon de leurs grands trauaux pour les instruire : bref il exhortoit tous ses gẽs auec

vne grande ferueur de rendre toute sorte d'obeyssance & de respect aux volontez de leur Pere.

Tous ceux qui deuoient marcher de compagnie estans rassemblés on leue le camp, on met toutes les maisons en rouleaux, c'est à dire qu'on plie les écorces qui composent les bastimens, on quitte les bords de la grande riuiere où le pais des poissons, pour entrer dans la region des Elans, des cerfs, des castors & des autres animaux, ausquels ils alloient declarer la guerre. Ie ne parleray point de leur façon de camper ny de leurs armes ny de leurs chariots de bagages qui ne sont autres que leurs dos ou des traineaux de bois fort legers, quand la terre est couuerte de neige. Ie ne parleray non plus de diuerses sortes de bestes qu'ils rencontrent dans leurs grandes forests, ny leurs coustumes ou de leurs façons de faire, tout cela est décrit dans les Relations precedentes, ie traceray seulement vn petit crayon de la pieté & de la deuotion que ces bons Neophytes exercent dans leurs grands bois.

On ne manquoit iamais tous les soirs & tous les matins de faire les prieres en

public dans vne cabane destinée à cét effet. Les peres & les meres y amenoient leurs enfans ausquels on donnoit vne petite instruction qui les consolloit merueilleusement. Quelques-vns plus feruens déroboient de leur sommeil pour le donner à Dieu, se leuant plutost ou se couchant plus tard que les autres pour s'entretenir auec luy dans leurs prieres.

Les hommes demandoient au Pere sa benediction deuant que de sortir de la cabane pour aller à leur chasse, les femmes en faisoient autant deuant que de s'engager dans leur trauail, & les vns & les autres remercioient nostre Seigneur à leur retour de les auoir assistez, & ceux-là mesme qui retournoient sans auoir rien pris benissoient Dieu d'auſſi bon cœur, comme s'ils eussent fait vn tres-heureux rencontre.

Lors qu'il n'y auoit plus de chasse en quelques endroits & qu'ils decabanoient pour porter plus auant dans ces grandes forests leurs pauillons d'écorces, le Pere esleuoit vn Crucifix, tout le monde se mettoit à genoux, & iettans les yeux sur cette image de vie, ils chantoient auec vne deuotion toute simple & toute rauissan-

te, les Litanies des attributs de Dieu ; ils prioient leur Sauueur d'eſtre leur guide & leur conducteur, & leur force dans les fatigues qu'ils alloient prendre auec amour & ſatisfaction de leurs pechez, cela fait chacun ſe mettoit en chemin portans ou traiſnans tout l'attiral de leur camp. Sur le midy le Capitaine faiſoit faire alte pour prendre vn petit de repos & pour reparer ſes forces dans vne hoſtelerie couuerte de la voûte du Ciel, abbriée de deux ou trois millions d'arbres, où les ſieges ne ſont que de la neige, où la boiſſon ne couſte qu'à prendre dans vn ruiſſeau apres qu'on en a fendu la glace, ou bien à puiſer dans vne chaudiere en laquelle on fait fondre de la neige, où pour tout partage & pour tous mets vous n'auez qu'vn morceau de boucan ſans pain, quaſi auſſi dur que du bois & auſſi inſipide que de la filace. Apres tout la ioye & le contentement s'y rencontre, & ces bonnes gens ſont mille fois plus ſatisfaits que ces bouches delicates, qui ont plus d'amertumes de l'excez d'vn grain de ſel, que de plaiſir de la delicateſſe des mets les plus friands. Enfin on ſort de ces hoſteleries ſans mettre la main à la bource,

tout y eſt dans la franchiſe du premier ſiecle.

Mais pour reprendre noſtre route quand le Soleil approche de ſon declin on s'arreſte au lieu le plus auantageux qu'on rencontre pour camper, la place choiſie, chacun met bas ſon fardeau, on quitte ſa traiſne, & ſe mettant à genoux on remercie Dieu de ſes bontez & d'auoir conſerué toute la bande, & puis on dreſſe le baſtiment où on doit loger, qui en deux ou trois heures eſt mis en ſa perfection.

Le Pere a celebré la ſainte Meſſe quaſi tous les iours, & ſi quelqu'vn preuoyoit qu'il n'y peuſt aſſiſter ſi matin, il le venoit prier de retarder vn petit, l'aſſeurant qu'il ſe preſſeroit dans ſon ouurage.

Les Feſtes & les Dimanches eſtoient gardées tres-ſainctement, ces bons Neophytes ſe confeſſoient & ſe communioient auec vne ioye incomparable, admirans l'excez des bontez de celuy qui ne dedaignoit pas la baſſeſſe de leurs hutes & de leurs cabanes.

Les Sauuages ont vne deuotion particuliere à la nuit qui fut éclairée de la

naiſſance du Fils de Dieu, il n'y eut pas vn d'eux qui ne voulut ieûner le iour qui la precede. Ils baſtirent vne petite Chappelle de branches de Cedre & de ſapin en l'honneur de la creiche du petit IESVS ; ils voulurent faire quelques penitences pour ſe mieux diſpoſer à le receuoir dans leurs cœurs en ce iour ſacré, & ceux-là meſme qui eſtoient eſloignez de plus de deux iournées ſe trouuerent à point nommé pour chanter des Cantiques en l'honneur de l'Enfant nouueau né, & pour s'approcher de la table où il a voulu eſtre le mets adorable : ny l'incommodité de la neige, ny la rigueur des froids ne pût eſtouffer l'ardeur de leur deuotion, cette petite Chappelle leur ſembloit vn petit Paradis.

Ils prierent le Pere de faire pour leur conſolation & pour leur inſtruction dans leurs Chappelles volantes, tout ce que nous faiſons dans nos Egliſes fixes & arreſtées, leur donnant des cendres beniſtes le premier iour de Careſme ; ils auoient le cœur & la bouche pleins de tres-bons ſentimens de pieté ; ils reçoiuent les Ceremonies dans vne ſi grande droiture & dans vne ſi grande ſimplicité,

comme des gens qui croient que tout le monde en gouſte les bons effets. Ils portoient des rameaux comme des palmes de victoire tout remplis de ioye des triomphes de IESVS-CHRIST en ſon entrée dans la ville de Ieruſalem.

Ayant veu celebrer à Kebec la feſte du grand ſaint Ioſeph, patron de toute la Nouuelle France, auec des feux de ioye, ils voulurent luy rendre cét honneur, le cedre ny les autres bois ne leurs pouuoient manquer dans ces grandes foreſts.

Sçachans que IESVS-CHRIST s'eſtoit premierement donné aux hommes ſous les eſpeces de pain & de vin le iour qui precedoit ſa mort, ils teſmoignerent de grands ſentimens de ſon amour, & apres luy auoir rendu mille actions de graces ils luy demanderent tres-humblement pardon tous enſemble de ce qu'ils n'auoient pas rendu tous les deuoirs de reſpect & d'honneur à cette adorable victime & à ce diuin Sacrifice.

Ils firent vne action le Vendredy Sainct la plus genereuſe qu'on pouuoit quaſi attendre d'vn Sauuage, apres auoir adoré la Croix qu'ils firent repoſer ſur vne belle robbe de caſtor eſtenduë en forme de ta-

pis, ſe ſouuenans que cét aimable Sauueur auoit prié pour ceux qui le mettoient en Croix; ils luy addreſſerent cette petite Oraiſon du profond de leur cœur, parlans pour ceux qui les bruſlent, qui les roſtiſſent & qui les mangent. Seigneur, pardonnez à ceux qui nous pourſuiuent auec tant de fureur, qui nous font mourir auec tant de rages, ouurez leurs yeux ils ne voyent goutte, faites qu'ils vous connoiſſent & qu'ils vous ayment, & alors eſtans vos amys ils ſeront les noſtres & nous ſerons tous vos enfans: ie ne doute point que tous ces bons ſentimens n'ayent beaucoup contribué à la paix dont ils ioüiſſent maintenant. L'hyuer ſe paſſa dans ces courſes aſſez innocentes & dans ces exercices de pieté. Si-toſt que la chaleur du Printemps commença d'amollir les neiges, ils retournerent vers les riues du grand fleuue où ils auoient laiſſé leurs canots & leurs chalouppes. La premiere action qu'ils firent ſortans de ces foreſts, fut de charpenter comme ils pûrent vne grande Croix, les Capitaines y mirent la main les beaux premiers, & la voulurent eux-meſmes porter ſur leurs eſpaules iuſques en vn lieu fort eminent

où ils la planterent : si toſt qu'elle fut arborée, ils adorerent en ce bois ſacré celuy qui l'auoit ſanctifié par ſa mort, & le preſenterent à ſon Pere en action de graces de ce qu'il les auoit tous conſeruez pendant l'hyuer. Ils alloient parfois flechir le genoüil deuant ce diuin eſtendart faiſans leurs petites prieres en ces termes; Seigneur, nous deſirons témoigner par ce bois que nous auons erigé en voſtre honneur, que vous eſtes le Maiſtre de ces grandes foreſts, que vous regnez ſur la mer & ſur la terre par le merite de voſtre Croix, & que par vos ſouffrances vous auez payé nos debtes & effacé nos offenſes.

Voilà des ſubiets d'vne grande conſolation au milieu de la Barbarie, mais certes il faut achepter ces plaiſirs de l'eſprit auec de grandes fatigues du corps, coucher ſur la belle terre tapiſſée de quelques branches de ſapin, n'auoir entre la teſte & la neige qu'vne écorce épaiſſe d'vn teſton, viure autant parmy les chiens que parmy les hommes : car tout eſt peſle mé- dans leurs cabanes, ieûner par fois les Dimanches plus rigoureuſement que le Vendredy ſainct, n'auoir pour boiſſon

que celle qui eſt commune aux animaux les plus delaiſſez de la terre, ne manger pour l'ordinaire que des viandes qui ne font pas tant viure qu'elles empeſchent de mourir, n'auoir pour cuiſinier que la ſaleté, compagne inſeparable de leur extreme pauureté, ſouffrir les gauſſeries & les mépris de ceux qui ne ſont pas baptiſez, & des enfans qui ne voyant en vn François aucune perfection de Sauuages & ne pouuant encor reconnoiſtre les vertus d'vn genereux Chreſtien, mépriſe au dernier point ceux qui ne ſont pas bons mulets de charge. La Philoſophie & la Theologie n'ont point de cours dans ces grands arbres, les jambes des cerfs & les forces des bœufs tiennent les premiers rangs parmy ces peuples.

Tout cela auec quelques Bapteſmes que le Pere a fait au milieu des bois, aſſaiſonné de la pieté des bons Neophytes dõt ie viens de parler, a donné du contentement à vn homme amateur des ſouffrances, mais la fumée a eſté ſa plus grande Croix, ce demy Element ou ce mixte imparfait qui retient l'ardeur du feu, la malignité d'vn air empeſté deſſeicha ſi bien les yeux de ce pauure Pere qu'il en deuint

aueugle, au commencement il ne voyoit qu'vne confuſion d'objets, ſans rien diſtinguer en particulier, ſi bien que voulant ſortir hors de la Cabane il paſſoit quelques-fois au trauers du feu placé au beau milieu de ces tanieres: d'autre-fois il treſbuchoit aux pieds de quelques-vns, appreſtant à rire à ceux-là meſme qui luy portoient compaſſion. Enfin il perdit entierement la veuë, en ſorte qu'il ne ſe pouuoit plus conduire. Les Sauuages ſurpris de cét accident voyant qu'outre la perte de ſes yeux, il ſouffroit vne ſi eſtrange douleur qu'il en perdoit les forces, conſulterent entre-eux s'ils ne l'enuelopperoient point comme vn paquet, pour l'attacher ſur leurs traiſnées & le tirer comme le reſte de leur bagage: Le Pere les entendant ſe mit à rire & les aſſeura que s'ils luy vouloient donner vn guide qu'il auoit encor aſſez de vigueur pour les ſuiure, ils luy donnent vn enfant auquel le pauure Pere obeïſſoit comme vn eſcolier à ſon precepteur. Ce n'eſt pas tout, ils firent vne aſſemblée ſur ſa maladie, dont le reſultat fut que s'il ſe vouloit aſſuiettir à leurs remedes qu'il pourroit guerir; ce bon Pere ne reſpirant que l'abandon leur

obeït veritablement à l'aueugle, là-deſſus vne femme eſtant choiſie pour faire cette cure, ſe leua de ſa place & luy dit ſors la Cabane, mon Pere ouure les yeux, regarde le Ciel, ce pauure aueugle obeyt ſans replique, eſtant donc en la poſture qu'on le demandoit, cette belle oculiſte armée d'vn morceau de canif ou de fer tout roüillé, luy racle les yeux, en ſorte qu'elle en fit tomber vne petite humeur, iamais ce pauure Pere ne ſouffrit tant, la main de cette operatrice n'eſtoit pas ſi legere qu'vne plume, & elle n'auoit non plus de dexterité que de ſcience.

Enfin le malade eſtant deſeſperé de ces braues Medecins, qui auoient plus de bonne volonté que d'experience & que d'induſtrie; s'addreſſe à celuy qui luy auoit donné les yeux, & le prie de les luy rendre vne autre fois ſi c'eſt pour ſa gloire; il conuie les Sauuages de faire la meſme demande en cas que ſa veuë leur pût eſtre profitable, ils s'aſſemblent tous au lieu deſtiné pour faire leurs prieres, ils prennent la ſainte Vierge pour leur Aduocate, le malade ſçachant par cœur l'vne des Meſſes qui ſe diſent en ſon honneur, la commença, comme

s'il eust voulu dire vne Messe seiche, auec vne grande confiance que le Pere des lumieres luy donneroit quelque soulagement dans son mal. Or soit que le moment de sa guerison fust venu, ou que Dieu voulut exaucer les prieres des enfans en faueur de leur Pere par l'intercession de leur Mere, quoy que s'en soit, vn rayon brillant dessilla tout à coup les yeux de ce pauure aueugle, & luy rendit si parfaitement l'vsage de la veuë au milieu de la Messe, qu'il n'a ressenty depuis ce temps-là ny douleur ny incommodité, ny des neiges ny de la fumée, & apres plusieurs mois de souffrances il est reuenu plain de santé en nostre maison, bien ioyeux d'auoir esté quelque temps Sauuage pour l'amour de IESVS-CHRIST.

De quelques surprises faites par les Iroquois.

Chapitre VII.

I'Aymerois quasi autant estre assiegé par des Lutins que par des Iroquois, les vns ne sont gueres plus visibles que les autres, quand ils sont esloignez on les croit à nos portes, & lors qu'ils se iettent sur leur proye on s'imagine qu'ils sont en leur pays. Ceux qui ont habité dans les forests de Richelieu & de Montreal ont esté releuez & renfermez plus estroittement qu'aucun Religieux, ny aucunes Religieuses dans les plus petits Monasteres de la France. Il est vray que ces Croates n'ont point paru cette année à Montreal, on n'auoit pas toutes-fois d'asseurance qu'ils en fussent beaucoup esloignez, Pour Richelieu, voicy comme ils s'en sont approchez.

Le 14. Septembre de l'an passé vn soldat trauaillant par diuertissement à la portée d'vn mousquet du Fort, en vn petit champ

qu'il disposoit pour y planter du bled d'inde, quatre ou cinq Iroquois sortant d'vne embuscade se iettent sur luy sans luy faire aucun mal. Ce ieune homme aymant mieux mourir par le fer que par le feu, se lie si fortement à vne souche & à quelques racines, que iamais ils ne purent l'en tirer, enragez de voir sa resistance luy deschargent ie ne sçay combien de coups de haches d'armes sur la teste, & voyans qu'ils estoient découuerts du Fort, & qu'on tiroit desia dessus eux, ils quittent ce pauure homme pensant l'auoir massacré, luy prenant courage voulut s'auancer vers le Fort; mais deux Iroquois l'apperceuant tournerent visage, luy donnent encor deux grands coups d'espée au trauers du corps, & si la crainte d'estre surpris par les François ne les eut saisi, ils luy auroient couppé & enleué la peau de la teste auec sa cheuelure qui est l'vn des grands trophées des Sauuages. On pensoit que cét homme estoit mort, le Chirurgien accourut & arresta son sang fort à propos, s'exposant aux embuscades des ennemis qui tiroient dedans le bois: la premiere action que fit ce bon ieune homme estant remis

parmy les François, ce fut de demander vn Pere pour se confesser, cela fait il fit son testament en faueur des pauures, ausquels il donnoit tout son petit meuble. Or iaçoit qu'il eut deux coups à la teste, deux au bras & quatre dans le corps qu'on iugeoit tous mortels, il guerit neantmoins fauorisé de Dieu.

Quelque temps apres cette surprise on entendit dans vne Isle voisine des cris de ioye & d'allegresse redoublez par dix ou douze fois pour marque du nombre des Hurons que les Iroquois auoient pris ou massacrez vn peu plus haut que Richelieu, ceux qui resterent de cette defaite se vindrent refugier vers les François. Il y eut entre autres vn Huron nommé Henry Aonkerati qui nous asseura qu'il s'estoit eschappé des mains & des liens de ses ennemis, & que deux autresfois en cette mesme année Dieu l'auoit conseruë dans la déroute de ses gens.

Le septiesme de Nouembre vn ieune homme qui commandoit aux ouuriers du Fort, estant sorty seul pour tirer sur quelque gibier quasi à la porte de nos François, fut enuironné des ennemis cachez dans des brossailles, fut mis à mort

mort tres-mal heureusement. Ils le dépoüillerent tout nud & luy enleuerent la cheuelure auec la peau de la teste. Comme l'on vit que ce ieune homme tardoit, & qu'on eut apperceu deux canots Iroquois sur la grande Riuiere: on creut qu'ils l'auroient surpris & emmené vif auec eux; on crie, on l'appelle par son nom, point de response; on tire le canon sur les coureurs: mais en vain, trois iours apres les Corbeaux croaçans à l'entour de son corps dõnerent aduis du lieu où il estoit, on y va, on le trouue estẽdu sur la terre, transpercé de coups d'espée, trempé dans son sang, & desia vn petit endommagé du bec des oiseaux : la guerre des Sauuages n'est non plus la guerre des François, que la guerre des Parthes n'estoit point la guerre des Romains. Les Peres qui estoient en cette habitation enterrerent ce pauure homme, & offrirent à Dieu plusieurs fois le saint Sacrifice de la Messe, suppleans à la charité qu'auroient eu pour luy ses parens s'il estoit mort en son pays.

Le douziéme de Decembre la terre estant couuerte d'vn pied de neige, comme on ne pensoit quasi plus à ces chasseurs d'hommes, & que le froid se faisoit

ſentir, ſept ſoldats ſortirent pour aller querir du bois de chauffage, ayant chargé leur traiſneau & le tirant ſur la neige, vne bande de ces Lutins ſe ietta ſur eux à l'improuiſte, les plus leſtes & les moins embaraſſez ſe deprirent du cordage qu'ils auoient enlaſſé dans leur corps pour traiſner leur charge, & ſe ſauuerent à la courſe dans leur retranchement : Celuy qui eſtoit le plus fortement lié au traiſneau fut attrapé. Ces barbares luy donnerent de grands coups de leurs maſſes armées d'vn fer trenchant, & l'ayant renuersé par terre luy coupperent vne partie de la peau de la teſte qu'ils emporterent auec le poil, la ſentinelle ayant donné aduis, on décharge des fuſils ſur eux, ce qui les contraignit de ſe retirer, croyant que ce pauure homme eſtoit mort, en effet il n'auoit plus de mouuement : mais comme on eut mis le feu au canon pour le décharger ſur les ennemys, il s'éueilla & commença à ſe traiſner, on courre vers luy on le trouue bleſſé à la teſte de 7. ou 8. grands coups de hache d'armes que tout le monde croyoit eſtre mortels : vous euſſiez dit que les yeux n'eſtoient plus en leur place & le ſang qui le trempoit de tout coſtez

le rendoit horriblement affreux ; ayant vne partie de la teſte découuerte de ſon poil & de ſa peau, on l'appelle, on luy parle, il n'auoit plus de connoiſſance tous ſes ſens eſtoiẽt perdus, il n'auoit plus qu'vn mouuement animal qui le faiſoit traiſner çà & là ſans raiſon, le Chirurgien l'ayant fait porter dans le Fort, en eut vn ſi bon ſoin qu'il eſt maintenant en pleine ſanté: il fut trois iours ſans aucune connoiſſance, & vn fort long-temps en danger à cauſe que le craſne eſtoit enfoncé & que les contuſions eſtoient fort grandes. Depuis ce temps-là les François auoient pour cloiſtre vne palliſſade de pieux d'vne bien petite eſtenduë ; mais enfin les Ambaſſadeurs Iroquois arriuans au commencement de Iuillet, rompirent la cloſture de ces pauures reclus, qui n'ayant pas tous le don d'Oraiſon ne prenoient pas trop de plaiſir en vn ſi petit monaſtere.

De quelques prisonniers Iroquois.

CHAPITRE VIII.

LA Relation de l'an passé portoit que les Hurons ayans pris prisonniers trois Iroquois, en auoient donné vn aux Algonquins & mené les deux autres en leur pays. Les Algonquins firent present à Monsieur le Gouuerneur de celuy qui leur estoit escheu. Il estoit demy mort & demy bruslé : mais le soin qu'on en prit le remit en santé.

Ce Printemps quelques Sauuages en amenerent deux autres, ausquels ils ne firent aucun mal, sçachans bien que les François ne se plaisent point à la cruauté; voicy comme la chose se passa. Sept Algonquins allant à la chasse des Iroquois firent traisner leurs canots sur la glace iusques à Richelieu pour prendre la riuiere qui vient du pays des Iroquois, & qui est plutost dégelée que le grand fleuue, estant entrez dans vn grand lac d'où sort cette riuiere : ils abordent vne Ile

pour y chercher leur proye ; l'vn d'eux estant aux aguets, entend tirer vn coup d'arquebuse, il en donne la nouuelle à ses Camarades, le maistre de ces chasseurs commande qu'on prenne sa refection; mangeons, dit-il Camarades, pour la derniere fois : car quoy qu'il arriue il faut plutost mourir que de fuyr, ayant bien disné vn nommé Makons s'estant écarté pour découurir l'ennemy, vit deux canots qui sembloient tirer droit à eux, ce sont rapporta-il des guerriers, tant mieux, repliqua vn Chrestien nommé Bernard homme de bien & courageux, il y a plus d'hõneur de vaincre des gens armez que des courreurs de bestes. Diescaret qui conduisoit cette petite escoüade se va mettre iustement où ces deux canots venoient aborder, le premier qui portoit cinq hommes approchant & ne pensant point à cét embuscade se veit salüé de six coups d'arquebuses, qui furent si adroitement deschargez qu'ils renuerserent six hommes, & le septiéme se sauua à la nage tirant vers l'autre canot qui venoit derriere. Ce canot ayant pris ce fuyart ne perdit point cœur, il se destourne de sa route pour aller aborder l'Isle par vn autre

endroit & combattre à terre ; mais nos Algonquins leur vont coupper chemin par dedans le bois, ils eſtoient huit ſoldats dans ce ſecond batteau bien deliberez de venger la mort de leurs gens ; mais vn coup d'arquebuſe renuerſant l'vn de ces guerriers, fit auſſi renuerſer le canot dans l'eau, comme ils auoient pied, ils reprennent courage, ils ſe preſentent pour aborder la terre, nos Algonquins leur vont à la rencontre, ils ſe batent vaillamment de part & d'autre ; mais Dieu donnant l'auantage à nos gens, ils renuerſerent quatre Iroquois dans l'eau & les maſſacrerent à meſme temps : les trois autres redoutans les vainqueurs tournerent viſage ; mais Bernard pourſuiuit le plus grand, & luy donnant vn petit coup d'eſpée dans les reins, luy crie, Camarade rends-toy, autrement tu es mort. L'autre qui eſtoit plus ieune fut bien-toſt attrapé, & le troiſiéme ſe ſauua : voila comme ſept hommes en tuerent vnze & en amenerent deux priſonniers. Le Combat ceſſé les victorieux vont chercher les corps morts ; ils enleuent la cheuelure de leurs teſtes, & puis s'embarquent pour leur retour. Le plus ieune de ces deux

prisonniers estant lié trop estroittement s'en plaignit; vn Algonquin luy respondit, Camarade, il semble que tu ignore les loix de la guerre, il les sçait bien, repart son Compagnon, il a veu pleurer plusieurs de vos gens, pris & bruslez dans nostre pays, il ne craint point ny vos menaces ny vos tourmens. L'Algonquin croyant qu'il parloit insolemment pour vn prisonnier, luy deschargea deux ou trois coups: mais le prisonnier ne rabaissant rien de son courage se mit à chanter, disant: que ses parens trouueroient bien le moyen de vanger sa mort. Il y a peut-estre cinquante ans qu'aucun prisonnier Sauuage n'a esté si doucement traitté, on ne les battit point dauantage, on ne leur arracha point les ongles, on ne leur couppa aucun doigt, qui sont les premieres caresses que les Sauuages font à leurs prisonniers. Vn iour deuant que d'arriuer à sainct Ioseph où ils furent amenez, Dieskaret enuoya vn ieune homme donner aduis au Pere qui a soin des Sauuages de ce lieu, qu'il arriueroit bien-tost, & qu'il ameneroit des prisonniers à Monsieur le Gouuerneur, & aux Chrestiens Sauuages ses amis; on les en

tendit plutoſt qu'on ne les vit, car ils s'en venoient chantans dans leurs canots, chacun accourt ſur le bord du grand fleuue, les priſonniers eſtoient debout dançans à leur mode au bruit des auirons & au ſon de la voix des vainqueurs. Les cheuelures de ceux qui auoient eſté tuez au combat, attachez au bout de certains baſtons, voltigeoient en l'air au gré du vent comme des flouettes, approchant de nos riues il ſe fit vne ſalue d'arquebuſades de part & d'autre auec aſſez d'adreſſe. Iean Baptiſte Etinechkaouet les voyãt tous preſts de mettre pied à terre, fit faire halte, & releuant ſa voix addreſſa ce peu de paroles au Capitaine qui amenoit ces captifs. Nous prenons plaiſir de te voir, tu t'és vaillamment comporté, chacun ſe reſiouït de ta venuë, tu ne pouuois rien apporter de plus agreable à nos yeux que ces dépoüilles de nos ennemis dont tu t'és enrichy. Tu ſçais bien que nous procedons maintenant d'vne autre façon que nous ne faiſions iadis, nous auons ietté par terre toutes nos vieilles couſtumes: C'eſt pourquoy nous te receurons en paix ſans faire tort aux priſonniers, ſans les frapper ny endommager en

quelque façon que ce soit. Ce Capitaine se leuant debout en son canot, respondit en peu de mots: Ie suis dans vostre pensée, i'ay donné ma parole qu'on n'offenseroit point les prisonniers, resjoüissons nous paisiblement, chantons faisons festin, dançons, voilà disoit-il, des sujets d'allegresses, monstrant les cheuelures & les prisonniers assis parmy les Algonquins dans leurs canots. Le Pere qui auoit charge des Sauuages fit aussi sa petite harangue, loüant les guerriers de leur courage & les congratulant de leur douceur, leur remonstrant que c'estoit le propre des chiens & des loups de deuorer leur proye: mais que les hommes deuoient estre humains, notamment enuers leurs semblables; qu'au reste il auoit donné aduis à Monsieur le Gouuerneur de leur arriuée, & qu'il auoit enuoyé vne escoüade de soldats pour les bien veigner, & là-dessus les soldats firent vne descharge de leurs armes qui plût grandement aux Sauuages. Ces complimens faits, les prisonniers descendirent des canots, comme ils n'entendoient point la langue Algonquine, ils auoient bello

peur qu'on ne les salüast à l'entrée des Cabanes à grands coups de baston, auec des coups de foüets & de cordes, auec des taillades de cousteaux, auec des tisons ardens selon leur coustume. Il n'y a pas long-temps que les Sauuages venans de la guerre & amenans des prisonniers, les filles & les femmes voyant les canots se iettoient à l'eau toute nuës pour attraper ce qu'elles pourroient des dépoüilles de l'ennemy. Ces insolences sont bannies de la residence de saint Ioseph. Il n'y eut qu'vn ieune homme, encor n'estoit-il pas entierement nud, qui se lançant dans la riuiere & faisant le plongeon passa sous le canot du Capitaine, lequel pour recompense luy donna l'vne des arquebuses qu'il auoit enleué sur les Iroquois, tous les autres ne branslerent point, les prisonniers furent receus paisiblement comme dans leurs maisons. Les ieunes filles vindrent demander congé au Pere de dancer & de se rejoüyr, ce qu'il leur fut aisément accordé ; on planta les estendars, c'est à dire les testes volantes sur les cabanes, & tout le monde fit festin & se resioüit à sa mode.

Ie diray en paſſant que ce n'eſt pas peu auoir gaigné ſur les Sauuages, d'empeſcher qu'ils ne deſchargeaſſent leur colere ſur ceux qui les traittent auec vne fureur diabolique quand ils les tiennent. Il ſe rencontra vne vieille à qui la veuë de ces nouueaux hoſtes faiſoit bien mal au cœur: elle n'oſa neantmois les toucher ſans en auoir permiſſion, s'addreſſant au Pere, elle luy dit; mon Pere permettez moy de careſſer vn petit les priſonniers, c'eſt vn terme ironique, dont ils ſe ſeruent les voulant tourmenter; ils ont tué, bruſlé, mangé mon pere, mon mary & mes enfans. Permettez mon Pere que ie les careſſe, le Pere luy ayant reparty qu'en effet ces Iroquois l'auoient bien offenſée; mais auſſi qu'elle auoit faſché Dieu, & qu'à la meſme meſure qu'elle méſureroit ſes ennemis Dieu la méſureroit, qu'elle trouueroit le pardon ſi elle pardonnoit, & la vengeance ſi elle ſe vengeoit. Cette pauure femme ne repartit autre choſe, ſinon ie ne leur feray donc point de mal.

En ce meſme temps le Pere demandant par rencontre à vne autre femme ſi

elle aymoit Noſtre Seigneur, cette fẽme qui eſt d'vn naturel extrememẽt vindicatif, & qui autre-fois eſtoit comme enragée contre les Iroquois, reſpondit d'vn bon accent : I'ayme Dieu plus que ie ne haï les Iroquois : c'eſt ce ſeul amour que ie luy porte qui n'empeſche de leur faire reſſentir les torts qu'ils m'ont faits. Ie ſuis reſtée ſeule d'vne groſſe famille, ie ſuis pauure & abandonnée, ils m'ont mis en cét eſtat, ayant roſty & mangé tous mes parens & tous mes amys, en effet, mon cœur veut hayr ces gens-là, diſoit-elle ; mais il a plus d'amour pour Dieu qu'il n'a de hayne & d'auerſion pour eux: c'eſt pourquoy ie ne leur veus aucun mal. Rentrons s'il vous plaiſt en diſcours.

Le ſecond iour apres l'arriuée de ſes priſonniers, Monſieur le Gouuerneur ſe tranſportant à la reſidence de S. Ioſeph bien accompagné, entra dans noſtre petite maiſon, où ſe trouuerent auſſi les vainqueurs, les vaincus & les autres Sauuages. Dieskareth parla en cette ſorte ; c'eſt à vous à qui i'addreſſe ma parole, vous qui n'eſtes qu'vne meſme choſe, vous qui n'a-

uez qu'vn meſme ſecret, vous qui vous vous parlez à l'oreille : C'eſt au Capitaine des François, c'eſt à vous qui depuis trois ans eſtez deuenus François, c'eſt à toy Negabamat, c'eſt à toy Etinechkaouat, à qui i'addreſſe ma voix, vous n'eſtes qu'vn meſme conſeil, eſcoutez-moy (il nommoit les deux Capitaines qui ſont à ſaint Ioſeph) encor que ie n'aye point d'eſprit, ſouffrez que ie vous parle ; apres ce preambule il expliqua le deſſein qu'il auoit eu allant à la guerre, & le bon rencontre que le Ciel luy auoit fait faire, & pour concluſion il dit : i'ay veu, i'ay tué, i'ay pris, i'ay amené, les voila preſens, i'entre dans vos penſées, elles ſont bonnes, ie penetre dans vos cœurs, vous qui n'auez qu'vne meſme demeure, qui n'auez qu'vn meſme aduis, ſoyez les Dieux de la terre, mettez la paix par tout, donnez le repos à tout le pays ; puis mettant la main ſur les teſtes des priſonniers qui eſtoient liez deuant Monſieur le Gouuerneur : les voila tous entiers ſans eſtre offenſez, ie vous les liure, diſpoſez-en ſelon vos penſées.

Bernard ſe leuant parla en ces termes ;

ie confirme tout ce qu'a dit celuy qui vient de haranguer, & pour prouuer que ſa parole eſt veritable, & que luy & moy vous donnons ces priſonniers : ie vay ietter au feu leurs liens & le couſteau qui les couppera & toute ma colere : diſant cela, il tire vn couſteau couppe les liens, & iettant tout dans le feu, ie n'ay plus, dit-il de paſſion que pour la paix, & ayant fait leuer debout les priſonniers, les preſenta à Monſieur de Montmagny noſtre Gouuerneur : lequel leur fit reſpondre par ſon interprete qu'il honoroit leur vaillance & leur courage, qu'il les auoit touſiours aimez, notamment ceux qui eſtoient deuenus ſes freres & ſes parens par le Bapteſme, qu'au reſte il ne vouloit pas que ſon action de graces pour le preſent qu'ils luy faiſoient fut vne parole toute nuë, qu'il la vouloit reueſtir de robbes & armer de poudre & de plomb, parlant conformement à leur façon de ſe-noncer, & là deſſus, il leur fit de beaux preſens. Les Iroquois qui iuſques alors auoient gardé le ſilence incertains du ſuccez de ce conſeil & des harangues qui n'entendoient pas cõmencerent à chan-

ger de posture & de visage, l'vn d'eux, homme grand & bien-fait se presente deuant Monsieur le Gouuerneur, s'écriant; voila qui va bien, mon corps est deliuré de la mort, ie suis retiré du feu. Onontio tu m'as donné la vie, ie t'en remercie, ie ne m'oublieray iamais de ce bien-fait, tout mon pays en sera reconnoissant, la terre va estre toute belle, la riuiere sera toute calme & toute vnie, & la paix nous fera tous amys. Ie n'ay plus d'ombre deuant mes yeux. Les ames de mes ancestres massacrez par les Alguonquins sont disparuës, ie les ay sous mes pieds. Onontio il faut auoüer que tu es bon & que nous sommes meschans; mais nostre colere est partie, ie n'ay plus de vigueur que pour la ioye & pour la paix, & disant cela il se mit à dancer d'vne façon vn peu differente de celle de nos Sauuages. Il chantoit, il se remuoit, il estendoit les bras, il les esleuoit en haut comme apostrophant le Ciel, il se mettoit à genoüil, & dançoit en cette posture, leuant les yeux & les bras vers le Ciel, puis se leuant tout à coup prend vne hache, il entre comme en furie, & en se destournant

ietta ſa hache au feu, diſant : voilà ma colere à bas, adieu la guerre, ie poſe les armes, ie ſuis voſtre amy pour iamais. S'il y a dans ces peuples des actions barbares, il y a des penſées dignes de l'eſprit des Grecs & des Romains.

La Ceremonie faite, chacun ſe retira en ſon quartier, les priſonniers demeurerent en liberté : en ſorte neantmoins que quelques ſoldats François les veilloient, ce que nos Sauuages meſmes ne pouuoient ſupporter, diſant, qu'il ne failloit pas craindre qu'ils ſe ſauuaſſent & qu'on les tiendroit pour des poltrons en leur pays, d'auoir eu peur de ceux qui leurs auoient donné la vie. I'ay ſouuent remarqué que les Sauuages naturellement volages & inconſtans ſont tres-ferues dans quelques couſtumes de leur pays.

Cecy ſe paſſa le dix-huitieſme de May, bien-toſt apres Monſieur le Gouuerneur renuoyant ces Iroquois aux trois riuieres, ordonna au ſieur de Chanflour d'équiper le priſonnier Iroquois qu'on auoit tenu tout l'hyuer, & de l'enuoyer en ſon pays porter les nouuelles de ce qui ſe paſſoit

passoit icy, auec ordre de dire aux Capitaines des Iroquois que Onontio se ressentant de la courtoisie qu'il auoit receu d'eux, lors qu'ils luy ramenerent deux prisonniers François, non seulement il l'auoit retiré de la main des Alguonquins; mais qu'il luy auoit donné la liberté comme il auoit desia fait à vn Sokokiois leur amy & allié, qu'au reste il auoit encor deux prisonniers pleins de santé, & qu'il estoit tout prest de les rendre apres les auoir entendu parler sur ce sujet, que l'occasion d'applanir la terre & de faire vne paix vniuerselle entre toutes les Nations, estoit toute belle, qu'ils en feroient comme bon leur sembleroit. Le Chapitre suiuant nous fera voir le succez de ce voyage.

Traitté de la paix entre les François, Iroquois & autres Nations.

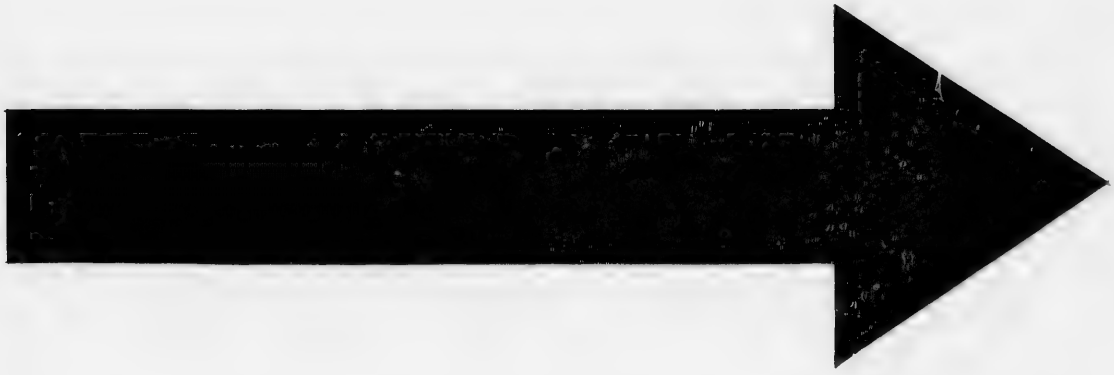
CHAPITRE XI.

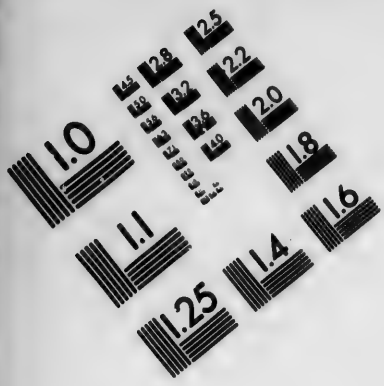
LE cinquiéme iour de Iuillet, le prisonnier Iroquois mis en liberté & renuoyé en son pays, comme i'ay dit au Chapitre precedent, parut aux trois Riuieres accompagné de deux hommes de consideration parmy ces peuples delegué pour venir traitter de paix auec Onontio (c'est ainsi qu'ils nõment Monsieur le Gouuerneur, & tous les François & tous les Sauuages nos alliez.

Vn ieune homme nommé Guillaume Cousture qui auoit esté pris auec le Pere Isaac Ioques, & qui depuis ce temps-là estoit resté dans le pays des Iroquois les accompagnoit; si-tost qu'il fut reconnu chacun se ietta à son col, on le regardoit comme vn homme ressuscité qui donne de la ioye à tous ceux qui le croyoient mort, ou du moins en danger de passer le reste de ses iours dans vne tres-amere &

tres-barbare captiuité. Ayant mis pied à terre, il nous informa du dessein de ces trois Sauuages, auec lesquels il auoit esté renuoyé, le plus remarquable des trois nommé Kiotsaeton, voyant les François & les Sauuages accourir sur le bord de la riuiere, se leua debout sur l'auant de la Chalouppe qui l'auoit amené depuis Richelieu iusques aux trois Riuieres. Il estoit quasi tout couuert de Pourcelaine, faisant signe de la main qu'on l'escoutast, il s'écria, mes Freres, i'ay quitté mon païs pour vous venir voir, me voila enfin arriué sur vos terres, on m'a dit à mon depart que ie venois chercher la mort, & que ie ne verrois iamais plus ma patrie; mais ie me suis volontairement exposé pour le bien de la paix : ie viens donc entrer dans les desseins des François, des Hurons & des Alguonquins, ie viens pour vous communiquer les pensées de tout mon pays, & cela dit, la Chalouppe tire vn coup de pierrier, & le Fort respond d'vn coup de canon pour marque de réjoüissance.

Ces Ambassadeurs ayans mis pied à terre, furent conduits en la chambre du





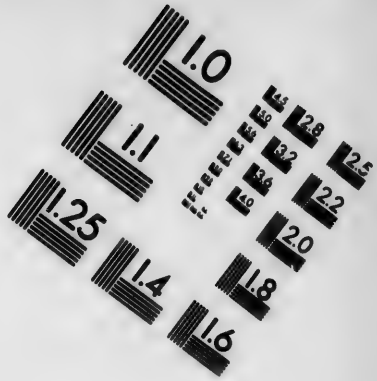
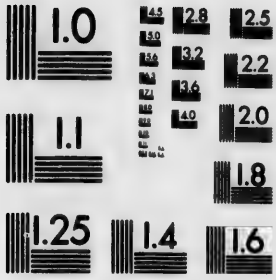
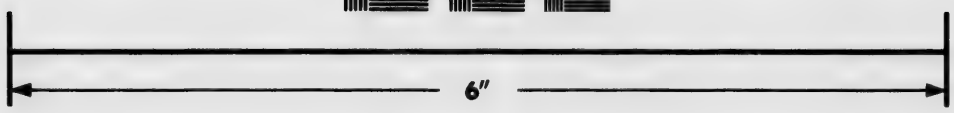
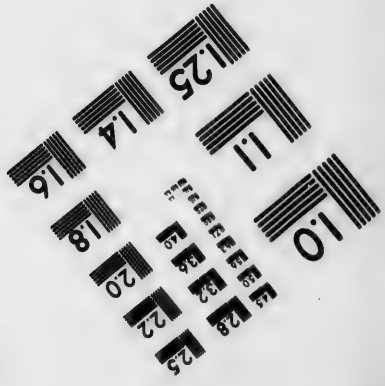


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

sieur de Chanflour, lequel leur fit fort bon accueil; on leur presenta quelques petits rafraischissemens, & apres auoir mangé & petuné, Kiotsaeton qui portoit tousiours la parole, dit à tous les François qui l'enuironnoient, ie trouue bien de la douceur dans vos maisons, depuis que i'ay mis le pied dãs vostre pays ie n'ay veu que de la resioüissance, ie voy bien que celuy qui est au Ciel veut conclure vne affaire bien importante, les hommes ont des esprits & des pensées trop differentes pour tomber d'accord, c'est le Ciel qui reünira tout. Ce mesme iour on enuoya vn canot à Monsieur le Gouuerneur pour l'informer de la venuë de ces nouueaux hostes.

Cependant & eux & les prisonniers qui n'estoient pas encor rendus auoient toute liberté de s'aller promener où ils vouloient. Les Alguonquins & les Montagnais les inuitoient à leur festins, & petit à petit ils s'accoustumoient à conuerser ensemble. Le sieur de Chanflour les ayant bien traittez, certain iour leur dit qu'ils estoient parmy nous comme dans leur pays, qu'il n'y auoit rien à craindre

pour eux, qu'ils estoient dans leur maison. Kiotsaeton repartit à ce compliment auec vne pointe assez aiguë & assez gentile : Ie te prie, dit-il à l'Interprete, de dire à ce Capitaine qui nous parle qu'il vse d'vne grande menterie en nostre endroit, du moins est-il asseuré que ce qu'il dit n'est pas veritable ; & là-dessus il fit vne petite pause pour laisser former l'estonnement. Puis il adiousta ; ce Capitaine me dit que ie suis icy comme dans mon pays, cela est bien esloigné de la verité ; car ie ne serois ny honoré ny caressé dans mon pays, & ie voy icy que tout le monde m'honore & me caresse, il dit que ie suis comme dans ma maison ; c'est vne espece de menterie ; car ie suis mal-traitté dans ma maison ; & ie fais icy tous les iours bonne chere : ie suis continuellement dans les festins, ie ne suis donc pas icy comme dans mon pays, ny comme dans ma maison ; il fit quantité d'autres reparties qui tesmoignoient assez qu'il auoit de l'esprit.

Enfin Monsieur le Gouuerneur estât arriué de Quebec aux trois Riuieres, apres auoir consideré les Ambassadeurs, leur

donna audiance le deuziéme Iuillet. Cela se fit dans la cour du Fort où l'on fit estendre de grandes voiles contre l'ardeur du Soleil; voicy comme le lieu estoit disposé, d'vn costé estoit Monsieur le Gouuerneur, accompagné de ses gens, & du Reuerend Pere Vimont Superieur de la Mission. Les Iroquois estoient assis à ses pieds sur vne grande écorce de pruche, ils auoient tesmoigné deuant l'assemblée qu'ils se vouloient mettre de son costé pour marque de l'affection qu'ils portoient aux François.

A l'oppositre estoient les Algonquins, les Montagnais & les Attikamegues, les deux costez estoient fermez de quelquelques François & de quelques Hurons. Au milieu il y auoit vne grande place vn peu plus longue que large, où les Iroquois firent planter deux perches, & tirer vne corde de l'vn à l'autre pour y pendre & attacher les paroles qu'ils nous deuoient porter, c'est à dire, les presens qu'ils nous vouloient faire, lesquels consistoient en dix-sept colliers de pourcelaine, dont vne partie estoit sur leurs corps, l'autre partie estoit renfer-

mée dans vn petit sac placé tout aupres d'eux, tout le monde estant assemblé & chacun ayant pris place, Kiorsaeton qui estoit d'vne haute stature se leua & regardant le Soleil, & puis tournant ses yeux sur toute la Compagnie, il prit vn collier de porcelaine en sa main, commençant sa harangue d'vne voix forte: Onontio preste l'oreille, ie suis la bouche de tout mon pays, tu escoute tous les Iroquois entendant ma parole, mon cœur n'a rien de mauuais, ie n'ay que de bonnes chansons en bouche, nous auons des tas de chansons de guerre en nostre pays, nous les auons toutes iettées par terre, nous n'auons plus que des chants de resjoüissance, & là dessus il se mit à chanter, ses compatriotes respondirent, ils se pourmenoit dans cette grande place comme dessus vn theatre, il faisoit mille gestes, il regardoit le Ciel, il enuisageoit le Soleil, il frottoit ses bras comme s'il en eut voulu faire sortir la vigueur qui les anime en guerre, apres auoir bien chanté, il dit que le present qu'il tenoit en main, remercioit Monsieur le Gouuerneur de ce qu'il auoit sauué la vie à Tokhrahene-

hiaron, le retirant l'Automne passé du feu & de la dent des Alguonquins, mais il se plaignit gentiment de ce qu'on l'auoit renuoyé tout seul dans son pays, si son canot se fut renuersé, si les vents l'eussent fait submerger, s'il eut esté noyé, vous eussiez long temps attendu le retour de ce pauure homme abysmé, & vous nous auriez accusez d'vne faute que vous-mesmes auriez faite: Cela dit, il attacha son collier au lieu destiné.

En tirant vn autre il l'attacha au bras de Guillaume Couſture, en disant tout haut, c'est ce Collier qui vous ramene ce prisonnier: ie ne luy ay pas voulu dire estant encor dans le pays, va t'en mon Neueu, prends vn Canot & t'en retourne à Quebec, mon esprit n'auroit pas esté en repos, i'aurois touſiours pensé & repensé à par moy, ne s'est-il pas perdu, en verité ie n'aurois pas eu d'esprit si i'ouſſe procedé en cette sorte. Celuy que vous auez renuoyé a eu toutes les peines du monde en son voyage, il commença à les exprimer; mais si pathetiquement qu'il n'y a tabarin en France si naïf que ce Barbare. Il prenoit vn baston, le mettoit ſur

sa teste comme vn paquet, puis le portoit d'vn bout de la place à l'autre, representant ce qu'auoit fait ce prisonnier dans les saults & dans le courrant d'eau, ausquels estant arriué, il auoit transporté son bagage piece à piece, il alloit & reuenoit representant les voyages, les tours & retours du prisonnier, il cherchoit contre vne pierre, il reculoit plus qu'il n'auançoit dans son canot, ne le pouuant soustenir seul contre les courans d'eau, il perdoit courage, & puis reprenoit ses forces, bref, ie n'ay rien veu de mieux exprimé que cette action, encor (disoit-il) si vous l'eussiez aidé à passer les saults & les mauuais chemins, & puis en vous arrestant & petunant si vous l'eussiez regardé de loin vous nous auriez consolé, mais ie ne sçay où estoit vostre pensée, de renuoyer ainsi vn homme tout seul dans tant de dangers, ie n'ay pas fait le mesme. Allons mon nepueu, dit-il, à celuy que vous voyez deuant vos yeux, suis-moy, ie te veux rendre dans ton pays au peril de ma vie, voila ce que disoit le second collier qu'il attacha aupres de l'autre.

La troisiéme tesmoignoit qu'ils auoient

adiouſté quelque choſe du leur, aux preſens que Monſieur le Gouuerneur auoit donné au captif, qu'il auoit renuoyé en leur pays, & que ces preſens auoient eſté diſtribuez aux Nations qui leur ſont alliées pour arreſter leurs haches pour faire tomber des mains de ceux qui s'embarquoient pour venir à la guerre, leurs armes & leurs auirons. Il nomma toutes ces Nations.

Le 4. preſent eſtoit pour nous aſſeurer que la penſée de leurs gens tuez en guerre ne les touchoit plus, qu'ils mettoient leurs armes ſous leurs pieds. I'ay paſſé, diſoit-il, aupres du lieu où les Algonquins nous ont maſſacrez ce Printemps. I'ay veu la place du combat où ils ont puny les deux priſonniers qui ſont icy, i'ay paſſé viſte, ie n'ay point voulu voir le ſang reſpandu de mes gens, leurs corps ſont encor ſur la place, i'ay deſtourné mes yeux de peur d'irriter ma colere, puis frappant la terre & preſtant l'oreille, i'ay oüy la voix de mes Anceſtres maſſacrez par les Algonquins, leſquels voyans que mon cœur eſtoit capable de ſe venger, m'ont crié d'vne voix amoureuſe, mon petit fils

mon petit fils, soyez bon, n'entrez point en fureur, ne pensez plus à moy: car il n'y a plus de moyen de nous retirer de la mort, pensez aux viuans, cela est d'importance, retirez ceux qui viuent encor du glaiue & du feu qui les poursuit, vn homme viuant vaut mieux que plusieurs trespassez; ayant oüy ces voix, i'ay passé outre & m'en suis venu à vous pour délurer ceux que vous tenez encor.

Le cinquiesme fut donné pour nettoyer la riuiere, pour chasser les cahots ennemys qui pourroient troubler la nauigation. Il faisoit mille gestes comme s'il eust amassé les vagues, & donnoit vn calme depuis Quebec iusques au pays des Iroquois.

Le sixiéme pour aplanir les saults & les cheutes d'eau où les grands courrans qui se treuuent sur les riuieres sur lesquels il faut nauiger pour aller en leur pays. I'ay pensé perir, disoit-il, dans des boüillons d'eau, voila pour les appaiser, & auec ses mains & ses bras il vnissoit & arrestoit les torrens.

Le septiéme estoit pour donner vne grande bonace au grand Lac de Sainct

Louys, qu'il faut trauerser; voilà, disoit-il, pour le rendre vny comme vne glace, pour appaiser les vents & temperer la colere des eaux, & puis ayant par ses gestes rendu le chemin fauorable, il attacha vn collier de porcelaine au bras d'vn François, & le tira tout droit au trauers de la place pour marque que nos canots iroient sans peine en leur pays.

Le huitiéme faisoit tout le chemin qu'il faut faire par terre, vous eussiez dit qu'il abbattoit des arbres, qu'il couppoit des branches, qu'il repoussoit des bois, qu'il mettoit de la terre és lieux plus profonds. Voila, disoit-il, le chemin tout net, tout poly, tout droit, il se baissoit vers la terre, regardant s'il n'y auoit plus d'épines, ou de bois, s'il n'y auoit point de bute qu'on pût heurter en marchant. C'en est fait, on verra la fumee de nos bourgades depuis Quebec iusques au fonds de nostre pays, tous les obstacles sont ostez.

Le neusiéme estoit pour nous enseigner que nous trouuerions du feu tout prest dans leurs maisons, que nous n'aurions pas la peine d'aller querir du bois, que

nous en trouuerions de tout fait, & que ce feu ne s'esteindroit iamais ny iour ny nuit, que nous en verrions la clarté iusques dans nos fouyers.

Le dixiéme fut donné pour nous lier tous ensemble tres-estroittement, il prit vn François enlaça son bras dans le sien, & vn Alguonquin de l'autre, & s'estant ainsi lié auec eux, voila le nœud qui nous attache inseparablement, rien ne nous pourra des-vnir. Ce colier estoit extraordinairement beau, quand la foudre tomberoit sur nous elle ne pourroit nous separer, car si elle couppe ce bras qui vous attache à nous, nous nous saisirons incontinent par l'autre, & là-dessus il se retournoit & saisissoit le François & l'Alguonquin par leur deux autres bras, les tenant si ferme qu'il paroissoit ne vouloir iamais quitter.

L'vnziéme inuitoit à manger auec eux. Nostre pays est remply de poisson, de venaison, de chasse, tout y est plein de cerfs, d'Elans, de castors, quittez, disoit-il, quittez ces puans pourceaux qui courent icy parmy vos habitations, qui ne mangent que des saletez, & venez manger de bonnes viandes auec nous, le chemin est frayé,

il n'y a plus de danger, il faisoit les gestes conformement à son discours.

Il esleua le douziéme collier pour dissiper tous les nuages de l'air, afin qu'on vist tout à découuert que nos cœurs & les leurs ne fussent point cachez, que le Soleil & la verité donnassent iour par tout.

Le treiziéme fut pour faire ressouuenir les Hurons de leur bonne volonté; il y a cinq iours, disoit-il, c'est à dire cinq années, que vous auiez vn sac remply de porcelaine & d'autres presens tous preparez pour venir chercher la paix, qui vous a destourné de cette pensée? Ce sac se renuersera, les presens tomberont ils se casseront, ils se dissiperont & vous perdrez courage.

Le quatorziéme fut pour presser les Hurons qu'ils se hastassent de parler, qu'ils ne fussent point honteux comme des femmes, & que prenans resolution d'aller aux Iroquois, qu'ils passassent par le pays des Alguonquins & des François.

Le quinziéme fut pour témoigner qu'ils auoient tousiours eu enuie de ramener le Pere Ieoques & le P. Bressani, que c'estoit leur pensée, que le P. Ieoques leur fut dérobé, & qu'ils auoient donné le P.

Bressani aux Holandois, pour ce qu'il l'auoit desiré, s'il eust eu patience ie l'aurois ramené, que sçay-je maintenant où il est, peut-estre est il mort, peut estre est-il noyé, nostre dessein n'estoit pas de le faire mourir. Si François Marguerie & Thomas Godefroy, adjoustoit-il, fussent restez en nostre pays, ils seroient mariez maintenant, & nous ne serions plus qu'vne Nation, & moy ie serois des vostres. Le P. le Ioques entendant ce discours, nous dit en soufriant, le bucher estoit preparé si Dieu ne m'eut sauué, cent fois ils m'ont osté la vie, ce bon homme dit tout ce qu'il veut, le P. Bressani nous dit le mesme à son retour.

Le seiziéme fut pour les receuoir en ce païs icy quand ils y viendroient, & pour les mettre à couuert pour arrester les haches des Alguonquins & les canots des François; quand nous ramenâmes vos prisonniers il y a quelques années, nous pensions estre de vos amys, & nous entendismes des arquebuses & des canons siffler de tous costez: cela nous fit peur, nous nous retirasmes, & comme nous auons du courage pour la guerre, nous prismes resolution d'en donner des preuues pour le Prin-

temps suiuant, nous parusmes sur vos terres, & prismes le P. Ioques auec des Hurons.

Le dix-septiéme present estoit le collier propre que Honatteuiate portoit en son pays. Ce ieune homme estoit l'vn des deux prisonniers derniers, sa mere qui estoit tante du P. Ioques au pays des Iroquois, enuoya son collier pour celuy qui auoit donné la vie à son fils, cette bonne femme apperceuant que le bon Pere qu'elle appelloit son Neveu estoit en ce pays-cy, en fut fort resiouye & son fils encore plus; car il parut tousiours triste iusques à tant que le P. Ioques fut descendu de Montreal, alors il commença à respirer & à se monstrer gaillard.

Apres que ce grand Iroquois eut dit tout ce que dessus, il adjousta, ie m'en vay passer le reste de l'esté en mon pays en jeux, en dances, en réiouïssance pour le bien de la paix: mais i'ay peur que pendant que nous danserons les Hurons ne nous viennent pincer & importuner. Voilà ce qui se passa en cette assemblée, chacun auoüa que cét homme estoit pathetique & eloquent, ie n'ay recueilly que quelques pieces comme decousuës tirées de la

bouche de l'interprete, qui ne parloit qu'a baſtons rompus, & non dans la ſuitte que gardoit ce Barbare.

Il entonna quelque chanſons entre ſes preſens, il dança par reſioüiſſance, bref, il ſe monſtra fort bon Acteur, pour vn homme qui n'a d'autre eſtude que ce que la nature luy a apris ſans regle & ſans preceptes. La concluſion fut que les Iroquois, les François, les Alguonquins, les Hurons, les Montaignets, & les Attikamegues danceroient tous, & ſe reſioüyroient auec beaucoup d'allegreſſe.

Le lendemain Monſieur le Gouuerneur fit feſtin à tous ceux de ces Nations qui ſe trouuerent aux trois riuieres, pour les exhorter tous enſemble & de bannir toutes les deffiances qui les pourroient diuiſer. Les Iroquois teſmoignerent toute ſorte de ſatisfaction, ils chanterent & danserent ſelon leur couſtume, & Kiotſaeton recõmanda fort aux Alguonquins & aux Hurons d'obeyr à Onontio, & de ſuiure les intentions & les penſées des François.

Le quatorziéme du meſme mois Monſieur le Gouuerneur reſpondit aux preſens des Iroquois, par quatorze preſens qui auoient tous leurs ſignifications, &

qui portoient leurs parolles, Les Iroquois les accepterent tous auec de grands tesmoignages de satisfaction qu'ils faisoient paroistre par trois grands cris, poussez à mesme temps du fond de leur estomach à chaque parolle ou à chaque present qui leur estoit fait. Ainsi fut concluë la paix auec eux à condition qu'ils ne feroient aucun acte d'hostilité auec les Hurons, ou enuers les autres Nations nos alliées, iusques à ce que les principaux de ces Nations qui n'estoient pas presens eussent agy auec eux.

Cette affaire estant heureusement concluë, Pieskaret se leuant fit vn present de quelque pelterie à ces Ambassadeurs, s'écriant que c'estoit vne pierre ou vne tombe qu'il mettoit dessus la fosse de ceux qui estoient morts au dernier combat, afin qu'on ne remuast plus leurs os, & qu'on perdit la memoire de ce qui leur estoit arriué sans plus iamais penser à la vengeãce.

Noël Negabmat se leua en suitte, il mit au milieu de la place cinq grandes peaux d'Elans, voila dit-il aux Iroquois, dequoy vous armer les pieds & les iambes, de peur que vous ne vous blessiez au retour, s'il restoit encore quelque pierre au chemin

que vous auez applany. Il en presenta encore cinq autres pour enseuelir les corps de ceux que le combat auoit fait mourir, & pour appaiser la douleur de leurs parens & amys qui ne les pourroient souffrir sans sepulture, qu'au reste que luy & ses gens qui sont à Sillery n'ayant qu'vn mesme cœur auec leur frere aisné Monsieur le Gouuerneur, ils ne faisoient qu'vn present auec le sien. Finalement on tira trois coups de canon pour chasser le mauuais air de la guerre, & se resioüyr du bonheur de la paix.

Quelque temps apres cette assemblée vn Huron mal basty abordant le Capitaine Iroquois, qui auoit tousiours agy & parlé, luy voulut ietter quelque deffiance des François; mais ce Capitaine luy repartit gentiment en ces termes: I'ay la face peinte & barboüillée d'vn costé, & de l'autre costé ie l'ay toute nette, ie ne voy pas bien clair du costé que ie suis barboüillé, de l'autre i'ay la veuë bonne, le costé peint est le costé des Hurons, ie n'y voy quasi goutte, le costé net est le costé des François; i'y voy clair comme en plein midy, cela dit il se teut, & cét esprit malfait demeura confus.

Sur le soir le R. P. Vimont Superieur de la Mission, ayant fait venir les Iroquois dans nostre maison, leur fit quelques petits presents, leur donna du petun ou tabac, & à chacun vn beau calumet ou vne pippe pour le prendre. Kiotsaeton luy fit vn remerciement plein d'esprit, quand ie suis party de mon pays i'ay abandonné ma vie, ie me suis exposé à la mort, si bien que ie vous suis redeuable de ce que ie suis encor viuant. Ie vous remercie de ce que ie voy encore le Soleil, ie vous remercie de ce que vous m'auez bien receu, ie vous remercie de ce que vous m'auez bien traitté, ie vous remercie de toutes les bonnes conclusions que vous auez prises, toutes vos paroles nous sont extremement agreables, ie vous remercie de vos presens, vous nous auez couuers depuis les pieds iusques à la teste, il ne nous restoit plus que la bouche de libre, & vous l'auez remply d'vn beau calumet, & resioüye de la saueur d'vne herbe qui nous est tres-douce, ie vous dis donc adieu, non pour long-temps; car vous aurez bien-tost de nos nouuelles: quand nous ferions naufrage dans les eaux, quand nous serions bien submergez, ie

ne croy pas que les Elemens ne rendissent quelque témoignage à nos compatriotes de vos bien-faits : & ie m'asseure que quelque bon genie nous a deuancé, & que nos compatriotes ressentent desia vn auant-gouſt des bonnes nouuelles que nous leur allons porter.

Le Samedy quinziéme ils partirent des trois Riuieres, Monsieur le Gouuerneur leur donna deux ieunes garçons François, tant pour les aider à reconduire leurs canots, & leurs presens que pour tesmoigner la confiance qu'il auoit en ces peuples.

Le Capitaine Kiotsaeton voyant tous ses gens embarquez esleua sa voix, & dit aux François & aux Sauuages qui estoient sur les riues du grand fleuue. Adieu mes freres, ie suis de vos parens, ie m'en vay rapporter de bonnes nouuelles en nostre pays, puis se retournant vers Monsieur le Gouuerneur, Onontio ton nom sera grand par toute la terre, ie ne pensois pas reporter ma teste que i'auois hazardée, ie ne pensois pas qu'elle deust resortir de vos portes, & ie m'en retourne chargé d'honneur, de presens, & de bien-veillance. Mes freres parlant aux Sauuages, obeys-

sez à Onontio & aux François, ils ont le cœur & les pensées fort bonnes, tenez-vous bien vnys auec eux & vous accommodez à leurs façons de faire, vous aurez bien-tost de nos nouuelles. Les Sauuages respondirent par vne gentile salue d'arquebusades, & le Fort tira vn coup de canon, ainsi se termina leur Ambassade. Dieu face reüssir le tout pour sa plus grande gloire.

Suitte du traitté de la Paix.

CHAPITRE X.

IL estoit necessaire pour conclure & pour asseurer la paix dans ce nouueau monde que les deputez des Iroquois, les deputez des Hurons & les principaux Capitaines de trois ou quatre peuples Alguonquins se trouuassent tous ensemble, en vn mesme endroit auec Monsieur le Gouuerneur, & que toutes ces Nations qui parlent de trois ou quatre langues differentes qui ont des humeurs si esloignez les vns des autres, & qui depuis tant d'an-

nées, se mangent, se deuorent & se bruslent comme des enragez, fissent vne action de tres-grande sageſſe, & que tant de barbares inhumains trouuassent de la douceur pour s'accorder, bref, il falloit pour mettre tout dans l'asſeurance que les vns allassent visiter les autres dans leur propre pays, tout cela sembloit impossible à l'industrie humaine : mais quand Dieu se mesle d'vne affaire il ne peut mãquer de conduite. Les ames saintes & espurées qui soustiennent ces pauures peuples par leurs prieres & par leurs vœux ont faits ce grand ouurage. Iamais toutes ces Nations qui ont de coustume de nous venir voir tous les ans, n'estoient descendus si tard, & si elles fussent arriuées plutost elles n'auroient pû remonter les Ambassadeurs Iroquois qui tenoient le nœud de l'affaire entre les mains n'y estans pas. Nous estions tous les iours dans l'attente, philosophans de loin sur les sujets qui pouuoient causer vn retardement si extraordinaire. Il n'estoit descendu pas vn seul canot, ny des Alguonquins, ny des Nipisiniens, ny des Hurons pour nous donner quelque connoissance de ce qui se passoit en ce pays plus haut, chacun en

parloit selon son genie & conformement à son inclination. Les vns disoient que tous les François qui estoient montez au pays des Hurons auec nos Peres estoient massacrez, que le Demon auoit parlé à quelques Sauuages, & par consequent qu'il ne falloit plus attendre de nouuelles de ces contrées-là, d'autres plus enclins à prendre de bonnes pensées coniecturoient que ces peuples deuoient venir en grand nombre, & qu'il falloit beaucoup de temps pour les assembler. Cependant la saison se passoit, & nos doutes se vouloient changer en desespoir, quand tout à coup on vit paroistre sur le fleuue de sainct Laurens soixante canots de Hurons chargez de François & de Sauuages & de pelteries. Le Pere Hieroſme Lallemant attendu & souhaitté depuis vne année toute entiere, & dauantage estoit dans cette belle Compagnie, qui resioüyt infiniment tous ceux qui souhaittent le bon-heur du pays, & le salut de ces peuples. Les soldats François que la Reyne auoit enuoyez l'année passée retournoient en bonne santé, plus chargez de vertu & de connoissance des veritez Chrestiennes qu'ils n'en auoient embar-

quez au sortir de la France. Les principaux Capitaines des Hurons ramenoient l'vn des deux Iroquois qu'ils auoient pris prisonniers l'année d'auparauant aupres de Richelieu, auec dessein de le presenter à Monsieur le Gouuerneur, comme ils ont fait, ainsi que nous allons voir. Ces Capitaines auoient ordre de tout leur pays de traitter plainement de la paix, & de suiure les pensées d'Onontio. A mesme temps les Alguonquins des Nations plus hautes arriuerent; mais si à propos qu'on eut dit que quelque puissance superieure eut enuoyé des ouuriers pour les faire paroistre à point nommé. Tout cecy se passoit aux trois Riuieres, où ils ne manquoit plus que les Iroquois qui auoient donné parolle de se trouuer dans peu de temps, s'ils eussent retardé quelques iours ce grand nombre de Sauuages, Attikamegues, Montagnais, Alguonquins de l'Isle de la Nation d'Iroquet, & autres Hurons se fussent bien-tost defilez & dissipez sans esperance de les pouuoir r'allier de long-temps. Mais Dieu prenoit plaisir de les faire venir tous les vns apres les autres au moment le plus à propos qu'on eut pû choisir. Les Montagnais s'y

trouuerent sur la fin du mois d'Aoust, quelques Alguonquins y arriuerent quelque temps apres. Les Hurons y aborderent le dixiéme Septembre, les Sauuages de l'Isle & d'autres nations y descendirent deux ou trois iours auparauant. Monsieur le Gouuerneur y monta le douziéme du mesme moys, on n'attendoit plus que les deputez des Iroquois. Enfin le quinziéme il parut vn canot qui portoit cinq hommes de cette Nation, lesquels nous asseurerent que les presens d'Onontio auoient esté portez en leur pays pour la confirmatiõ de la paix, & qu'en peu de iours on verroit quelques Ambassadeurs deleguez pour luy porter cette parole. En effet le dix-septiéme du mesme mois nous en vismes quatre, l'vn desquels haranguant sur le bord du fleuue selon leur coustume, donna bien de la ioye à tous les François, & à plus de quatre cent Sauuages de diuerses nations qui se trouuerent pour lors aux trois Riuieres. Monsieur le Gouuerneur les ayant apperceus de loin enuoya au deuant vne escoüade de soldats pour empescher le desordre, les soldats s'estans mis en haye les Iroquois passerent au trauers sans estre oppressez d'vn grand nom-

bre de perſonnes qui les regardoient de tous coſtez, apres s'eſtre rafraiſchis le reſte de la iournée on tint conſeil le lendemain en la façon que ie l'ay marqué au Chapitre precedent. Ie n'ay que faire de reiterer ſi ſouuent que les paroles d'importance en ce pays-cy ſont des preſens, ſuffit de dire que celuy qui harangue ne faiſant point de preſens, parle en ces termes.

Ie n'ay point de voix, ne m'eſcoutez pas ie ne parle point, ie n'ay en main qu'vn auiron pour vous ramener vn François, qui a dans ſa bouche la parole de tout noſtre pays. Il parloit du François dont i'ay fait mention cy-deſſus, qui auoit eſté pris auec le Pere le Ioques, auquel les Iroquois auoient confié leurs preſens, c'eſt à dire leurs parolles. Ce François tira dix-huit preſens tous compoſez de porcelaine auſquels il donna cette explication.

Le premier diſoit qu'Onontio auoit vne voix de tonnerre, qu'il ſe faiſoit entendre par tout, & qu'au bruit de ſa parole tout le pays des Iroquois auoit ietté les armes & les haches, mais ſi loin au delà du Ciel, qu'il n'y auoit plus de bras au monde aſſez longs pour les retirer de là.

Le second disoit que les armes estans hors de la veuë des hommes qu'il se falloit visiter sans crainte iouïssans de la douceur de la paix.

Au troisiéme present, voilà dit-il, representans les Iroquois, vne natte ou vn lit pour vous coucher mollement quand vous viendrez en nostre pays; car estans freres nous serions confus si nous ne vous traittions pas selon vos merites.

Au 4. ce n'est pas assez d'auoir vn bon lit, les nuits sont froides, voila dequoy allumer vn bon feu & vous tenir chaudement, marqués en passant que les Sauuages couchent ordinairement prés du feu.

Au sixiéme, que seruiroit-il d'auoir vn bon lit, & d'estre dessus couchez chaudement si vous n'estiez bien nourris; ce present vous asseure qu'on vous fera festin, & que vous trouuerez le pot au feu à vostre arriuée, il parloit touſiours aux François.

Au sixiéme, voila vn peu d'onguent pour guerir les blessures que les François se font faits aux pieds, allans dans leurs pays heurtans contre des pierres ou contre des racines qu'on y rencontre assez souuent.

Au 7. il dit que depuis le lieu où on quitte l'eau pour prendre terre, il y auoit bien trente lieuës de chemin iusques en leurs bourgades, & qu'il falloit porter tout le bagage à pied, que les François ayans eu de la peine, ce present adoucissoit vn petit leurs espaules déchirées par la pesanteur des paquets.

Au 8. voila pour donner asseu[illegible]ce aux François que s'ils se veulent [illegible]rier en leurs pays qu'ils y trouueront des femmes comme estans leurs amis & alliez.

Au 9. comme les Alguonquins auoient dit au premier voyage des Iroquois, que les principaux de leur Nation estant absens ils ne pouuoient donner aucune parole asseurée. Ce present fut fait afin qu'ils parlassent tous, & qu'ils ne s'excusassent point les vns sur les autres; mais qu'ils declarassent nettement leurs presens.

Au 10. voila dit celuy qui les expliquoit pour faire parler les Hurons, & pour tirer leurs sentimens du fond de leurs cœurs.

L'onziéme present disoit que les principaux Iroquois ne faisoient rien que petuner en leurs pays, qu'ils auoient tousiours le calumet en la bouche. Ils vouloient dire qu'ils attendoient la parole des Al-

guonquins & des Hurons.

Au 12. ils disoient que les ames de leurs parens tuez en guerre s'estoient si profondement retirez dans le centre de la terre, que iamais plus ils n'y pourroient penser, c'est à dire qu'ils auoient effacé la vengeance de leur cœur.

Au 13. ils ont obei à la voix de Monsieur le Gouuerneur qui auoit ordonné qu'on suspendit les armes & qu'on cachast les hachies, c'est pourquoy ils ont passé tout l'esté en dances & en festins sans penser à la guerre.

Au 14. Ils veullent sçauoir au plutost s'ils continueront leurs dances, & par consequent ils desirent que les Alguonquins & les Hurons se hastent de parler, c'est à dire de porter des presens en leur pays s'ils veulent la paix.

Le 15. estoit pour adoucir les fatigues des François qui auoient esté en leur pays, lesquels faisans diligence de rapporter à Onontio des nouuelles des Iroquois, auoient pris beaucoup de peine.

Le 16. prioi Onontio de faire retourner dans le pays des Iroquois vne femme de leur pays, qui auoit esté prise en guerre par les Alguonquins, & donnée aux

François. Cette femme fut menée en France il y a quelques années ; & apres auoir esté instruite & baptisée, elle est morte au Conuent des Carmelites de Paris, auec de grandes marques de son salut, comme il a esté remarqué és Relations precedentes.

Le 17. prioit Onontio de sonder les Hurons & les Alguonquins, & de dire nettement qu'elle estoit leur pensée touchant la paix ou la guerre.

Le 18. estoit vn excuse de ce qu'ils n'auoient pas ramené vn petit François qu'ils tiennent encor en leur pays. Il n'est point captif, disoit-il, il reuiendra auec ceux qui porteront la parole des Alguonquins & des Hurons.

Ces presens faits, le plus remarquable des Iroquois se leua, & tirant de son sac quelques presens de porcelaine, parla en ces termes.

Au premier present qu'il tenoit en la main, & qu'il monstroit à toute l'assemblée, se promenant par la place, dit que son pays estoit plein de Hurons & de femmes Alguonquines (car pour les hommes Alguonquins ils ne leur donnoient iamais la vie) qu'au reste ces hommes & ces

femmes estoient assis sur des busches ou des pieds de bois hors de leurs bourgades, c'est à dire, qu'ils n'estoient point reuenus & qu'ils estoient tous prests de retourner en leur pays, ainsi que le bois sec qui n'a point de racines sur lequel ils sont assis, peut estre facilement transporté.

Au 2. present il dit que la petite Huronne appellée Therese, qui auoit esté prise sortant du Seminaire des Vrsulines comme on la ramenoit en son pays estoit toute preste d'estre deliurée, & que si les Hurons entroient dans la paix, qu'elle s'en retourneroit auec eux si elle vouloit, sinon qu'ils la retiendroient comme vn enfant nourrie de la main des François, pour preparer leur manger quand ils iroient en leur pays.

Le 3. portoit que tous les presens que Mr le Gouuerneur auoit fait aux premiers Ambassadeurs auoient esté portez selon son ordre à toutes les Nations qui leur sont alliées. Il les nomma toutes.

Au 4. Il dit qu'Onontio auoit enfanté Ononjete, c'est vne bourgade qui leur est alliée, mais qu'estãt encore enfãt il n'auoit pû parler, que si M. le Gouuerneur en auoit soin il deuiendroit grãd & qu'il parleroit.

Il vouloit

Il vouloit dire, que le present fait à cette bourgade estoit petit pour traiter vne paix d'importance, & qu'il le falloit aggrandir pour auoir leur parole. Ce discours finy, l'Hiroquois se mit à chanter & à danser, il prit vn François d'vn costé, vn Algonquin & vn Huron de l'autre, & se tenant tous liez auec les bras, ils dansoient à la cadence, & chantoient d'vne voix forte vne chanson de paix, qu'ils poussoient du fond de leur estomach.

Apres cette danse vn Capitaine Huron, nommé Iean Baptiste Atironta, bon Chrestien, se leua & harangua fort & ferme. C'en est fait, dit-il, nous sommes freres, la conclusion est prise, nous voila tous parens, Hiroquois, Hurons, Algonquins & François, nous ne sommes plus qu'vne mesme chose. Ne trahy personne, dit-il à l'Hiroquois, pour nous autres sçachez que nous auons le cœur droit. Ie t'entend, respondit l'Hiroquois, ta parole est bonne, tu me trouueras veritable. Et puis esleuant le dernier present il s'escria, tout le païs qui nous separe est remply d'Ours, de Cerfs, d'Elans de Castors, & de quantité d'autres bestes, pour moy ie suis aueugle, ie chasse à l'auenture, quand i'ay tué

vn Caſtor, ie penſe auoir fait vne grande priſe: mais vous parlant des Algonquins, qui auez des yeux clair-voyans, vous ne faites que lancer l'eſpée & voila la beſte à bas. Ce preſent vous inuite à la chaſſe, nous joüirons de voſtre induſtrie, nous ferons roſtir les animaux dans vne meſme broche, & nous mangerons d'vn coſté, & vous de l'autre.

Vn Algonquin repartit à cela: Ie ne puis plus parler, mon cœur a trop de joye, i'ay de grandes oreilles, & tant de bons diſcours y entrans à la foule me noyent de plaiſir. Il eſt vray que ie ne ſuis qu'vn enfant, cét Onontio qui a les grandes paroles en bouche, c'eſt luy qui fait la terre, & qui reſioüit tous les hommes.

Pour concluſion de ce conſeil Monſieur le Gouuerneur fit remercier ces trois Nations des bonnes paroles qu'elles auoient données, les exhortans de tenir ferme dans leurs deſſeins, & les aſſeurant qu'il leur ſeroit touſiours amy & parent fidel.

De la derniere assemblée tenuë pour la paix.

Chapitre XI.

LE vingtiéme du mesme mois de Septembre, fut tenuë la derniere assemblée entre les François, les Algonquins qui comprennent plusieurs petites Nations, les Hurons & les Hiroquois. Voicy en peu de mots tout ce qui s'y passa de plus remarquable.

Monsieur le Cheualier de Montmagny ayant receu tous les presens dont il est fait mention au Chapitre precedent, les fit diuiser en trois parts, s'accommodant aux coustumes de ces peuples. Et apres auoir fait parler ses Truchemens, il en offrit vne partie aux Hurons, vne autre partie aux Algonquins, & la troisiéme fut pour les François. Nottez en passant qu'il falloit parler en quatre sorte de langues, en François, en Huron, en Algonquin, & en Hiroquois. On trouue icy des Interpretes de toutes ces langues. Ces presens faits Mon-

sieur le Gouuerneur en fit deux autres aux Hiroquois, l'vn pour essuyer les larmes des parens de la femme Hiroquoise qu'ils auoient demandé, & qui estoit morte en France; l'autre pour reposer ses os en son païs, ou pour la faire reuiure, faisant porter son nom à quelque autre femme. De plus il en fit encore deux autres aux Hurons & aux Algonquins, pour les inuiter de dire librement leurs pensées sur le dessein de la paix: car c'estoit luy, à proprement parler qui en estoit l'autheur, & qui la procuroit à ces peuples.

A cette parole vn Capitaine Huron s'éleua & dit, qu'auparauant que de respondre à la voix d'Onontio, il luy vouloit faire present de la part de tout son païs d'vn Hiroquois prisonnier qu'il auoit tesmoigné desirer dés l'année precedente: il prend donc ce prisonnier d'vne main, & de l'autre il tenoit vne branche de Porcelaine en baston, & passant au trauers de la place met ce pauure Hiroquois au pied de Monsieur le Gouuerneur, auec cette Porcelaine qui representoit son lien, marque de sa captiuité.

Monsieur le Gouuerneur ayant agreé ce prisonnier, le fit conduire aussi-tost auec

son lien de Porcelaine au quartier où estoient assis les Hiroquois, luy donnant la liberté, & le remettãt entre les mains de ses Compatriotes. Ce ieune soldat fit assez paroistre à sa mine qu'il prenoit grand plaisir de se voir doucement conduit vers son Capitaine, apres auoir eschappé le feu & la dent de ses ennemis, qui deuiennent ses amis.

Cette ceremonie faite, le Capitaine Huron respondit à la sommation de Monsieur le Gouuerneur par quatorze presens qu'il fit aux Hiroquois, dont voicy l'explication. Ces presens estoient composez de peaux de Castors, & de Porcelaine.

Au premier, voila, dit-il, le lien du prisonnier qui s'eschappa de nos mains, l'Automne passé. Vous sçaurez en passant que les Hurons auoient pris trois Hiroquois auprés de Richelieu, qu'ils en auoient donné vn aux Algonquins, lequel fut mis par apres entre les mains de Mr le Gouuerneur. Ils menerent les deux autres dans leur païs. En chemin l'vn de ces deux prisõniers s'eschappa: mais le froid, la faim & la misere le firent mourir dans les bois. Il estoit d'vne bourgade nommée Onontioté, animée au dernier poinct contre les Hurons:

dautant que ces peuples dans vn combat exterminerent quasi tous les hommes de cette bourgade, laquelle fut contrainte d'enuoyer demander aux Hiroquois, nommez Aguerronons, auec lesquels nous auons fait la paix, des hommes pour se marier aux filles & aux femmes qui estoiẽt restées sans maris, afin que leur nation ne perit point. C'est pourquoy les Hiroquois nomment cette bourgade leur Enfant; Et pource que Monsieur le Gouuerneur leur a enuoyé des presens, & fait la paix auec ceux qui les ont repeuplez, ils le nomment aussi le Pere de cette bourgade. Rentrons, s'il vous plaist, en discours. Ce Capitaine Huron offrit donc les liens de ce prisonnier eschappé pour marque qu'on ne l'auroit pas fait mourir, & qu'on auoit dessein de le mettre en liberté.

Au second present, voila, dit-il, pour reporter les os de vostre enfant dans son païs. C'est la coustume des Hurons de decharner les os de leurs gens, & de les porter auec ceux de leurs parens, en quelque quartier du monde qu'ils meurent.

Au troisiéme, voicy le lieu qui rassemblera ces os, & qui vous les fera rapporter plus aisément: En vn mot, il les vouloit

consoler & essuyer leurs larmes à la façon des Barbares qui font des presens aux parens de leurs amis trespassez.

Au quatriéme pour marque que nous sommes amis, ce present fera vn chemin de vos bourgades dans les nostres.

Le cinquiéme faisoit l'ouuerture des portes de leurs villages & de leur maisons.

Le sixiéme les inuitoit d'aller visiter quelques prisonniers Hiroquois que les Hurons tenoient en leur pays, c'estoit leur demander qu'ils portassent des presens pour les aller requerir en asseurance.

Le septiéme, comme les Hiroquois auoient dit dans l'assemblée precedente que Onoujoté estoit leur enfant, & l'enfant de Mr le Gouuerneur, & qu'il ne sçauoit pas encore parler: Voila, dit ce Capitaine, pour luy faire vn berceau denotant que les Hurons desiroient la paix auec cette bourgade.

Le huictiéme fut donné pour faire tomber toutes les armes & toutes les haches qui se pourroient encor trouuer dans les mains des Iroquois.

Le neufiéme pour arracher leur bouclier de dessus leur dos où ils le portent ordinairement l'auançant ou l'esloignant comme

ils veullent dans le combat.

Le dixiéme pour mettre bas leur Etendart de guerre.

Le vnziéme pour arreſter le bruit de leurs arquebuzes.

Le douziéme pour effacer la peinture de leur viſage, les Sauuages ont couſtume quand ils vont en guerre de ſe peindre de diuerſes couleurs & de s'huyler ou de ſe greſſer la teſte & le viſage; Voila, dit-il, pour emporter les taches de voſtre viſage & de vos yeux afin que le iour ſoit tout beau & tout ſerain.

Le treiziéme fut pour briſer la chaudiere dans laquelle ils faiſoient boüillir les Hurons qu'ils pouuoient attraper en guerre pour les manger.

Le quatorziéme demandoit qu'on preparaſt vne natte c'eſt à dire vn lict ou vn logis aux Hurons qui ſe deuoient bien-toſt tranſporter au pays des Hiroquois.

Tous ces preſens, adjouſta-il, ne ſont rien, nous en auons bien d'autres dans noſtre pays qui vous attendent.

Les Hurons ayans reſpondu à la demande de Monſieur le Gouuerneur, & témoigné par tous ces preſens qu'ils ſouhaitoient la paix, vn Algonquin ſe leua & fit

quelques presens, dont voicy la signification.

Au premier iettant vn paquet de Castors, voila pour me faire connoistre, & de quelle nation ie suis, moy qui demeure dans des maisons volantes bastiés de petites escorces, c'est ainsi qu'ils distinguent les Algonquins Errans d'auec les Hurõs sedentaires.

Au deuxiéme, ce present arrestera vos plaintes, il estouffera vos ressentimẽs & fera disparoistre le sang respandu dans nos riuieres & dans les vostres des Algonquins & des Hiroquois.

Ce troisiéme present nous donnera libre entrée dans vos maisons ayans briſé les portes de vos bourgades.

Le quatriéme, voila pour petuner les vns auec les autres Hiroquois & Algõquins dans vne mesme pipe, comme font les amis qui prennent du tabac par ensemble.

Le cinquiéme nous fera nauiger dans vn mesme vaisseau, ou dans vn mesme canot, en sorte que n'estant plus qu'vn il ne faudra plus qu'vne méme bourgade, vne mesme maison, vn mesme Calumet & vn mesme canot. Le reste de nos paroles ou de nos presens sera porté en vostre pays, voila comme il finit son discours.

Monſieur le Gouuerneur fit parler en ſuite les interpretes, offrant vn preſent qui donnoit aſſeurance aux Hiroquois qu'il tiendroit la main que ces deux grandes nations tinſent leur paroles.

Il fit encor vn autre preſent pour eſtre porté dans la bourgade d'Onjoté, afin de donner des nouuelles à ſon enfant (pour s'accommoder à leurs termes) qu'il auoit deſir d'embellir toute la terre, & de l'applanir en ſorte qu'on peuſt aller par tout ſans treſbucher & ſans trouuer aucun mauuais rencontre.

Le Capitaine Hiroquois ayant receu ces preſens ſe leue & regardant le Soleil & puis toute l'aſſemblée, Onontio, dit-il, tu as diſſipé tous les nuages, l'air eſt ſerain, le Ciel paroiſt à deſcouuert, le Soleil eſt brillant, ie ne vois plus de trouble, la paix a tout mis dans le Calme, mon cœur eſt en repos, ie m'en vais bien content.

Onontio, ayant fait exhorter tous ces peuples à la conſtance & à la fidelité, rompit l'aſſemblée, & le lendemain il fit vn feſtin à plus de quatre cens perſonnes à la façon des Sauuages.

Voila qui va bien, diſoient tous les conuiez, nous mangeons tous enſemble, &

n'auons plus qu'vn meſme plat. Le Reuerend Pere Hieroſme Lalemant qui eſtoit party des Hurons dans les craintes de rencontrer des Hiroquois, les vid d'vn œil tout plein de ioye dans ces aſſemblées. Il eſtoit rauy voyant vn changement ſi miraculeux, il en fit benir Dieu & en public & en particulier.

Enfin le 23. de Septembre ces Ambaſſadeurs Hiroquois accompagnez de deux François, de deux Algonquins & de deux Hurons, s'en retournerent en leurs pays, laiſſant parmy nos Sauuages, maintenant leurs alliez, trois hommes de leur nation, comme pour hoſtages ou plutoſt pour marque d'amitié.

Que le Dieu des Dieux ſoit beny à iamais, que ſon Nom ſoit glorieux dans toutes les Contrées de la Terre. Si ces Barbares qui pour ne pas connoiſtre Dieu n'ont guere de iuſtice, ny de fermeté ne troublent cette paix concluë pour les François & bien auancée pour les Sauuages, il y aura moyen d'aller ſouffrir pour IESVS-CHRIST dans vn grand nombre de peuples.

De ce qui s'eſt paſſé à Miſcou.

CHAPITRE XII.

DIeu continuë ſes graces ſur nos pauures Sauuages, ils ouurent maintenant les yeux, deſirent le Bapteſme, & demandes les inſtructions Chreſtiennes: ie ne les ay iamais veu en meilleure diſpoſition, dit le P. Ricbard, nous en auõs baptiſé 14. depuis ma derniere, vne famille de huict perſonnes, & ſix en extremité de maladie, qui ſont quaſi tous morts peu apres, entre leſquels vn ieune garçon tout plein d'eſprit fit paroiſtre en ſes reſponſes & en ſa ferueur que c'eſtoit vne ame deſtinée pour le Ciel, pour cette famille elle deuoit eſtre baptiſée dés l'an paſſé, mais le chef nommé Iariet, ayant fait quelque excez de boiſſon, donna ſujet de ce retardement: ſa femme toutefois craignant de mourir dans ſes couches, dont le terme eſtoit paſſé, diſoit-elle, long-temps y auoit, & ſe trouuoit extraordinairement indiſpoſée, deſira le Bapteſme auant noſtre départ, & l'obtint, non ſeulement à raiſon du danger où elle ſe trouuoit, mais auſſi pour ſes

merites, qui la font passer aupres d'vn chacun pour la plus honneste, la plus sage & modeste de toutes les femmes Sauuages, on differa les ceremonies au temps du Bapteſme de ſon mary. Ce fut le 30. de Iuillet qu'on luy accorda ce bien & à toute ſa famille, il fut nommé Denis par Monſieur Preuoſt Capitaine pour le Roy en la marine, commendant le Nauire de S. Ioſeph, & ſa femme Marguerite. Cette bonne femme non contente de reſpondre à tout auec la deuotion & les ſentimens que le S. Eſprit luy inſpiroit, aydoit encor à ſon mary l'exhortoit & luy ſuggeroit les reſponces, ils receurent en ſuite la benediction Nuptiale & furent admis à la table de Noſtre Seigneur, au ſortir de là Denis Iariet me diſt: C'eſt à cette heure que tout de bon ie vais prier & ſeray homme de bien, i'ay regret de ma vie paſſée, ie hay le peché ie veux mener d'oreſnauant vne meilleure vie: & tirant peu apres quantité de Porcelaine ie ſuis marry, diſoit-il de me voir ſi pauure, ie n'ay ny Orignac, ny Caſtor à preſenter à ces Meſſieurs qui nous ont tant obligé à noſtre Bapteſme, ie voudrois auoir dequoy reconnoiſtre le bien que nous auons receu, mais puis que ie n'ay

rien autre chose, ie seray content s'ils daignent receuoir ce petit present de ma part. On le remercia, & se contenta-on des tesmoignages de sa bonne volonté. Il se retire donc fort satisfait, & s'en retourne à Nepegigoüit pour continuer la chasse de Castor, & ayder en ce qu'il pourroit à acheuer le bastiment que Mr l'Abbé de sainte Magdelene & Messieurs les Associez pour Miskou, ont fait commencer auprés de nous pour luy & pour Ioseph Nepsuget baptisé l'an passé. Ils sont tous deux de bonne intelligence, se tiennent bonne compagnie, font leur chasse ensemble l'Esté & l'Hyuer, ils eurent beaucoup à souffrir au commencement de l'Hyuer passé, & Dieu esprouua leur constance & courage. Ils auoient pris le quartier de leur chasse bien auant dans les bois y pensans trouuer mieux leur compte, ils deuoient faire prouision de Saulmon mais les gelées les preuinrent, & fermerent les riuieres, ce qui les mit desia dans la neceſſité, ils roulerent comme ils peurent iusques aux Aduents, ce fut lors qu'ils se trouuerent tout à fait dépourueus de viures, ils cherchent & chassent par tout sans pouuoir rien trouuer que quelques Porcs Espics & ce fort rarement, ils sont

contraints de manger leurs chiens, leurs cuirs & souliers, & passer souuent plusieurs iours sans manger, il arriua pendant ce temps-là vne chose estrange à vn ieune François qui hyuernoit auec eux, vn iour qu'on auoit tué vn chien pour conseruer la vie à quantité de personnes qui languissoient: ce garçon n'estant pas content du peu qu'on luy auoit donné comme aux autres, se iette sur le foye de la beste que l'on auoit ietté, le fait cuire & le mange, on l'aduertit de quitter cette viande, qu'elle luy fera tort, & tomber la peau, il n'en croit rien, il continuë son repas, mais à ses despens, car il luy en cousta la peau, qui luy tomba toute par grands lambeaux sans aucune douleur, si bien qu'en peu de temps il visi sa peau toute changée, les Sauuages ont l'experience de cét effet en ceux qui ont vse de cette viande.

Cette affliction cependant ne desgousta point nos gens de la priere, au contraire ils y ont recours dans leur plus grande foiblesse, & en sortent à ce qu'ils m'ont dit, moins incommodez de la faim, ils attribuent ce mal-heur à leurs pechez & reconnoissent que Dieu les punit pour leurs fautes: il est vray, disoit Ioseph Nepsuget,

que nous auons donné ſujet à Dieu de ſe faſcher contre nous, mais moy principalement par mes choleres & impatiences, par mes yurognerie paſſées, c'eſt iuſtement qu'il nous punit; Sus recourons à luy, demandons-luy pardon il aura pitié de nous, il eſt noſtre Pere, il ne m'arriuera iamais plus de l'offencer, iamais plus ie ne me laiſſeray tranſporter à la cholere, ny à la boiſſon, ie veux contenter Dieu deſormais, & eſtre homme de bien. En ſuite ils ſe mettent en prieres qu'ils continüent longuement & recommençent ſouuent. Enfin Dieu euſt pitié d'eux, & apres les auoir laiſſé tremper dans cette grande famine depuis le huictiéme Decembre iuſques au ſixiéme Ianuier ils leur enuoya des viures abondamment & au triple des autres Sauuages. Ils tuerent premierement vn Orignac auec bien de la peine, car ils eſtoient extremement foibles, & à peine ſe pouuoient-ils ſouſtenir, cette nourriture leur ayant vn peu fait reuenir les forces & le courage ils ſe mettent en campagne d'vn coſté & d'autre, & en peu de temps ils rẽplirent leur cabane de viãde, ils n'en ſont pas ingrats, ils remerciẽt Dieu à chaque beſte qu'ils mettent bas, & à la fin de l'Hyuer

racontent

racontent par tout les biens que Dieu leur a fait, Ioseph se rend auprés de nous aussitost que les glaces eurent laissé les riuieres libres, & Denis peu apres, ils nous font recit du bien & du mal qu'ils ont eu pendant l'Hyuer, du soin qu'ils auoient de prier Dieu, de garder les Dimanches, & se souuenir de ce qu'on leur auoit enseigné: Pour moy, disoit Denis Iariet pour lors Catechumene, i'ay veu souuent par experience que ie n'aduançois & ne gagnois rien pour chasser les Dimanches, mais si apres auoir chommé ce iour-là, ie me mettois le lendemain en deuoir de chasser ie ne manquois d'y trouuer du bon-heur, aussi ne feray-je iamais rien qui y contreuienne. Il y a de la consolation à voir le soucy que ces bonnes gens ont d'obseruer les Festes & les Dimanches, ils n'auoient pas eu le loisir de mettre tout leur petit mesnage en ordre, & leurs prouisions en estat & hors de danger de se gaster, si n'osoient-ils pourtant y touche. sans auoir au prealable sceu de nous si cela estoit permis: de mesme pour les Vendredis & iours de ieusnes, ie les ay souuent veu beaucoup patir plutost que de rien faire contre l'abstinence de ces iours-là.

Mais quoy nous sommes hommes & les plus fermes ne sont point assurez de demeurer debout. Ce Ioseph dont nous parlons ayant trouué moyen d'auoir quelque baril de vin se laissa emporter à la boisson, & en suite dans vn desordre & vne faute scandaleuse. C'est le mal-heur que nous déplorons icy il y a long-temps, & la liberté de cette pernicieuse traitte ruine tout comme nous auons souuent escrit à V. Reuerence, ils seroient, disent-ils, eux-mesmes desia tous Chrestiens, n'estoit la boisson qu'on leur traitte. Ce pauure homme estant reuenu à soy, fut si confus qu'il n'osoit paroistre, mais comme sa faute estoit publique, il falloit aussi faire vne satisfaction publique, qu'il accepta volontiers, vn Dimanche matin en la Chappelle en presence de tous, tant François que Sauuages auec de grands signes de douleur. Dieu luy veille continuer ses graces, & fortifier le courage.

Pour le reste de nos Sauuages, ils sont pleins de bonne volonté & de disposition. Plusieurs d'entr'eux, quoy qu'infidelles sont soigneux de procurer le Baptesme à leur malades, nous aduertissent volontiers si tost qu'ils voyent quelqu'vn en danger

& nous prient de les aller baptiſer, les plus apparents font gloire d'appeller & faire venir les autres aux prieres : les aſſemblent, les haſtent & les preſſent, quoy qu'ils n'ayent pour la pluſpart beſoin d'eſperon. Noſtre Chappelle eſt ſouuent trop petite pour les tenir tous, il faut faire les prieres à diuerſes fois, & monſtrent bien par leur ferueur & modeſtie qu'ils les gouſtent. En effect, depuis que nous auons mis leurs prieres en chant, ils prennent vn ſingulier plaiſir d'y aſſiſter, & ſe piquent de bien chanter, auſſi y en a-il qui ont de tres-belles voix, & ceux qui ont veu & demeuré à Kebec, ne trouuent point nos Sauuages moins loüables que les Montagnets. Deux perſonnes de conſideration parmy eux, vinrent vn iour que toutes les prieres eſtoient acheuées demandans qu'on les fiſt prier Dieu: Et où eſtiez-vous, leur dit-on, quand on a fait les prieres? Pourquoy ne vous y eſtes-vous trouué, nous n'en ſçauions rien, dirent-ils, nous eſtions vn peu eſloignez & n'en auons rien oüy, faites-nous prier Dieu. nous ſommes triſtes d'auoir manqué à ce deuoir, il les fallut contenter, & apres auoir ſatisfait à leur deuotion, ils teſmoignerent d'effect & de paroles qu'ils

estoient contens, mais ce qui est rauissant, c'est de voir aux Catechismes qu'on leur fait, le soin & la peine que les parens prennent de rẽdre attentifs leurs enfans & leur inculquer ce qu'on leur enseigne, & aux grands par ce moyen, ils prendront deuant eux leurs enfans qu'ils cherissent tendrement, leur feront faire le Signe de la Croix, leur repeteront ce que le Reuerend Pere dit, l'emplifieront vn peu & l'expliqueront en d'autres termes, les exhorteront à bien retenir, & n'oublieront pas de leur ietter l'horreur du peché dans l'ame. Vne troupe de Sauuages & des principaux de l'Acadie, conduite par vn braue Capitaine nommé Herout passa par icy, s'en allant en guerre au Printemps, ils assisterent aux prieres & exhortations qu'on faisoit en leur langue dans la Chappelle de cette habitation, & tous rauis d'entendre des choses si belles & si nouuelles: Helas, disoient-ils, il y a tant de temps que nous hantons les habitations Françoises qui sont en nos costez, & iamais on ne nous a enseigné de la façon, nous ne sçauons que c'est de prier au moins en nostre langue, on n'instruit point nos enfans comme vous faites par deça. Quoy que s'en soit, ils s'en sont re-

tournez dans de bõs sentimẽs, & peut-estre que cette semẽce Diuine portera son fruict en son temps. Au retour de leur guerre vne partie passa par nostre Maison de Nepegigoüit, où ils se monstrerent aussi assidus & zelez pour les prieres qu'ils auoient fait à Miscou, ils venoient se conjoüir auec nos Sauuages des beaux exploicts de guerre qu'ils auoient fait à Chichedek, Pays des Bersiamites, où ils auoient tué sept Sauuages & emmené treize ou quatorze prisonniers la pluspart enfans. Ceux de cette Baye-cy, qui auoient pris le deuant dans le mesme dessein de leur guerre, se monstrerent bien plus reseruez & n'oserent iamais offenser quelques Canots qu'ils rencontrerent de ces quartiers-là sur l'opinion qu'ils cõceuent à leur parole qu'ils prioiẽt Dieu. Mais ces autres moins affectionnez à la priere & moins instruits, ne se mirent point en peine sur cela, ils se iettent sur la premiere proye qui leur tombe entre les mains, & s'en reuiennent victorieux, & desireux d'appaiser par ces massacres l'ennuy & la tristesse de tout le Pays affligé de la mort de quantité de personnes decedées depuis quelques années. Ils iettent d'abord les cheuelures des pauures massacrez à ter-

re, & eſpandent en meſme temps la ioye par toutes les cabanes. Ce fut à qui d'entre les femmes ſe ſaiſiroit la premiere de ces Trophées, chanteroit & danſeroit le mieux, il n'y auoit ny pluye ny vent qui les empeſchaſt depuis le matin iuſques au ſoir. C'eſt choſe eſtrange comme l'aſſiduité & continuation de ces danſes & chanſons pendant pluſieurs iours ne les laſſoit ou ennuyoit point ; mais vne fauſſe alarme, & le bruit que l'ennemy auoit paru, interrompit cette ioye, & les ietta dans les craintes & apprehenſions des mains des Hiroquois, & les fiſt penſer à la fuite : ils ſe retirerent tous à Miskou, où ils continuerent encore long-temps leurs funeſtes chanſons à la cadence de ces cheuelures.

Voila pour ce qui eſt de nos Sauuages : pour les François, Voſtre Reuerence ſçait bien que nous nous employons pour les hyuernans en cette habitation, & pour pluſieurs nauires peſcheurs qui viennent tous les ans & demeurent tout l'Eſté à ces Coſtes, & ie puis dire à la gloire de Dieu, que cette Miſſion ne ſert pas moins pour le ſpirituel à ceux-cy, qu'à ceux-là & aux Sauuages du Pays. Les Predications & Catechiſmes, la frequence des

Confessions & Communions, les differens & les querelles vuidez & appaisez ; mesme entre les principaux qui en estoient venus iusques à vn appel, monstrent assez l'importance de ces excursions dans lesquelles les Sauuages ont encore part : Car comme ils sont volontiers auprés des nauires, nous ne pouuons assister les vns que nous n'ayons encore moyen d'ayder les autres. Mais la boisson qui s'y traite & debite impunément est le fleau de ce quartier : Quand est-ce que le Ciel y mettra remede, puis qu'en vain nous l'attendons de la terre, ce sera par les prieres de V. Reuerence, ausquelles ie me recommande instamment.

Lettre du P. Hieroſme Lalemant, eſcrite des Hurons au R.P. Prouincial de la Compagnie de IESVS.

MON Reuerend Pere,

Ie fus priué l'an paſſé d'vne ſinguliere conſolation, les lettres que V.R. m'eſcriuoit eſtant tombées entre les mains des Hiroquois nos ennemis. I'appris toutefois ſur la fin de l'Eſté, les ordres qu'elle auoit enuoyé: en ſuite deſquels i'ay laiſſé le ſoin de cette Miſſion des Hurons au P. Paul Ragueneau, & me ſuis diſpoſé au depart de ces contrées plus hautes, pour deſcendre à Kebec.

Dans l'incertitude de ce qui me peut arriuer en chemin, i'ay penſé à propos d'eſcrire la preſente auant mon depart, & la laiſſer icy pour eſtre enuoyée apres moy, afin qu'en tout cas V. R. puiſſe auoir mes dernieres penſées, & les ſentimens que i'ay touchant la conuerſion de ces Pays, apres y auoir demeuré quaſi ſept ans, teſmoin des trauaux des Peres de noſtre Compa-

gnie ; veu les fruicts que le Ciel en a recueilly, & les esperances que i'y laisse pour l'aduenir, si Dieu continuë ses benedictions sur ces Peuples, comme il a commencé.

Lors que i'arriuay icy dans les Hurons, les maladies contagieuses, qui auoient precedé, auoient donné de l'exercice au zele de nos Peres, & les auoient obligé de baptizer quelques Sauuages dans l'extremité de leur mal. Mais vn grand nombre ayans pris leur party dans le Ciel, mourans heureusement dans l'innocence du Baptesme ; La vie fut mal-heureuse aux autres, qui abandonnerent & la Foy, & le nom de Chrestien, quasi en mesme temps qu'ils recouurerent la santé: excepté vne ou deux familles, qui à peine ozoient leuer la teste, au milieu d'vne terre infidelle depuis tant de milliers d'années. Mais neantmoins ce fut vn grain, qui depuis a multiplié au centuple. Et nonobstant mille persecutions éleuées contre nous ; quoy que l'Enfer & ses Demons ayent excité toute leur rage, la Foy a depuis esté touſiours croissant, & en saincteté, & en nombre : elle a paru auec éclat, & fait gloire de se voir esprouuée par tout ce qui est comme plus redou-

table en ce monde, au moins à ceux qui n'ayans point ce courage indomptable, que donne la vraye Foy, craignent moins Dieu que les miseres. Ie veux dire que toutes sortes de mal-heurs sont venus à la foulle sur cette pauure Eglise, pour l'estouffer en son berceau.

Les maladies se sont suiuies les vnes apres les autres, & il sembloit qu'elles en vouluſſent plus aux Chrestiens qu'aux Infidelles, dépeuplant plus cruellement leurs familles, & pardonnant le plus souuent à ceux qui auoient refusé le Bapteſme ; en meſme temps que dans vne meſme cabane, & dans vn meſme lict, la mort nous rauiſſoit les autres qui auoient embraſſé la Foy. Quoy qu'en effet par cette voye Dieu accreût dans le Ciel le nombre de ſes Eleus, pour leſquels ſeuls il a voulu que ſon ſainct Nom ſoit annoncé à ces Peuples barbares ; toutefois ce n'eſtoient pas ce ſemble des diſpoſitions ſouhaitables pour rendre noſtre Foy plus aymable, & augmenter le nombre de cette Egliſe militante ; c'eſtoit pluſtoſt pour en donner de l'auerſion & de l'horreur autant qu'on en a de la mort.

Les Famines ont eu leur tour ; & on a

creû qu'ayant changé de Maistre, & que mettant ses confiances plustost en Dieu qu'aux Demons de l'Enfer, la Foy auoit attiré ces mal-heurs apres soy; & que celuy qu'elle adoroit, estoit ou impuissant à nous faire du bien, ou qu'il manquoit d'amour pour ceux qui vouloient en auoir pour luy.

Les guerres ont esté plus impitoyables; & quoy qu'elles ayent esté rauageant dans leur fureur plus cruellement ce Pays, sans pardonner à aucun sexe, à aucun aage ny à aucune condition de personnes; toutefois nous pouuons dire en verité, qu'il semble que Dieu ait voulu moissonner la fleur de nos Eglises par ce glaiue tranchant. Dans le cœur du Pays, & aux portes des bourgs ou la Foy estoit le plus dedans son regne, les Hiroquois sont venus de cent lieuës y massacrer ceux qui en estoient le soustien, & qui par l'exemple & la saincteté de leur vie, par l'ardeur de leur zele, & l'efficace des paroles enflammées que le S. Esprit animoit en leur bouche, auoient desia les qualitez d'Apostres de leur patrie, y preschans plus puissamment que nous, les grandeurs de celuy qui des barbares en fait des Saincts.

C'eſtoient des pertes bien ſenſibles à vne Egliſe qui ne faiſoit que de naiſtre : mais celles qui ont ſuiuy, depuis nos dernieres Relations, ont paru plus funeſtes, non ſeulement pour l'aduancement de la Foy, mais pour tous ces Pays, qui vont s'affoibliſſant de iour en iour, & tirent ce ſemble à leur ruine, ſi quelque bras plus puiſſant que les noſtres, ou quelque coup du Ciel n'arreſte l'inſolence & la proſperité de leurs Ennemis.

Nos Chreſtiens, il y eût vn an l'Eſté paſſé, auoient fait vne bande d'enuiron cent hommes choiſis, ſe ioignans à quelques guerriers Infidelles, pour aller dreſſer des embuſches ſur les frontieres du Pays ennemy : ils furent rencontrez par ſept ou huit cens Hiroquois, & apres le combat d'vne ſoirée, & d'vne nuit entiere, demeurerent tous ſur la place, ou pris captifs, ſans qu'aucun ſe pût eſchapper.

Vn mal-heur en attire vn autre, la meſme année deux bandes de Hurons tomberent entre les mains d'autres Hiroquois plus voiſins de Kebec, qui les attendent au paſſage ſur la Riuiere qu'ils deſcendent pour aller trouuer les François, & traiter auec eux leurs Caſtors & leur pelleterie.

Et l'an passé, trois autres flottes, la plus-part des Chrestiens, trouuerent aussi sur le mesme chemin ou la mort, ou la captiuité: les vns dés leur despart des Trois-riuiéres, les autres vn peu au dessous de Ville-Marie, les derniers enuiron soixante lieuës plus haut; car le peril continuë cent lieuës de chemin, n'y ayant pas vn seul moment où on puisse estre en asseurance d'vn ennemy caché dedans des joncs qui bordent la riuiere, ou dans l'espaisseur des forests qui les couurent à vostre veuë, lors qu'ils vous voyent venir de quatre, cinq ou six lieuës, ayans tous le loisir de se disposer au combat, s'ils vous voyent les plus foibles; ou de songer à leur retraite, ou demeurer cachez dans leurs embusches, s'ils vous croyent les plus forts.

Vne seule bande ayant trauersé ces dangers, retourna icy à bon port, & nous rendit le Pere Iean de Brebeuf, dont l'absence de trois ans, nous auoit esté bien sensible; & les Peres Leonard Gareau, & Noël Chabanel, venus de nouueau à nostre secours, dont l'arriuée nous consola extremement dans les regrets de la perte que fraischement nous auions faite du Pere Bressany tombé entre les mains des Hiro-

quois. Cette bande fut escortée du secours que Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur nous enuoya tres-heureusement, non seulement pour la conseruation de ces pauures Hurons, qui couroient vn grand risque de tomber pareillement dans les embusches des ennemis; Mais plus encore pour affermir ce Pays qui estoit menacé de voir en Hyuer vne armée d'Hiroquois venir rauager leurs bourgades, & traisnant apres soy vne desolation generale mettre tout à feu & à sang: mais la venuë de ce secours leur a fait changer de dessein. Que si cette mesme escorte de Soldats François, qui est sur le point de s'en retourner, pour accompagner les Hurons qui descendront la riuiere, arriuẽt auec autant de bon-heur à Kebec, qu'ils monterent icy l'an passé: le Ciel aura beny entierement tous les dessleins de Monsieur nostre Gouuerneur. Quoy qu'il en soit, ie prie Dieu de conseruer touſiours à la Nouuelle France vne personne qui nous doit estre si precieuse, car ie ne croy point depuis neuf ans qu'il en a le Gouuernement, qu'on eust peu agir auec vn plus grand zele qu'il en a fait paroistre, vne prudence plus dégagée des propres interests, vne

force d'esprit, & vn courage plus veritablement Chrestien, dans les difficultez quasi insurmontables qui se sont rencontrées, & qui eussent abattu vn cœur moins ferme que le sien.

Mais pour reprendre mon discours, & dire à vostre Reuerence les sentimens que i'ay, touchant la conuersion de ce pays; ie luy confesseray ingenuëment, que s'il falloit iuger de l'establissement de la Foy en ces contrées, selon les veuës de la prudence humaine, à peine croirois-je qu'il y eust lieu au monde plus difficile à sousmettre aux Loix de IESVS-CHRIST. Non seulement à cause qu'ils n'ont aucun vsage de lettres, aucuns monumens de l'Histoire, & aucune idée d'vne Diuinité qui ayt creé le monde, & ayt soin de son gouuernement: mais plus encore par ce que ie ne croy pas qu'il y ayt peuples sur la terre, plus libres que ceux-cy, & moins capables de voir leurs volontez contraintes à quelque puissance que ce soit: en sorte que les Peres n'ont icy aucun pouuoir sur leurs enfans, les Capitaines sur leurs sujets & les Loix du pays sur les vns & les autres, qu'autant qu'il plaist à vn chacun de s'y sousmettre; n'y ayant aucun chastiment dont

on puniſſe les coulpables, & aucun criminel qui ne ſoit aſſeuré que ſa vie & ſes biens ne ſeront en aucun danger, fut-il conuaincu de trois & quatre meurtres, d'auoir receu penſion des ennemis pour trahir ſa patrie, ou de ſon propre mouuement d'auoir rompu la paix qu'on auroit arreſtée par vn conſentement general de tout le pays: Ce ſont crimes que i'ay veu commettre, & dont ie vois les autheurs en tirer leur gloire, ſe vantans que les guerres qu'ils ont ſuſcitées rendront leur nom immortel: Ce n'eſt pas qu'il n'y ayt des Loix & des punitions proportionnées aux crimes, mais ce ne ſont pas les coupables qui en portent la peine, c'eſt au public à ſatisfaire pour les fautes des particuliers: en ſorte que ſi vn Huron auoit tué vn Algonquin, ou quelqu'autre Huron, tout le pays s'aſſemble, on conuient du nombre de preſens qu'il faut faire à la Nation, ou aux parens de celuy qui a eſté tué, afin d'arreſter la vangeance qu'ils en pourroient prendre. Les Capitaines exhortent leurs ſujets à fournir ce qui eſt neceſſaire; pas vn n'y eſt contraint, mais ceux qui ſont de bonne volonté apportent publiquement ce qu'ils veulent y contribuer, & ce ſemble à l'enuy

l'vn

l'vn de l'autre, selon qu'ils sont plus ou moins riches, & que le desir de la gloire & de paroistre affectionnez au bien public les inuite en semblables occasions. Or quoy que cette forme de iustice contienne tous ces peuples, & empesche ce semble plus efficacement les desordres, que ne fait en France la punition personnelle des criminels; c'est toutefois vn procedé qui n'est remply que de douceur, & qui laisse les particuliers dans cét esprit de liberté, de ne se voir iamais soumis à Loix aucunes, & ne suiure aucuns mouuemens sinon celuy de leur volonté, ce qui sans doute est vne disposition toute contraire à l'esprit de la Foy, qui doit soumettre non seulement nos volontez, mais nostre esprit, nos iugemens, & tous les sentimens de l'homme à vne puissance inconnuë, à nos sens, à vne Loy qui n'a rien de la terre, & qui en tout est opposée aux loix & sentimens de la nature corrompuë.

Adjoustez à cela que les loix du Pays, qui leur paroissent les plus iustes, combattent en mille choses la pureté du Christianisme: principalement en ce qui est des mariages, dont la dissolution, & en suite la liberté de songer à vn autre party, est

icy plus frequente & plus libre qu'il n'eſt en France à vn maiſtre de prendre vn autre ſeruiteur, celuy qu'il a ne luy aggreant pas: en ſorte qu'à vray dire, en leurs mariages les plus fermes, & qu'ils eſtiment les plus conformes à la raiſon, la foy qu'ils ſe donnent n'a rien de plus qu'vne promeſſe conditionelle de demeurer enſemble, tandis qu'vn chacun continuera à rendre les ſeruices qu'ils attendent mutuellement les vns des autres, & n'offenſera point l'amitié qu'ils ſe doiuent, cela manquant on iuge le diuorce eſtre raiſonnable du coſté de celuy qui ſe voit offenſé, quoy qu'on blaſme l'autre party qui y a donné occaſion.

Mais la plus grande oppoſition que nous voyons en ces Pays à l'eſprit de la Foy, eſt en ce que leurs remedes contre les maladies, leurs plus grandes recreations lors qu'ils ſont en ſanté, leurs peſches, leurs chaſſes & leur trafic, la proſperité de leurs champs, de leurs guerres, & de leurs conſeils, tout eſt quaſi remply de ceremonies diaboliques. De ſorte que la ſuperſtition ayant corrõpu quaſi toutes les actions de la vie, il ſemble que pour eſtre Chreſtien, il faut ſe priuer non ſeulement des

passe-temps, qui d'ailleurs sont tout à fait dans l'innocence, & des douceurs les plus aymables de la vie; mais des choses les plus necessaires, & en vn mot mourir au monde, en mesme temps qu'on veut prendre la vie de Chrestien.

Non pas qu'ayant examiné leurs superstitions de plus prés, nous voyons que le Diable se mesle & leur preste aucun secours qui surpasse l'operation de la nature; mais toutefois ils ont recours à luy, ils croyent qu'il leur parle en songe, ils l'inuoquent à leur ayde, ils luy font des presens & sacrifices, tantost pour l'appaiser, tantost pour se le rendre fauorable, ils luy referent leur santé, leurs guerisons, & tout le bon-heur de leur vie: en cela d'autant plus miserables qu'ils se font esclaues du Diable sans rien gagner à son seruice, non pas mesme en ce monde, dont il est appellé le Prince, & semble auoir quelque pouuoir.

Si de moindres difficultez ont donné de la peine à conuertir des Peuples policez; & s'il a fallu des siecles entiers pour y planter la Foy, quoy que Dieu assistast pour lors ceux qui annonçoient sa parole d'vne infinité de miracles, du don des guerisons,

du don des langues, des propheties, & de tout ce qui est capable d'estonner la nature, & faire reconnoistre aux plus impies le pouuoir & la majesté de celuy dont on publioit la grandeur. Que doit-on attendre de ces peuples barbares, n'ayant pas plû à Dieu nous benir de la frequence des miracles, & leur rendre la Foy plus aymable par les douceurs qu'elle feroit pleuuoir du Ciel dés cette vie, sur ceux qui se sousmettroient à ses Loix; mais mesme n'ayans pas icy ces aydes temporels des secours, des bien-faits & des dons, dont aux autres contrées du Monde on s'est seruy auprés des Sauuages, pour procurer leur conuersion. En fin ne pouuans pas auoir icy la force en main, & le soustien de ce glaiue tranchant qui sert sainctement à l'Eglise, pour authoriser ses Arrests, soustenir la Iustice, & reprimer l'insolence de ceux qui foulent aux pieds la saincteté de ses Mysteres.

La Foy n'estant pas naturelle à ces peuples, comme il semble qu'elle soit en France, où on la succe auec le laict, ce n'est quasi rien fait, d'auoir fait homme vn Chrestien. Il faut plus de combats, plus de peines & plus de sueurs, pour le conseruer &

retenir dedans l'Eglise, que pour l'auoir gagné à Dieu. Les tentations leur font connoistre leur foiblesse; leur esprit n'est pas tousiours dans la ferueur; le Ciel n'arreste pas tousiours leur veuë, la terre n'a pas perdu tous ses attraits pour eux, il est aisé dans la suite de plusieurs années qu'ils tõbent dans leur foiblesse: la grace est passagere, la nature demeure tousiours, en vn mot, ie veux dire que la perseuerance dans l'exercice de la Foy, n'est pas icy moins difficile, qu'il est en France à la pluspart de conseruer leur innocence du Baptesme, & ne point perdre par le peché la grace, qui nous rend agreables à Dieu.

Adjoustez à cela les fureurs d'vn ennemy Hiroquois, qui va nous fermant le passage, qui nous rauit les necessitez de la vie, & les secours qu'on nous peut enuoyer en vn pays abandonné: qui tuë & qui massacre ceux qui viennent à nostre ayde, qui chaque année va croissant en son insolence, qui va dépeuplant ce pays, & qui fait prendre à nos Hurons, les desseins d'abandonner leur commerce auec les François, voyans qu'il leur couste si cher, & aymans mieux se passer des marchandises de l'Europe, que de s'exposer chaque année, non

pas à vne mort, qui ſeule ſeroit tolerable, mais à des feux & à des flammes, dont on a mille fois plus d'horreur.

Or en ſuitte que pouuons-nous attendre au milieu d'vne nation barbare, où nous n'aurons plus les ſecours de la vie, où on n'oſera plus nous enuoyer le renfort d'ouuriers qui ſeroient icy neceſſaires pour y auancer les affaires de Dieu; où tous ceux qui y reſteront, ſeront abandonnez à la rage d'vn peuple deſeſperé, & qui ne ſera plus retenu de nous maſſacrer tous, par la crainte de perdre leur commerce auec les François, qu'ils verront leur eſtre impoſſible, & eſtre pour eux entierement ruiné. Ou alors les Chreſtiens qui compoſent cette Egliſe naiſſante, ſe verront ſans Paſteurs, ſans Sacremens, ſans Sacrifice, & hors des moyens de recourre à ceux, qui ſeuls ſont leur refuge en leurs deſolations, leur appuy dedans leur foibleſſe, le nœud ſacré qui les lie auec Dieu, & le renfort qu'ils ont contre les puiſſances d'Enfer.

Sans doute ce ſont là des craintes raiſonnables, des difficultez capables d'arreſter les eſprits, des obſtacles inſurmontables à nos foibleſſes, & des mal-heurs ce ſemble ineuitables, ſi la France ne fait des

efforts extraordinaires pour renuerser cét ennemy qui va ruinant d'vn mesme coup, & ces Peuples & la Foy qu'on leur presche. Et à dire vray, tant de mal-heurs suruenus l'vn sur l'autre, & des oppositions si puissantes aux desseins qui nous amenent icy, nous auroient fait perdre courage, si nous ne leuions les yeux plus haut, & si le Ciel n'estoit l'appuy de nos confiances. Mais quand nous pensons que ce sont les affaires de Dieu plus que les nostres, que la Foy n'a esté fondée en aucun lieu du Monde qu'au milieu des tempestes, que touſiours Dieu s'est pleu de faire paroistre son pouuoir où il y auoit moins de l'humain, que sa main n'est pas racourcie, quand nous pensons que le Sang de IESVS-CHRIST n'a pas esté moins respandu pour ces peuples que pour le reste de la terre, & que les fruicts de son amour ne sont pas épuisez sur ceux qui l'ont desia reconnu pour leur Sauueur, qu'il doit estre adoré de tous les peuples de la terre, & loüé d'autant de langues qu'il y en a dans l'Vniuers. Quand nous voyons des Peuples qui nous enuironnent de toutes parts, & vn monde quasi entier ou son sainct Nom n'a esté iamais adoré,

& ou toutefois il faut que l'Euangile ait penetré auant la fin des siecles, puisque Dieu y a engagé sa parole. Quand nous voyons de nos yeux ce qu'il y a desia commencé, & que luy seul y a trauaillé plus que nous, qu'il y fait tous les iours des miracles plus grands que ne seroit la creation d'vn Monde tout nouueau, changeant des cœurs de Barbare en des cœurs de Chrestiens. Enfin quand nous pensons que Dieu ne laisse iamais son ouurage imparfait, qu'il y va de sa gloire & non pas de la nostre : alors nous ne iugeons rien impossible, nous esperons contre toute esperance, nos confiances sont aussi fortes que iamais, & des gages de son amour par le passé dessus ces peuples, & de ce qu'il y fait maintenant, nous prenons asseurance qu'il ne leur manquera pas à l'aduenir.

Car nonobstant tous ces rauages, de pestes, de famines, & de guerres, quelque opposition qu'ayent ces peuples en leur naturel, en leurs loix & en leurs coustumes à la saincteté de la Foy, quelque Empire qu'y ayent les Demons, nous n'auons pas laissé chaque année d'en baptiser bon nombre, & encore cette derniere année plus de cent septante, & quoy que Dieu ait dis-

posé de la pluſpart, dont pluſieurs ſont dans le Ciel, comme nous auons tout ſujet de croire. Nous auons toutesfois la conſolation de voir au milieu de cette barbarie ſept petites Egliſes, où la main de Dieu a trauaillé bien plus que nous, où l'Eſprit de la Foy y regne, & ne trouue rien de barbare, dans les cœurs qu'il veut s'aſſujettir, où l'Innocence ſe conſerue au milieu de l'impureté. Ce qui nous fait dire, ſans qu'il nous en reſte aucun doute, *Digitus Dei eſt hic.* Or ſi Dieu eſt pour nous, pourrions nous bien craindre au milieu de nos entrepiſes, ſans nous expoſer aux reproches que fiſt le Sauueur du monde à S. Pierre: *Modicæ fidei quare dubitaſti?*

Mais ie crains qu'on ne craigne par trop pour nous, & i'ay peur que les deffiances de ceux qui ſont éloignez des combats, n'arreſtent le cours des victoires qu'emporte icy la Foy ſur l'impieté. Ie veux dire que les doutes, qu'on pourroit auoir dans la France de la conuerſion de ces peuples, ne ſoit vn des plus grands empeſchemens qu'on y pût apporter, & que Dieu ne retire ſes faueurs de deſſus ces pays infidelles, à cauſe qu'au milieu des tempeſtes, on auroit retiré ſes confiances en luy. Car en

effet il eſt aiſé de deſeſperer de la conuerſion de ces peuples, meſme dans ce ſeul preiugé qu'eſtans barbares, à peine d'aucuns peuuent croire qu'ils ſoient hommes, & qu'on puiſſe en faire des Chreſtiens. Mais on a tort d'en iuger de la ſorte, car ie puis dire en verité que pour l'Eſprit ils n'ont rien de moins que les Europeans, & demeurant dedans la France, ie n'euſſe iamais creu, que ſans inſtruction la nature euſt pû fournir vne eloquence plus prompte & plus vigoureuſe, que i'en ay admiré en pluſieurs Hurons; ny de plus clairvoyant dans les affaires, & vne conduite plus ſage dans les choſes qui ſont de leur vſage. Pourquoy donc ſeroient-ils incapables des connoiſſances d'vn vray Dieu?

Leurs couſtumes en mille choſes ſont en effet barbares; mais apres tout, dans les choſes qui parmy eux ſont cenſées au nombre des mauuaiſes, & condamnées par le public, nous y voyons ſans comparaiſon beaucoup moins de deſordre qu'il n'y a dedans la France, quoy qu'icy la ſeule honte d'auoir commis le crime ſoit la peine du criminel. Quelle ſeroit donc leur innocence, ſi la Foy regnoit parmy eux?

Maintenant nous auons plus grande

connoissance que iamais de leur langue, de leurs coustumes, & des moyens qu'il faut tenir pour entrer dans leur esprit, dedans leur cœur, & les gagnant à nous, les gagner pour le Ciel. Nous trouuons beaucoup de facilité à leur expliquer les veritez de nostre Foy, qui du commencement nous sembloient les plus ineffables, à cause de la pauureté de leur langue en ces matieres, & de l'ignorance dans laquelle ils ont touſiours vescu, des choses qui surpassent la portée de la veuë & des sens. Ils ne peuuẽt plus nous respondre, qu'en effet la Loy de IESVS-CHRIST, que nous preschons est saincte, mais qu'elle leur est impossible, ayant veu leurs compatriotes nays dans la barbarie aussi bien qu'eux, éleuez dedans leurs coustumes, nourris dedans leurs vices, & abysmez autant qu'ils sont dedans l'impieté qui inonde tous ces païs, se retirer de ce naufrage, despoüiller la nature, se reuestir des Vertus les plus saincts du Christianisme, & n'auoir plus que de l'horreur pour les plaisirs du monde, ny de l'amour que pour le Ciel. Ils sont contrains de confesser que Dieu est le maistre des cœurs, & qu'il a plus de bonté que ne sont grãdes nos malices, lors qu'ils voyent

tous les iours que ceux qu'y ont eu plus d'auerſion de nos Myſteres, ſont des premiers à ſe rendre à la verité, que la Foy leur ouure l'Eſprit, & que Dieu ayant pris poſſeſſion de leur ame ils ſont plus fortement touchez du bien, qu'ils n'auoient d'attraits pour le mal.

La conſtance & longanimité de nos Peres en vne vie ſi penible, dans vn employ dont la nature & tous les ſens ne peuuent auoir que de l'horreur, en vne affaire qui n'eſt pas noſtre, ou au moins dont nos Sauuages voyent bien que nous ne retirons aucun profit, vn courage ſi inuincible dans des oppoſitions ſi puiſſantes aux deſſeins qui nous amenent icy; leur ſeruent maintenant d'vn tres-puiſſant motif, qui leur rend plus croyables & plus adorables les veritez de noſtre Foy. En vn mot, ils aduoüent qu'il faut ſans doute que les plaiſirs du Ciel ſurpaſſent tous ceux de la terre, puiſque la ſeule eſperance d'y paruenir, fait mépriſer à ceux qui viuent en cette Foy, tout ce qu'il y a de plus doux en la vie, & leur adoucit les amertumes & de la vie & de la mort.

N'auons-nous pas raiſon apres cela de releuer nos confiances plus que iamais? &

de croire que cette main toute-puissante, qui d'vn rien a produit ces commencemens, continuera dans son ouurage, que le S. Esprit benira cette heureuse semence, & qu'ayant mis luy-mesme des dispositions si aduantageuses à ce qu'on peut esperer de plus, il la rendra feconde, pour faire d'vne terre infertile, & d'vn monde infidelle, vne terre de saincteté, & vn monde Chrestien.

Si nous n'auions que les Hurons à conuertir, encore pourroit-on peut-estre penser, que dix & vingt mille ames ne sont pas vne conqueste si considerable qu'il faille s'exposer à tant de hazards, & essuyer tant de perils pour les gagner à Dieu. Mais nous ne sommes qu'à l'entrée d'vne terre, qui du costé de l'Occident iusques à la Chine, est remplie de Nations plus nombreuses que les Hurons: vers le Midy nous voyons d'autres Peuples innombrables où on ne peut auoir accez que par cette porte où nous sommes. Puis donc que Dieu nous a appellé les premiers pour luy cultiuer cette vigne, n'est-ce pas à nous à luy estre fidelle, auec cette patience qu'il recommande à ses Apostres: *Fructum afferet in patientia*, attendant que luy mesme en

recueille les fruicts, aux temps & aux moments qu'il luy plaira. Si nous n'auons cette consolation en ce siecle, ce nous sera vne assez grande recompense d'y auoir employé nos efforts, & quoy qu'il en arriue, au moins nous mourrons volontiers dans la pensée que ces paroles de Nostre Seigneur s'accompliront en nous : *Alius est qui seminat, & alius qui metit ;* que d'autres entreront dans nos trauaux, qu'ils joüyront de la moisson dont nous auons ietté les premieres semences, qu'ils cueilliront les fruicts arrousez de nos sueurs & de nostre sang ; Et qu'enfin Dieu tirera sa gloire & le salut de ses Esleus, des volontez que nous auons de viure & de mourir dans ce sainct employ, où nostre vocation nous engage si heureusement, que ie puis dire en verité que Dieu a surmonté mes esperances, & qu'auant mon départ de ces Pays des Hurons, dont l'obeyssance me rappelle, ie voy de mes yeux accomply au bout de sept ans, ce que ie me fusse estimé heureux d'apprendre de bien loin à la fin d'vne longue vie, & que peut-estre i'eusse eu de la peine à me persuader, si moy-mesme ie n'en auois esté vn témoin occulaire.

Nos precedentes Relations ont pû en

donner quelque idée, & peut-estre qu'elles auront assez fait connoistre, que Dieu n'a point acception de personnes, que son Amour, ne desdaigne point les Barbares, que ces douceurs se font sentir autant à nos pauures Sauuages, qu'aux peuples les plus policez de la terre, que les graces du Ciel ne tombent pas sur les pays, à proportion qu'ils ont les richesses de la nature, & en vn mot que nos Hurons ne sont pas moins nays pour le Ciel, que ceux qui ont joüy des thresors de la Foy, mille & deux mille ans deuant xeu. Or depuis ce temps-là Dieu n'a pas retiré ses faueurs de dessus ces petites Eglises, il est tousiours leur Pere, & tousiours riche à l'endroit de ceux qui l'inuoquent.

C'est en deux lignes auoir dit ce qui seroit capable de fournir vne Relation toute entiere, si i'auois pris dessein de descendre plus en particulier, & si la briefueté d'vne lettre ne m'obligeoit de songer à finir la presente. Mais toutesfois, pour éuiter vne autre extremité, & peut-estre le blasme d'auoir esté trop court, en des choses qui font paroistre les bontez de Dieu sur ces peuples, & qui nous obligent d'en loüer ces misericordes: i'en rapporteray quelques-

vnes, mais sans autre ordre, que celuy que la memoire confuse que i'en ay me les presentera.

Vn Chrestien fraischement échappé de la captiuité, se voyant à son arriuée enuironné de ses parens, qui venoient pour le consoler, estonna toute l'assistance dans les paroles qu'il leur tinst. Mes amis, disoit-il, Dieu ne m'a pas abandoné dans ma captiuité, s'il faut souuent songer en luy dans les prosperitez, on doit sans cesse le prier au fort de nos miseres. On entend comme vne voix en soy qui nous respond, Que les mal-heurs de cette vie ne sont rien, qu'il y a vn Paradis qui nous attend, & que la mort, qui est d'autant moins éloignée de nous, que nous sommes plus auant dedans les souffrances, nous mettra bien-tost dans la possession d'vn bonheur, que nos plus cruels ennemis ne pourront nous rauir.

C'estoient là, disoit-il, les pensées qui me consoloient, au milieu des plus effroyables tourmens, que les Hiroquois me firent endurer, lors qu'ils appliquoient dessus moy les feux & les flammes ardentes. Alors ie sentois bien que Dieu m'aydoit, qu'il estoit dedans moy, & animoit mon cœur:

cœur : ie ne sçay comment cela se pouuoit faire, mais il est vray que mõ ame ressentoit des plaisirs ineffables, à mesme temps que mon corps estoit dans le plus fort de ses douleurs. Apres ces prémieres souffrances on consulta si ie serois destiné à la mort, ou si on me deuoit donner la vie : ie ne sçauois que desirer des deux, & n'osois demander à Dieu, sinon q 'il m'enuoyast ou la vie, ou la mort, selon qu 'le iugeroit pour mon salut : puisque ie n'estois qu'vn enfant, & qu'il estoit mon Pere, qui seul auoit plus de connoissar ce de mon bien, & plus d'amour pour moy, que ie n'en puis auoir moy-mesme.

Quasi en mesme temps vn autre Chrestien qui alloit à la guerre, estant interrogé comment il se comporteroit, s'il estoit pris des ennemis. Ie ne puis pas, respondit-il, me promettre rien de moy-mesme, connoissant le peu que ie puis pour le bien : mais il y a plus de six mois que ie m'interroge moy-mesme, & que ie sonde la portée de mon cœur ; & il me semble à chaque fois, que chose au monde ne seroit capable de me faire oublier du Ciel. Dieu, disoit-il, m'a rauy quasi tous mes parens, il m'a despoüillé de mes biens, i'attens main-

tenant qu'il m'esprouue en ma propre personne, & peut-estre il permettra que ie sois pris des ennemis, & que ie brûle dedans leurs feux, i'en ay peur, il est vray, mais toutesfois ie me retiens lors que ie luy fay mes prieres: Ie luy dy seulement qu'il void bien ce que mon cœur redoute dauantage, mais que ie n'ose luy demander qu'il m'en deliure, si bien qu'il me conserue dans l'Esprit de la Foy, & dans l'esperance du Paradis; me promettant qu'apres cela ny les feux, ny les flammes des Hiroquois ne me raüiront pas les desirs que i'ay de viure & de mourir Chrestien, en quelque estat que ie me voye.

Vn autre qui cét Esté fust pris des Hiroquois, & rompist ses liens deux heures auant qu'on le brûlast, se sauuant tout nud, à la fuite, à trauers les ronces & les espines, par ou les ennemis le pourſuiuirent vne iournée quasi entiere, trouue qu'ayãt éuité vn mal-heur il estoit tombé en dix autres. Il fust errãt dedans les bois, trois iours sans manger, les mousquites & nuit & iour luy ostoient le repos, le perçant de leurs eguillons depuis les pieds iusqu'à la teste; tout son corps n'estoit plus qu'vn vlcere; & enfin il se croyoit dans le desespoir de ſa

vie, se voyant encor éloigné plus de soixante lieuës de toute habitation, en vn pays où les Hiroquois sont tousiours à la chasse des hommes, & ou à chaque pas qu'il faisoit pour éuiter cét ennemy, il craignoit que ce ne fust celuy qui le menoit dans leurs embusches. Enfin les forces luy manquant, & ne pouuant plus auancer, il s'estoit resolu de mourir sur vne roche nuë, qu'il choisissoit pour son tombeau, lors que quelques canots Hurons l'apperçeurent heureusement, & le recueillirent des portes de la mort. Helas! disoit ce bon Chrestien, ie ne songeois pas à mes maux, ou au moins ils m'estoient supportables dans la pensée que i'éuitois vn plus grand mal; Que si la crainte d'vn feu, qui ne m'euſt brûlé qu'vne nuit, me rendoit quasi insensible à tant de miseres, pourrois-ie maintenant, disoit-il, trouuer le joug de la Foy difficile, & les peines qu'il faut suporter au seruice de Dieu peuuent-elles nous paroistre des peines, si vraymẽt nous croyõs qu'il y ait vn Enfer, & qu'il faut souffrir en ce monde pour ne pas souffrir vn iamais!

Lors que ie me trouuay dessous les feux des Hiroquois, disoit vn autre Chrestien, qui en auoit esprouué les rigueurs, cette

penſée me conſoloit, que Dieu en auoit ainſi ordonné. Mes douleurs eſtoient exceſſiues, & toutesfois ie ne pouuois aucunement me plaindre de ſa bonté, & quelque mal qu'il veüille permettre m'arriuer, ie croy d'oreſnauant que ce ne peut eſtre que par amour, depuis qu'il me l'a fait paroiſtre m'appellant à la Foy, & m'ayant ouuert ſon Paradis. Apres cela qu'on me bruſle, qu'on me tourmente, qu'on me faſſe endurer mille morts, on ne pourra m'empeſcher de l'aymer.

Dedans ce meſme ſentiment vn bon Vieillard reſpondiſt à des Infidelles qui luy reprochoient que ſa Foy luy eſtoit inutile, puiſque le Dieu qu'il adoroit ne le gueriſſoit point d'vne maladie douloureuſe, qui luy rendoit la vie, non plus vn bien dont il le deuſt remercier, mais vne charge inſupportable. Mes amis, leur reſpondiſt-il, vous condamneriez vos paroles, ſi vous leuiez les yeux au Ciel où ie taſche de tenir mon cœur attaché. Vous contez les maladies du corps au nombre des malheurs, & en effet elles ſont vn mal-heur pour vous, qui ne connoiſſez point d'autre bon-heur qu'en cette vie; mais les Chreſtiens les enuiſagent comme vn bien

lors qu'ils pensent à ce que la Foy nous enseigne, que Dieu nous recompensera dans le Ciel, selon la mesure de nos douleurs & de nos joyes, pourueu, que nous le benissions également des deux, comme en effet il en ordonne & de l'vn & de l'autre pour nostre bien, estant sans doute qu'il nous ayme dés cette vie, puis qu'il nous aymera à iamais.

La response d'vn autre Vieillard aagé de 70. ans, n'estoit pas moins dans l'Esprit de la Foy, lors qu'on luy reprochoit, que Dieu n'auoit aucunement pitié de luy dedans vne paralysie qui luy auoit osté l'vsage d'vn bras. Hé quoy, respondist-il, voudriez vous qu'il n'y eust point d'arbres secs dans les bois, & point de branches mortes dans vn arbre qui va vieillissant? pour moy ie prends plaisir à voir mes membres dessecher, & les approches de la mort, ne m'ont plus estonné depuis que i'ay la Foy, qu'vn iour ie resuscitera pour la gloire, & que ce corps mourant doit pourrir dans la terre auant qu'il deuienne immortel.

Le mesme ayant appris qu'vn sien fils vnique, qui luy restoit pour le support de sa vieillesse, estoit tombé entre les mains des ennemis, voyant tout le monde de sa

Cabane dans les pleurs, à l'abord de cette nouuelle : pour moy, dit-il, ie n'ay point de larmes pour luy, il m'auoit suiuy en la Foy, & il m'a deuancé dans le bon-heur qui nous attend apres la mort. A ce mesme moment, il vient promptement en l'Eglise à dix heures du soir, offrir à Dieu ce fils vnique, mais auec vne resignation digne d'vn cœur vrayment Chrestien. Mon Dieu, s'escria-il, que la Foy est vn don aymable, & qu'elle appaise doucement les esmotions d'vn cœur, qui met ses confiances en vos promesses; Vous me l'auiez donné auant que i'euſſe le bon-heur de vous reconnoistre pour mon Dieu, & pour mon bien-facteur : depuis que i'ay la Foy, ie vous l'ay presenté mille fois, & vous qui penetrez le fonds des cœurs, auez connu que mon offrande n'estoit point par feintise; Vous m'auez pris au mot, receuant ce qui estoit à vous, auant mesme que ie vous l'euſſe offert. Puis ie me plaindray de ce que vous auez aggrée le don que ie vous auois fait ? Soyez beny, mon Dieu, & si apres l'Enfant vous daignez receuoir le Pere, ie m'offre à vous de mesme cœur que ie vous ay offert mon fils, ayez pitié & de l'vn & de l'autre. A peine

auoit-il acheué sa priere, qu'vn nouueau Messager qui s'estoit trouué au combat, arriue hors d'haleine, & dit que ce fils, qu'on auoit creu pour mort, s'estoit échappé auec luy, les autres estant demeurez sur la place. Ce fust comme cét Ange qui retint l'épée d'Abraham, desia leuée sur l'Innocent Isaac. Mon Dieu, (s'écria ce bon Pere, continuant sa priere) si i'ay receu de vostre main les mauuaises nouuelles, n'ay-ie pas maintenant sujet de vous benir de la vie de mon fils, que vous me rendez comme vn homme ressuscité au moment que ie le pensois mort. C'est vous qui l'auez retiré du peril; mais ie vous prie que ce soit, afin que iamais il ne tombe en peché, & faites-moy la mesme grace, afin que luy & moy nous vous benissions dans le Ciel de cette faueur, & des autres que nous ne pourrons iamais reconnoistre icy bas en terre.

La Foy ne trouue point de distinction entre les sexes, & tout aage est meur pour le Ciel. Vne femme Chrestienne parlant vn iour à quelques infidelles, qu'elle exhortoit à embrasser la Foy. Helas! leur disoit-elle, quand il n'y auroit point de Paradis apres la mort, & que nostre Foy

nous trompaſt, ie voudrois croire nonobſtant, pour joüir meſme dés cette vie d'vne paix & d'vn repos d'eſprit, qui eſt inconceuable à ceux qui demeurent dans l'infidelité. I'eſtois tous les iours remplie d'inquietudes auant mon bapteſme, les maux preſens me tourmentoient, les craintes des miſeres, qui pouuoient m'arriuer, & qui peut eſtre n'arriueront iamais, ne laiſſoient pas de m'affliger auant leur temps ; La nouuelle des maux paſſez renouuelloit en moy les triſteſſes, & les larmes que i'auois deſia eſſuyées, & meſme le ſouuenir de mes anciens plaiſirs, me cauſoit des regrets, parce qu'ils n'eſtoient plus, & que ie ne pouuois les regarder ſinon comme perdus pour moy. Maintenant rien de tout cela ne m'afflige, mais plutoſt ie tire mon bien de mon mal, parce que chaſque fois que les craintes, les triſteſſes où les malheurs m'acueillent, ie penſe au bon-heur que nous promet la Foy, qui n'eſt detrempé d'aucune amertume.

Il n'y a pas long-temps, adjouſtoit-elle, que ie pleurois la mort d'vn de mes freres, & d'vn de mes enfans, ie n'euſſe iamais creu que les larmes euſſent tant de douceur, mais en meſme-temps qu'elles

découloient de mes yeux, mon cœur estoit tout consolé dans la pensée, que ceux que ie pleurois estoient dedans le Ciel, & qu'vne Eternité nous joindroit ensemble, sans que la mort nous peust separer. Mais, luy dit-on, que dirois-tu si ton mary mouroit, luy qui refuse de se faire Chrestien? Ie me consolerois, répondit-elle, dans la pensée, que c'est Dieu qui doit disposer à sa volonté de ce qui est à luy: il sçait ce qui est pour le mieux, & peut estre qu'il attend à l'heure de la mort, à luy faire vne grace dont il se rend indigne durant le cours de sa vie.

Vne ieune femme Chrestienne dans ses premieres couches n'auoit pas témoigné aucun sentiment de douleur; comme on luy demande si en effect elle n'auoit point pâty? Helas, répondit-elle, ce sont des douleurs excessiues, mais i'auois ma pensée en Dieu, & ie songeois au bon-heur de la Foy, qui m'a deliuré d'vn tourment eternel: ie luy offrois en mesme-temps l'enfant que ie mettois au monde & le priois que plutost il mourust apres auoir receu le sainct Baptesme, que de permettre qu'il tombast en vn peché mortel.

Ce n'est pas que tous nos Chrestiens

ſoient dans ces ſentimens, il y en a qui n'ont pas ce courage, d'autres tombent dans le peché, & font des cheutes aſſez funeſtes, quelques-vns perdent cœur au milieu de leur courſe; tous ne ſont pas robuſtes en l'eſprit de ſainteté. Mais ie ne ſçay en quel lieu de la terre nous trouuerons tout le monde parfaict; ſi la ſemence que IESVS-CHRIST eſtoit venu ietter luy-meſme en terre, eſt tombée tantoſt ſur les eſpines, tantoſt ſur des rochers, & en des lieux ſteriles. Et ſi vne grande partie qui eſtoit tombée en vn terroir fecond a eſté enleuée des oyſeaux, auant que d'auoir produit les fruicts qu'on en attendoit, il ne faut pas nous eſtonner que le meſme nous arriue icy; *Non erit diſcipulus ſuper Magiſtrum.* C'eſt aſſez qu'vne partie vienne à maturité, & c'eſt beaucoup qu'en quelques-vns cette ſemence fructifie au centuple. Mais ie ne puis aſſez le dire, qu'il faut en tout vne patience à l'eſpreuue, qui ne ſe rebute de rien. Tel eſt maintenant des plus foibles, qui vn iour ſera vn grand Sainct.

Ie me ſouuiens à ce propos d'vne réponce que fiſt il y a quelque temps vn bon Chreſtien à vn de nos Peres, qui le voyant

dans des sentimens d'vne perfection éminente, & s'estonnant des graces que Dieu luy faisoit, luy demanda depuis quand il estoit venu à ce poinct-là. Vous me mettez autant en peine, respondit-il, que si vous me demandiez depuis quand i'en suis venu au poinct de la grandeur que i'ay. Comme mon corps a creu depuis ma naissance, sans que ie m'en sois apperçeu; de mesme en a-il esté de ma Foy depuis mon Bapteſme. Ie ne sçay pas, adjoustoit-il, ce qu'il faut faire pour répondre à ces graces, ny mesme comment il faut prier, mais ce que ie ne puis me lasser de dire à Dieu lors que ie prie, est, que ie croy de tout mon cœur, & qu'il m'enuoye plutost la mort que le peché.

Vn Capitaine des plus considerables de tout le Pays, estant interrogé auant son Bapteſme, si vrayement il croyoit les veritez de nostre Foy. Ma parole, dit-il, peut tromper, mais ie veux que mes actions & mes déportemens vous répondent au lieu de ma langue. Atrendez que l'Hyuer soit venu, que les diables soient déchaisnez, & qu'on me sollicite au peché, c'est alors que vous & moy pourrons voir sans estre trompez, si la Foy regne dans mon

cœur. En effet ſes actions du depuis n'ont dementy ſes paroles, ſa vie a eſté ſans reproche, & touſiours on a reconnu ſa Foy dedans ſes œuures. Mille fois il s'eſt veu attaqué de médiſances & calomnies, ſes parens ſe ſont ſouſleuez contre luy ; ſes amis luy ont fait ouuertement la guerre, & en ſecret les beautez qui autrefois l'auoient vaincu ont entrepris en l'aymant de le perdre, mais touſiours il a eſté luy-meſme, & en tout armé de la Foy, il s'eſt rendu victorieux.

Peu de temps apres ſon Baptéme, voyant que ſelon le deu de ſa charge de Capitaine, on vouloit l'obliger d'aſſiſter à quelques ſuperſtitions defenduës aux Chreſtiens, il ſortit de la Compagnie, commande en ſa cabane, qu'on porte ailleurs les marques de ſon authorité, & les preſens publics dont il eſtoit chargé ; ce ne ſont pas des Royautez, & des richeſſes immenſes des Princes de l'Europe, mais c'eſt icy ce qu'il y a de plus éclatant en l'honneur, & les threſors les plus precieux du Pays. Les Infidelles s'eſtonnent de ce coup, ſon pere, ſa femme, ſes parens, luy demandent ce qu'il pretend faire ? Ie ſuis Chreſtien, répondit-il, & ſi pour éui-

ter le peché il faut encore quitter la vie, mon ame ne tient rien en mon corps. Le bourg eſt en émeute, le conſeil s'aſſemble là-deſſus: on luy depute les plus conſiderables, qui le prient de ne pas les abandonner: Ie ſuis Chreſtien, leur dit-il pour toute réponce, la Foy m'eſt plus chere que l'honneur & les biens, on paſſe & la nuict & le iour pour flechir ſon eſprit: mais il n'a point de repartie, ſinon qu'il eſt Chreſtien. Il faut donc, diſent les Anciens, ſe reſoudre à voir noſtre Païs perdu, puiſque nos premiers Capitaines ſe rangent du party de la Foy, comment empeſcherons-nous ce deſordre? Vous y penſez trop tard, leur reſpondit-il, il falloit vous oppoſer aux progrez de la Foy, auant qu'elle entraſt dans nos cœurs; Maintenant elle y regnera mal-gré vous, & pluſtoſt on nous arrachera l'ame du corps, que la crainte du feu d'Enfer, & le deſir du bon-heur qui nous attend dedans le Ciel ſortent de noſtre eſprit. Enfin pour trouuer iour en cette affaire dont les Anciens craignoient la diſſolution de leur bourg, le premier ou du moins des plus conſiderables qui ſoient dans les Hurons, & le Conſeil reſolut qu'il falloit partager cette charge, dont ce Ca-

pitaine Chreſtien vouloit opiniaſtrement ſe démettre. Que quelqu'autre prendroit d'oreſnauant le ſoin des choſes que la Foy deffend ; & qu'on le pourroit appeller le Deputé des Diables : Que le Chreſtien continueroit dans le maniement des affaires publiques, & touſiours ſeroit reconnu pour leur vray Capitaine. On le pria de l'aggréer, puis qu'ainſi le deliurant des choſes qui luy faiſoient horreur, il n'auoit plus dequoy ſe plaindre ; Oüy bien maintenant, leur dit-il, mais ſçachez vne fois pour toutes, qu'vn vray Chreſtien, n'eſtime rien plus precieux que la Foy, & que la terre luy eſt peu de choſe quand il enuiſage le Ciel.

Des hommes de la ſorte ſont ſans doute de puiſſants ſupports pour la Foy : mais il ſemble que Dieu ne veüille pas que nous mettions nos confiances en autre qu'en luy ſeul. Nos Chreſtiens eſtant allez en guerre, auoient attiré auec eux deux Capitaines Infidelles des plus belliqueux du pays, & ayant entrepris de les gagner à noſtre Foy, les inſtruiſirent ſi heureuſement l'eſpace de deux mois qu'ils furent en campagne, qu'ils ſe virent obligez de les baptiſer, ne pouuant reſiſter aux demandes

preſſantes qu'en faiſoient ces bons Catechumenes, qui, diſoient-ils, ne pouuoient plus marcher auec courage dans les terres ennemies, quand ils penſoient que chaque iour ſeroit peut-eſtre le dernier de leur vie. Que s'ils mouroient auant que leurs pechez euſſent eſté noyez dans les eaux du Bapteſme, ils ſe voyoient damnez pour vne eternité, & qu'ainſi chacun de leurs pas les conduiſoit autant à l'Enfer qu'à la mort.

Il fallut donc leur obeïr en vne demande ſi iuſte; ils ſe proſternent à genoux au riuage du lac des Hiroquois; Deux Chreſtiens qui auoient pris ſoin de leur inſtruction, les baptizent publiquement, chacun celuy qu'il auoit eu pour diſciple. Ie croy que les Anges du Ciel prenoient plaiſir à conſiderer ce ſpectacle de ſainteté, en vn lieu ou iamais ils n'auoient veu Dieu adoré: & ſans doute que les Anges tutelaires de ces deux nouueaux baptizez auoient preſſé cette action, preuoyans le moment de leur bon-heur & de leur mort. Car l'ennemy ne fut pas long-temps à paroiſtre; nos Chreſtiens firent incontinent leurs prieres publiques, pour ſe diſpoſer au combat. Ces deux bons Neophytes ſe

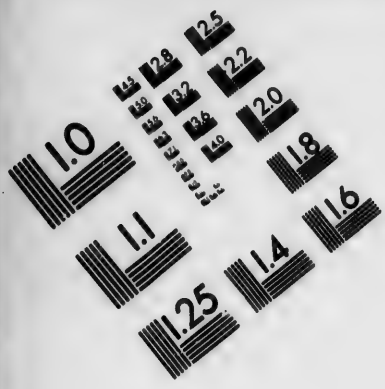
iettent à la teſte de leur armée, & ſouſtinrent long-temps l'effort de l'ennemy : enfin leur mort fut la perte de nos Hurons, & laiſſa la victoire entiere aux Hiroquois, qui eſtoient ſept contre vn. Mais quoy, ſi noſtre Egliſe a perdu en la mort de ces deux Capitaines, & de quantité de Chreſtiens, qui y demeurerent auec eux, pas vn ſeul n'ayant pris la fuite, ce nous doit eſtre aſſez que Dieu en ait tiré ſa gloire, & que le Ciel ſoit enrichy de nos deſpoüilles : *Nouit Dominus qui ſunt eius.* Dieu connoiſt ſes Eleus, & choiſit le moment qu'il faut pour leur ouurir ſon Paradis. En voicy vn exemple qui m'a fait ſouuent adorer ſes diuines conduites.

Vn ieune homme Catechumene n'ayant pû obtenir de nous le Bapteſme, à cauſe que nous ne voyons pas aſſez clair en ſa Foy, ſe reſolut d'aller en guerre auec quelques Chreſtiens. Ils font ſoir & matin les prieres publiques, le plus ancien des Chreſtiens y preſide, & les Dimanches il les exhorte à paſſer plus ſainctement ce ſacré iour, & puis qu'ils ne peuuent ioüyr du bon-heur de la confeſſion, au moins qu'ils ayent recours à Dieu, deteſtent leurs pechez, & ſe tiennent preſts pour la mort.

Ie

Ie ne sçay pas qui pressoit si fortement ce ieune Neophyte, mais il fut plus de septante iours à solliciter son Baptesme aupres du plus ancien de nos Chrestiens, auec tant de ferueur en ses poursuites, qu'enfin on luy promit, que le Dimanche il seroit baptisé. Non, disoit-il, mon ame ne respire que les eaux sacrées du Baptéme, ie deteste de tout mon cœur les pechez de ma vie passée, & i'espere que Dieu aura pitié de moy, parce qu'il a veu les desirs veritables que i'ay de viure & de mourir Chrestien. On le baptise donc, chose estrange! on n'auoit pas encor acheué les prieres, que les auant-coureurs apportent la nouuelle qu'ils ont apperçeu l'ennemy. On court incontinent aux armes, on se iette en campagne, l'ennemy prend la fuite, on le poursuit six heures entieres, ce nouueau baptisé laisse apres soy ses camarades, & aduance si puissamment qu'il se trouue engagé luy seul au milieu de trente Hiroquois, qui le perçent à coups d'épée, luy enleuent sa cheuelure, & continuent dedans leur fuitte, sans qu'on en peust atteindre aucun.

Vn des meilleurs esprits de ce Païs, & des mieux informez de la Foy, auoit six ans



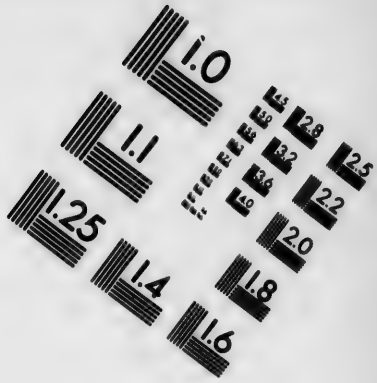
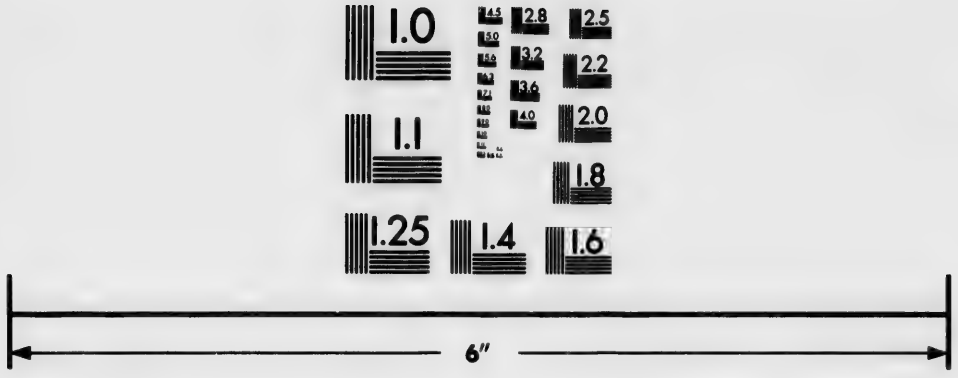
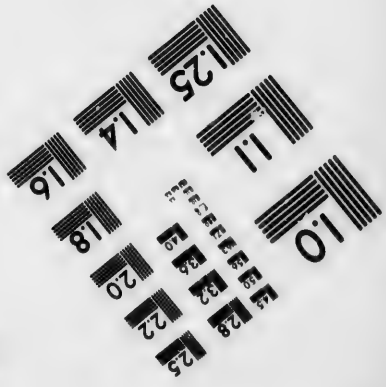


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

entiers refuſé le Bapteſme, nous auoüant qu'il voyoit bien la verité, mais qu'il ne ſentoit pas en ſoy aſſez de forces pour ſe reſoudre à quitter tout de bon le peché. Vn iour enfin il vint trouuer vn de nos Peres: maintenant, luy dit-il, ie te prie de me baptiſer, mon cœur me dit que ie porteray dans le Ciel mon innocence du Bapteſme, pourquoy donc differer plus long-temps? On le baptiſe au commencement de l'Automne, tout le long de l'Hyuer, les Chreſtiens & les Infidelles admirent en luy la force du Baptéme. Il ſe priue volontairement des feſtins, crainte de s'y voir engagé dans quelque occaſion de peché, il s'abſente des compagnies; les femmes qui auoient plus poſſedé ſon cœur n'y trouuent plus d'entrées, il n'a plus d'yeux ny de langue pour elles, le plus doux de ſes entretiens eſt en la compagnie du Pere qui l'inſtruit: l'Eſté venu il s'embarque pour deſcendre à Kebec, & pour dernier Adieu à ſa femme & à ſes enfans; Ie ne ſçay, leur dit-il, ſi ie ne vay point à la mort, mais quoy qu'il me puiſſe arriuer, ſçachez que ie mourray Chreſtien: & ſi vous me cherchez eſtant party de cette vie, & s'il vous reſte quelque amour pour

moy, leuez vos yeux au Ciel, car c'eſt là où reſpire mon ame, & où ie croy ſans aucun doute que la Foy me conduit pour vne Eternité: en effect il fit rencontre des ennemis, & ſe deffendant vaillament, il auoit deſia renuerſé vn de leurs Canots dedans l'eau, lors qu'vn coup d'arquebuze luy tranſperce la teſte de part en part, & le mit dans la iouïſſance du bon-heur qu'il auoit eſperé, puis qu'vne vie ſi innocente ne pouuoit pas eſtre ſuiuie que d'vne ſaincte mort.

Nous ſommes témoins tous les iours de mille rencontres ſemblables où nous voyons les bontez de Dieu ſur ces peuples, ſon amour ſur ces pauures barbares, & les diuines Prouidences ſur ſes Eſleus, dont pas vn ne luy ſera rauy, quelque oppoſition que l'enfer & les diables ſuſcitent contre les progrez de la Foy.

Mais c'eſt eſtre trop long pour vne ſimple lettre, & le peu que i'ay dit, eſt aſſez pour nous faire raiſonnablement eſperer que le Ciel ne retire pas ſes benedictions de deſſus cette Egliſe naiſſante, puis qu'il en prend vn ſoin ſi amoureux.

Des ſept Egliſes que nous auons icy, il y en a ſix à demeure. La premiere en no-

ſtre Maiſon de ſaincte Marie, les cinq autres dans les cinq principales bourgades des Hurons; de la Conception, de ſainct Ioſeph, de ſainct Michel, de ſainct Ignace & de ſainct Iean Baptiſte. La ſeptiéme Egliſe dite du ſainct Eſprit, eſt compoſée d'Algonquins, qui ont hyuerné cette année pluſieurs Nations enſemble, ſur le grand Lac de nos Hurons, enuiron à vingt cinq lieuës de nous. Ce qui a obligé le Pere Claude Pijart, & le Pere Leonard Gareau deſtinez à leur inſtruction, de paſſer l'Hyuer auec eux, auec des peines & des trauaux inconceuables, mais non pas ſans conſolation, lors qu'ils voyent qu'ils vont formant des Epouſes à IESVS-CHRIST dedans ces bois, ces lacs & ces riuieres.

Voila mon Reuerend Pere, vne partie de ce que ie m'eſtois obligé de repreſenter à V. R. en cette lettre, vne groſſiere idée de l'eſtat où ie laiſſe cette Miſſion de noſtre Compagnie dans les Hurons; & les ſentimens qui m'en reſtent auant mon depart, apres y auoir demeuré ſept ans ſeruiteur inutile. Car ſi Dieu tire ſa gloire en ces Païs, & s'il y a eu quelque bien dans les commencemens de la conuerſion de ces Peuples, il faut aduoüer qu'apres

Dieu tout eſt deu aux trauaux de nos Peres, dont Noſtre Seigneur a voulu que i'aye eſté témoin, voyant la ferueur de leur zele, leur courage indomptable, leur patience à tout ſouffrir, leur actiuité à tout faire, leur humilité dans vne vie vrayement cachée en vn monde inconnu; perſonnes qui d'ailleurs ne manquent pas pour la pluſpart de qualitez qui les euſſent rendus recommandables en France. Quand ie les voy embraſſer la Croix auec plaiſir, les ſouffrances auec ioye, & les mépris auec amour, qu'ils portent chaque iour leur ame entre leurs mains, eſtans continuellement expoſez à mille dangers de la mort; & que peut-eſtre la pluſpart ſont pour mourir au milieu des feux & des flammes d'vn ennemy cruel, qui va de iour en iour rauageant ces Païs: quand ie voy que ces dangers les animent plutoſt que d'affoiblir le moins du monde leur courage, il me vient ſouuent en penſée que Dieu vouloit qu'vne vertu ſi forte, ſi conſtante & ſi vigoureuſe, ſuppleaſt au defaut des miracles, dont il ſemble que ſa diuine Prouidence ne veuille pas ſe ſeruir en ces ſiecles derniers, pour aduancer la conuerſion de ces terres infidelles.

Mais quoy, le nombre de ces ouuriers eſt trop petit pour tant de peuple; nous auons beſoin de ſecours plus en cela qu'en aucune autre choſe; nous demandons de l'ayde, & nous eſperons que l'Ancienne France ne le déniera pas à la Nouuelle. Il eſt vray que les dangers ſont redoutables, & que quiconque voudra venir à nous, il doit auoir quitté dés la France tout l'amour de la vie, pour s'abandonner ſans reſerue à ce dont la nature peut auoir plus d'horreur. Mais c'eſt ie croy ce qui doit animer vn bon cœur au deſir de venir en ces terres perduës, pour s'y perdre ſainctement ſoy-meſme, & ne trouuer plus en ce monde rien d'aymable que Dieu. Si des perſonnes de merite, dont la vie eſt precieuſe à vn Royaume tout entier, s'expoſent volontiers à l'aſſaut d'vne bréche, qui ſouuent n'eſt pas raiſonnable; & ſi la mort de ceux qui ont aduancé les premiers, n'arreſte pas vne Nobleſſe courageuſe, qui la pluſpart n'eſt picquée bien ſouuent que des intereſts d'vn honneur ou d'vn bien temporel; ſans doute que la conqueſte de tant d'ames, dont chacune eſt vn Royaume à IESVS-CHRIST, la veuë d'vne recompenſe eternelle, & les deſirs

de viure & de mourir au seruice d'vn Dieu, qui le premier est mort pour nous, aurons mille fois plus de force pour soustenir le courage de ceux que Nostre Seigneur, voudra nous enuoyer au trauers des perils qu'il faut essuyer quoy qu'il couste, si on veut aduancer sa gloire en ces Païs, où nous voyons qu'il veut estre adoré.

C'est l'vnique demande que ie fais à V. R. en quittant ces Païs, la priant de nous procurer ce secours, & nous enuoyer ceux que Dieu voudra choisir par son moyen, & c'est dans cette esperance que ie finiray la presente, la suppliant de recommander cette Mission aux prieres de tous nos Peres & Freres, & s'en ressouuenir particulierement en ses saincts Sacrifices. C'est mon R. Pere,

De Vostre Reuerence,

Des Hurons, ce 15. May 1645.

Le tres-humble & tres-obligé
seruiteur en N. Seigneur,
HIEROSME LALEMANT.